ŒUVRES
COMPLETES
DE
MADAME LA COMTESSE DE GENLIS.

TOME TREIZIEME,

Contenant le Tome premier des VEILLÉES DU CHATEAU.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
MADAME LA COMTESSE DE GENLIS.

TOME TREIZIEME.

A MAESTRICHT;
Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXXV.

LES VEILLÉES
DU CHATEAU,
OU
COURS DE MORALE
A L'USAGE DES ENFANTS,

PAR L'AUTEUR D'ADELE ET THÉODORE.

» Come raccende il gusto il mutare esca,
» Così mi par che la mia Istoria quanto
» Or quà, or là più variata sia,
» Meno a chi l'udirà nojosa sia.

Orlando Furioso, Canto terzo decimo

TRADUCTION LITTÉRALE.

Comme le changement de nourriture ranime le goût, ainsi il me semble que plus mes récits seront variés, & moins ils paroîtront ennuyeux à ceux qui les entendront.

TOME PREMIER.

A MAESTRICHT,
Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires associés.

M. DCC. LXXXIV.

ÉPITRE

*A César D***, mon Neveu.*

Vous avez desiré, mon Enfant, que cet Ouvrage vous fût dédié, & que le Héros des *Veillées du Château* portât votre nom ; il est un peu plus âgé que vous, mais vous annoncez son caractere, sa sensibilité ; & comme lui, vous ferez le bonheur du plus tendre Pere.

Il m'étoit bien facile de représenter des Enfants aimables ; pour les peindre appliqués, soumis, reconnoissants, je n'avois qu'à regarder autour de moi.

Relisez quelquefois cet Ouvrage, il contient une Histoire qui doit sur-tout vous faire une profonde impression ; je suis bien

certaine qu'elle ſera plus d'une fois arroſée de vos larmes, & qu'elle ne s'effacera jamais de votre ſouvenir & de votre cœur.

PRÉFACE.

CET Ouvrage consacré aux Enfants, n'est fait que pour ceux qui sont âgés de dix, onze ou douze ans (*a*). J'avois d'abord eu le projet de l'écrire pour les Enfants de six ou sept; mais j'ai reconnu l'inutilité de cette entreprise. Cependant on a fait beaucoup de Livres pour la premiere enfance. On a cru travailler pour des Enfants de *cinq ans*, & il n'existe pas un Enfant de sept qui puisse comprendre quatre pages de ces Ouvrages. Au reste, le travail n'en est pas moins estimable, & sera très-utile, si, au-lieu de lire ces Ouvrages à des Enfants de cinq ans, on ne les donne qu'à ceux qui sont âgés de dix ou douze. Un Enfant de cinq ou six ans ne sait pas le quart des mots qui doivent nécessai-

(*a*) C'est-à-dire, pour les Enfants de dix ans, intelligents, spirituels, & élevés avec soin; & pour les Enfants ordinaires de douze.

rement entrer dans un volume de 3 ou 400 pages ; & pour peu que ce volume soit intéressant, l'Enfant n'y trouvera pas une idée qui lui soit familiere. Si l'on veut qu'il y comprenne quelque chose, il faudra s'arrêter à chaque ligne, & lui donner la double explication d'un mot inconnu, & d'une idée très-abstraite pour lui. Il est impossible qu'une telle lecture puisse l'amuser : il ne l'est pas moins qu'on puisse parvenir à l'instruire, en lui causant autant d'ennui.

Avant de présenter à un Enfant des idées fines & neuves, il faut lui faire connoître une infinité de *lieux communs* que tout le monde peut dire & que personne ne doit écrire. Ces lieux communs valent souvent beaucoup mieux que les pensées qui nous paroissent les plus ingénieuses. Ils ne sont si généralement connus que parce qu'ils sont justes & frappants ; comme les bons vers qui passent en proverbes, les pensées morales, remarquables par leur solidité, sont retenues, répétées, & parviennent jusqu'au peuple, qui les consacre en les adoptant.

Si, d'après ces réflexions, je n'offre

cet Ouvrage qu'aux Enfants de dix ou douze ans, j'ose cependant me flatter, que si on les compare aux Livres faits pour l'âge de *cinq ans*, on trouvera que les conversations & les histoires contenues dans ces deux Volumes, sont infiniment plus à la portée de l'enfance que les dialogues (d'ailleurs très-intéressants) qu'on nous a donnés jusqu'ici, en nous répétant qu'ils étoient faits pour l'*époque de cinq ou six ans*, & pour *l'époque de six à sept* : non des Livres, mais les entretiens réels d'une bonne mere & d'une honnête gouvernante. Voilà les seuls dialogues qui puissent être utiles à un Enfant dans les époques de *cinq à six*, & de *six à sept ans*.

Au reste, avant de faire imprimer cet Ouvrage, j'ai desiré savoir positivement si mes *Lecteurs* pourroient comprendre, sans effort, ce que j'ai voulu dire. J'ai rassemblé chez moi une société assez nombreuse : j'ai fait des *Lectures*. Ce n'est pas la personne la plus judicieuse de ces assemblées que j'ai consultée ; elle avoit onze ans : mais j'ai vu, avec plaisir, que celles qui n'étoient âgées que de huit & de neuf, m'écou-

toient de maniere à me prouver que rien ne leur échappoit, & qu'elles recevoient l'impression que j'ai voulu produire.

Puisque je regarde tous les livres modernes destinés à la premiere enfance, comme ne pouvant convenir qu'à l'âge pour lequel j'ai fait celui-ci, je ne prétends pas offrir un Ouvrage d'un genre nouveau ; & même la forme que j'ai choisie a été souvent employée dans des Ouvrages de pur agrément, & toujours par des femmes (*a*). Elle m'a paru plus

---

(*a*) Tout le monde connoît les *Veillées de Thessalie*, de Mademoiselle *de Lussan*. C'est un Recueil de Contes fondés sur le sortilege & la magie.

Madame *de Murat* a fait le *Voyage de Campagne*. Ce sont des personnes rassemblées à la campagne, & qui content des histoires : les *Journées amusantes* de Madame *de Gomez*, & les *Petits-Soupers d'Eté* de Madame *Durand*, offrent le même fonds ; cette Madame Durand fut l'inventrice d'un nouveau genre de pieces : elle créa les *Proverbes dramatiques*. Elle a mis dix proverbes en comédies ; ce qui fait par conséquent dix comédies, qui sont toutes en vers. Madame Durand est morte fort vieille en 1736.

Un des plus jolis romans de Madame de

intéreſſante qu'une autre. Des entretiens ſans événements & ſans *Hiſtoires*, ont trop de ſéchereſſe; des Hiſtoires détachées, ſans interruption, ſans converſations, n'auroient point aſſez de clarté pour des Enfants.

Je n'ai point placé au haſard, à la ſuite les unes des autres, les Hiſtoires qui forment ce Recueil. Avant de ſonger au plan *romaneſque*, c'eſt-à-dire, aux ſituations, j'avois préparé le *plan des idées*, l'ordre dans lequel je devois les préſenter pour éclairer graduellement l'eſprit, & élever l'ame (du moins autant que mon intelligence me le per-

---

Villedieu, eſt celui qui a pour titre *les Exilés*; c'eſt Ovide, relégué à Tomes, avec d'autres exilés. Chacun conte ſes aventures. On trouve dans ce roman un entretien fort agréable, entre Ovide & un certain Volumnius, qui a donné à M. de Voltaire, l'idée de la piece de vers, intitulée *le Mondain*.

Mademoiſelle *l'Héritier*, amie de Mademoiſelle de *Scudery*, a fait la *Tour ténébreuſe*: Richard Cœur-de-Lion, pour ſe déſennuyer dans ſa priſon, qui eſt une *tour ténébreuſe*, récite des hiſtoires & des contes de Fées.

Les *Jeux*, roman de Mademoiſelle de *Scudery*, eſt un ouvrage du même genre.

mettoit). Cette chaîne de raisonnement ainsi disposée, il ne me restoit plus qu'à faire une combinaison aussi facile qu'amusante ; il s'agissoit de trouver les caracteres, les petits accidents, & les situations qui pouvoient servir à démontrer de la maniere la plus frappante, les vérités que je voulois établir. Par exemple, il entroit dans mon *plan d'idées* de ne rien négliger pour inspirer aux Enfants les goûts simples & vertueux qui rapprochent de la nature, & qui font aimer la vie champêtre. Pour parvenir à ce but, il falloit plus d'une Histoire, plus d'un entretien ; aussi j'y reviens sans cesse.

Le goût de l'Histoire naturelle suffiroit seul pour rendre agréable le séjour de la campagne. Cette idée m'a fait imaginer le Conte intitulé : *Alphonse & Dalinde*, ou la *Féerie de l'Art & de la Nature*, ainsi des autres. Enfin, au-lieu de *chercher & d'ajuster un résultat moral* à un joli sujet, j'ai arrangé & composé chaque sujet d'après une vérité morale.

C'est aussi de cette maniere que j'ai fait toutes les Pieces du *Théâtre d'Education* & *Adele & Théodore*. Je ne m'a-

buſe point ſur la foibleſſe & la médiocrité de l'*exécution ;* mais je crois que la *méthode* eſt bonne : lorſqu'on ne la ſuivra pas, la morale paroîtra ſouvent forcée, déplacée, & ne ſera plus qu'un acceſſoire.

Il n'y a point de ſujet moral qu'on ne puiſſe traiter avec agrément, & il n'y a point de Livre de morale qui puiſſe être utile s'il eſt ennuyeux. Cette vérité n'eſt pas aſſez généralement ſentie ; c'eſt pourquoi les Moraliſtes ont produit tant de *Traités*, tant de *Penſées*, tant de *Réflexions*, *Diſſertations*, *Diſcours*, *Eſſais*, *&c.* On peut admirer un Ouvrage de ce genre ; mais s'il a plus de cent pages, il eſt impoſſible de l'aimer & de le lire avec plaiſir.

Vouloir perſuader, entraîner, exiger des ſacrifices pénibles, douloureux, ſans tâcher de plaire & d'intéreſſer, ſans chercher & ſaiſir tous les moyens qui peuvent fixer l'attention de ceux qu'on deſire gagner & convaincre, voilà ſans doute d'étranges inconſéquences ! Lorſqu'on parle au cœur, on eſt ſûr d'être écouté. Pourquoi donc proſcrire des Ouvrages de morale, le ſentiment &

l'imagination? Ce ne sont point de froids raisonnements qui rendront les hommes meilleurs, ce sont des exemples frappants, des tableaux faits pour toucher & s'imprimer fortement dans l'imagination : c'est enfin la *morale mise en action*.

Les Ouvrages qui ont le plus influé sur les mœurs, ont tous une forme agréable & intéressante, & c'est particuliérement à cette forme qu'on doit attribuer le bien qu'ils ont produit. Non-seulement on lira dans tous les temps, mais on saura toujours par cœur *Télémaque*, les Romans de *Richardson*, le *Spectateur Anglois*. Celui même qui ne veut ni se corriger, ni s'instruire, lit ces Ouvrages pour s'amuser, & en les lisant il se corrige & s'instruit malgré lui : voilà les Livres véritablement utiles. Les autres Moralistes ressemblent à ces gens qui donnent de bons conseils uniquement pour montrer la solidité de leur raison, & qui d'ailleurs savent bien qu'ils ne persuaderont ni ne toucheront, & qu'on les écoutera avec autant de distraction que d'ennui.

D'ailleurs, beaucoup de personnes sont naturellement portées à croire que

tout Ouvrage agréable doit être frivole; malheur à celui qui les intéresse! Quelque moral qu'il puisse être, il ne sera à leurs yeux qu'une *jolie bagatelle*. Ces personnes n'accordent leur estime qu'au Livre qui les ennuie, & le titre de *Philosophe* qu'à l'Auteur qu'elles n'entendent pas.

Un Moraliste prétend à la considération. Pour obtenir celle dont nous parlons, il n'est pas nécessaire d'avoir (même à un degré médiocre) de la sensibilité, de l'imagination; de savoir peindre, émouvoir, tracer des caracteres, les développer, les soutenir; en un mot; de faire un plan. Au contraire, il n'est pas question de plaire & de toucher, il faut être obscur, pesant & dogmatique.

Une des choses qui a le plus contribué à décréditer les Livres de morale, présentés sous une forme intéressante, c'est la multitude d'Ouvrages dangereux sous le titre de *Romans moraux* & de *Contes moraux* que nous avons vu paroître depuis vingt ans. On pourroit comparer ces Ouvrages à ces poisons déguisés, à ces drogues de Charlatans, offertes comme des remedes salutaires,

& qui ſont d'autant plus pernicieuſes, qu'elles portent des noms impoſants, & qu'on les prend avec confiance.

Ces Livres ont inſpiré du mépris pour le genre; il falloit ne mépriſer que les Ouvrages, ils étoient décorés d'un titre qui ne leur convenoit pas; c'eſt au genre qu'ils annonçoient que Fénelon, Richardſon, Addiſſon, &c. ont dû leurs ſuccès & leur gloire. Si je croyois qu'il fallût avoir les talents de ces grands hommes pour adopter, avec quelque eſpérance de ſuccès, le genre qu'ils ont créé, je n'aurois certainement jamais eu la plus légere tentation d'écrire; car nul autre genre n'avoit d'attrait pour moi. J'ai cru qu'avec un cœur ſenſible & de la raiſon, on pouvoit préſenter des tableaux inſtructifs & touchants. Je n'ai point eu la prétention & l'eſpoir de faire un Ouvrage d'un mérite ſupérieur, mais j'ai cédé au deſir d'offrir aux bonnes Meres mes réflexions, & aux Enfants quelques leçons utiles (*a*).

(*a*) Je penſe qu'on devroit auſſi tâcher de donner une forme agréable aux Livres élémentaires qui traitent des Sciences : c'eſt-à-dire

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'une petite injustice dont je suis l'objet, & qui n'est sûrement qu'une distraction ; sans cette persuasion, je la passerois sous silence, comme tant d'autres qui n'ont pas été moins étranges. J'ai lu dans un Journal (*a*) cette annonce :

---

aux Ouvrages de ce genre faits pour la premiere jeunesse. Une jeune personne ne lira point des *Leçons de Physique* ou de *Chymie*, elle lira des Dialogues qui seroient composés avec agrément sur les mêmes sujets : un *Traité élémentaire d'Astronomie*, l'ennuyera mortellement ; & elle lira avec plaisir les *Mondes* de Fontenelle, & les Dialogues entre un jeune Homme qui revient du College & sa Sœur, âgée de 14 ans, à laquelle il enseigne en secret l'Astronomie. Cet Ouvrage est de M. *Ferguson*. J'ignore s'il est traduit. Il mériteroit de l'être ; car il est d'une telle clarté, qu'un enfant de dix ans l'entendroit parfaitement d'un bout à l'autre. A l'égard de la *Géographie*, quel cours charmant n'en pourroit-on pas faire sous le titre de *Voyages !* Celui qui possede les éléments des Sciences, n'en reste pas là ; mais si les commencements rebutent, la curiosité est bientôt éteinte. On ne s'engagera point dans un sentier difficile & peu battu, si les ronces & les épines en embarrassent l'entrée.

(*a*) *Journal de Paris*, n°. 56, Mercredi 25 Février 1784.

Vues patriotiques sur l'Education du Peuple, tant des villes que des campagnes, qui peut être également utile aux autres classes de Citoyens: vol *in*-12. L'Homme de Lettres qui rend compte de cet Ouvrage, ajoute : *Voici un Ouvrage tout neuf sur une matière qui ne l'est pas. Depuis quelques années, la mode, autant que le desir du bonheur des générations futures, a multipliés les Traités, les Systêmes, les Romans sur l'Education; mais nos Moralistes, nos Instituteurs, nos Législateurs philosophes, n'ont pas cru devoir s'occuper de celle du Peuple* (*a*). *Cette classe utile*

(*a*) Je ne sais pas pourquoi, depuis deux ans, on déclame tant en général contre *les Instituteurs*, & les pauvres faiseurs de *Romans sur l'Education.* Ces Romans-là peuvent bien ne pas plaire à tout le monde; mais ils ne font de mal à personne, & sûrement ils ne corrompront pas les mœurs. Et puis, pourquoi dire si cruement, *que la mode, autant que le desir du bonheur des générations futures, a multiplié ces Ouvrages?* Pourquoi nous ôter d'un trait de plume, tout le mérite qui peut résulter d'une intention bienfaisante? Et pourquoi juger ainsi des intentions cachées & qu'on ne peut connoître.

de Citoyens leur a sans doute paru uniquement destinée à la peine & à l'ignorance, &c.

L'Auteur de cet extrait ne s'est pas rappellé (& cet oubli ne m'étonne pas) que le quatrieme vol. du Théâtre d'Education est *uniquement destiné à l'éducation des Enfants de Marchands, d'Artisans*, & que, *même les personnes au-dessous de cette classe, pourront y trouver encore des leçons; que les Femmes-de-chambre, les jeunes Filles-de-boutique, enfin les Paysans, qui sauront lire, y verront le détail de leurs obligations, de leurs devoirs.* La Préface de ce Volume commence par ces mots: *Beaucoup de Livres traitent de l'Education; mais jusqu'ici tous les Auteurs de ces différents Ouvrages n'ont travaillé que pour une seule classe, &c.* Je dis ensuite: *L'Auteur n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit lui faire connoître avec détail la classe de Citoyens à laquelle ce Volume est offert; cette étude n'a fait que redoubler le desir qu'elle avoit de lui consacrer un Ouvrage; on trouve en général dans cette classe, de la piété, des mœurs pures, & l'union la plus touchante dans les familles, &c. &c.* & je termine cette Préface en disant:

Puisse ce Volume être lu seulement par les Citoyens estimables pour lesquels il fut fait; puisse-t-il occuper les moments de loisir des bonnes Meres qui chérissent leurs Enfans; qu'il soit trouvé, non dans une vaste bibliotheque, mais sur un comptoir; voilà le sort & les succès que l'Auteur lui desire, & le seul but qu'elle se soit proposé. Ce volume contient : *La Rosiere de Salency, la Marchande de Modes, la Lingere, &c.* Ce volume, grand *in*-8°. a paru au commencement de l'année 1780; ainsi le volume *in*-12°., annoncé le 25 Février 1784, est un Ouvrage estimable, intéressant, plus utile que le mien, mais ce n'est pas *un Ouvrage tout neuf*, dans le sens que l'Auteur de l'Extrait donne à cette expression (*a*). Je suis le premier Auteur qui se soit occupé *de l'Education du Peuple*; cette gloire est chere à mon cœur; & si je ne la réclamois pas, je ne serois pas digne des témoignages hono-

(*a*) Car d'ailleurs il n'a aucun rapport avec le mien : cet Ouvrage mérite à tous égards d'être lu, & fait autant d'honneur au caractere bienfaisant qu'à l'esprit de son estimable Auteur.

rables de reconnoissance qu'elle m'a procurés.

Après avoir repris ce qui m'appartient, je veux encore profiter de cette Préface pour désavouer un projet qu'on m'a prêté assez généralement, & qui supposeroit une vanité que je suis très-éloignée d'avoir.

Dans une des Critiques dont on a bien voulu honorer mes *Lettres sur l'Education*, on a dit qu'il étoit clair que j'avois eu le projet de me peindre moi-même, sous le nom de *Madame d'Almane*; il a fallu m'avertir que l'intention du Critique étoit de m'accuser d'un orgueil aussi plat que ridicule; car je ne regardois ce reproche que comme un compliment assez délicat & assez bien tourné; mais enfin, puisqu'on m'assure que le Critique parloit sérieusement, je suis forcée de déclarer que je ne trouve mon caractere ni assez parfait, ni assez original pour éprouver la tentation de me *dépeindre*. Il est vrai que j'ai donné à Madame d'Almane mes sentiments & mes opinions : voulant peindre une bonne mere, je n'ai pu consulter que mon cœur, & je n'ai pu suivre que les lu-

mieres de ma raiſon ; mais des *opinions* & des *ſentiments* ne forment point un *caractere complet :* entre deux perſonnes qui ſentent & jugent de même, la diſpoſition d'humeur, le tour d'eſprit & une multitude de petits défauts peuvent établir des différences infinies. C'eſt ainſi qu'en donnant à Madame d'Almane ma maniere de ſentir & de penſer, je n'ai cependant jamais ſongé un moment à faire *mon portrait.* Je renouvelle avec autant de ſincérité la même proteſtation pour les *Veillées du Château.*

Afin d'appuyer, autant que je l'ai pu, les vérités morales par des faits & des exemples frappants, j'ai cité dans cet Ouvrage pluſieurs traits d'hiſtoire ; j'ai eu l'attention de ne citer aucun de ceux que j'ai rapportés dans les *Annales de la Vertu ;* & ſi quelquefois, au-lieu de donner une explication, je renvoye, dans une note, aux *Annales de la Vertu*, c'eſt uniquement pour ne pas répéter ce que j'ai déja écrit.

Dans la vue d'inſpirer aux Enfants le goût de l'étude & des arts, j'ai tâché de rendre les notes curieuſes & intéreſſantes, (c'eſt-à-dire pour des En-

fants). Je leur parle de tout, afin de leur donner des notions générales, qu'on n'a point communément dans l'enfance, & sur-tout dans l'intention de tourner leur curiosité vers des objets dignes de l'exciter & de la satisfaire.

Je n'exagérerai pas, en disant que pour composer le seul Conte de *la Féerie de l'Art & de la Nature*, avec les notes qui en dépendent, j'ai été obligée de lire ou de relire plus de cent volumes; comme on peut s'en assurer par le nombre des Auteurs cités. L'amour-propre ne peut attacher de prix à un travail qui n'exige ni instruction, ni talent, tel que celui qui consiste à lire, & ensuite à composer de petits Extraits bien courts & bien superficiels, pour des Enfants de dix ou douze ans; mais du moins ce travail prouve de la patience & du zele; il est permis de se vanter & de s'applaudir d'avoir eu le courage de s'y livrer.

Enfin, cet Ouvrage est particuliérement consacré aux Enfants destinés à vivre à la campagne. Puisse-t-il obtenir le suffrage des Meres de famille,

qui, retirées dans leurs châteaux, mènent ce genre de vie si doux, si vertueux, dont je n'ai su peindre qu'imparfaitement le charme & la tranquillité !

LES

LES VEILLÉES DU CHATEAU, OU COURS DE MORALE

A L'USAGE DES ENFANTS.

LE MARQUIS DE CLÉMIRE, au moment de partir pour l'armée, recevoit les triſtes adieux de ſa femme, de ſa belle-mere & de ſes trois enfants. Il tenoit ſur ſes genoux le petit Céſar ſon fils, qui ſe plaignoit avec amertume de n'être point aſſez grand pour le pouvoir ſuivre. Le Marquis, le ſerrant toujours dans ſes bras, ſe leva; ſes deux filles embraſſerent ſes genoux en pleurant, & ſa femme, baignée de larmes, ſe précipita vers la porte afin de recevoir ſon dernier adieu!..... Oh,

papa, dit tout bas César, en se penchant vers l'oreille de son pere, emportez-moi avec vous... Le Marquis posa doucement l'enfant sur le sein de sa mere. César fit quelque résistance, il fallut ouvrir de force sa petite main qui s'étoit saisie du collet de l'habit de son pere... Alors le Marquis, embrassant encore ses enfants & sa femme, s'arracha de leurs bras, & sortit précipitamment. Madame de Clémire, accablée de douleur, se renferma dans son cabinet avec sa mere; & comme il étoit huit heures du soir, elle envoya ses enfants se coucher.

Il y avoit dans la maison autant de tumulte & de mouvement que de consternation, parce que Madame de Clémire devoit partir le lendemain pour une terre située dans le fond de la Bourgogne. Elle n'emmenoit qu'une partie de ses gens, laissoit l'autre à Paris; & les domestiques qui la suivoient étoient aussi mécontents que ceux qui restoient. *Quelle folie d'aller se claquemurer dans un vieux Château qu'on n'a jamais habité, & de partir dans le cœur de l'hyver, au-lieu de rester à Paris, où du moins Madame trouveroit de la dissipation! Comment trois enfants, dont l'aîné a neuf ans & demi, supporteront-ils la fatigue d'un pareil voyage?... Faire soixante & dix lieues au mois de Janvier!... Est-on donc obligée de se faire Hermite, & de fuir au bout du monde, parce qu'un mari part pour l'armée.*

Telles étoient les réflexions de Mademoiselle Victoire, une des Femmes de Madame de Clémire, en faisant triftement fes paquets, elle adreffoit ce difcours à M. Dorel, le Maître-d'hôtel, qui s'affligeoit également de ne point aller en Bourgogne, & de quitter Mademoifelle Victoire.

D'un autre côté, les deux filles de Madame de Clémire, Caroline & Pulchérie, entendoient les mêmes plaintes; Mademoifelle Julienne qui les déshabilloit, ne pouvoit cacher l'excès de fon humeur; elle n'étoit jamais fortie de Paris, & elle avoit une horreur invincible pour la Province.

Caroline & Pulchérie écoutoient avec attention les déclamations de Mademoifelle Julienne, fur-tout Pulchérie, naturellement très-curieufe, défaut que fon âge rendoit excufable, car elle n'avoit que fept ans; du refte, elle annonçoit de bonnes qualités; & quoiqu'elle fût plus étourdie que fa fœur plus âgée qu'elle de dix-huit mois, elle méritoit auffi d'intéreffer par fon extrême franchife & la fenfibilité de fon cœur.

Céfar étoit le plus raifonnable des trois enfants de Madame de Clémire; il eft vrai qu'il touchoit à fa dixieme année, & qu'à cet âge on commence à fortir de la premiere enfance; auffi Céfar avoit-il déja de l'empire fur lui-même: on n'eft pas toujours également appliqué; mais quand Céfar ne fe fentoit pas en bonne difpofition, il favoit fe vaincre & furmonter ces dé-

goûts passagers. Naturellement il aimoit l'étude, & il éprouvoit un vif desir de s'instruire. D'ailleurs, il étoit sensible, docile, sincere & courageux. Il chérissoit son pere & sa mere, il étoit rempli de tendresse pour ses sœurs, & de reconnoissance pour ses maîtres, particuliérement pour M. l'Abbé Frémont, son Précepteur, quoique ce dernier fût sévere, & qu'il eût quelquefois un peu d'humeur, sur-tout depuis qu'il étoit question du voyage de Bourgogne; car il regrettoit beaucoup Paris, les Journaux, & une certaine partie d'échecs, son principal amusement depuis dix ans.

Enfin, tout le monde se couche tristement dans la maison de Madame de Clémire; la nuit s'écoule, le jour paroît. A sept heures & demie, on éveille les enfants, on s'habille, on déjeûne à la hâte, & à huit heures la grand'mere, la mere, M. l'Abbé Frémont, César, Caroline & Pulchérie, montent ensemble dans une berline Angloise, & l'on part pour la Bourgogne.

A midi, l'on s'arrêta pour dîner. Madame de Clémire, qui n'avoit pas fermé l'œil la nuit précédente, se jetta sur un lit, & le reste des voyageurs s'établit dans la chambre voisine. Pendant que les servantes s'agitent dans l'auberge, qu'on met le couvert, & qu'on prépare des côtelettes & des pigeons à la crapaudine, la famille se rassemble autour d'une cheminée; l'Abbé souffle le feu & garde un morne silence, &

les enfants se rangent auprès de la Baronne Delby leur grand'mere. Alors on cause, on questionne la bonne maman; car en voiture l'abattement & la tristesse profonde de Madame de Clémire avoient suspendu toute curiosité.

Pourquoi donc allons-nous en Bourgogne, dit Pulchérie? Mon enfant, reprit la Baronne, quand un militaire part pour l'armée, il est obligé de faire beaucoup de dépense; alors, si la femme est raisonnable, elle doit, par une sage économie, prévenir le dérangement que ces dépenses extraordinaires pourroient causer dans sa fortune, & voilà pourquoi votre mere quitte Paris... Ah, j'entends, interrompit Pulchérie; mais on dit que le Château où nous allons est bien vilain, bien triste?.... maman s'y ennuyera, voilà ce que je crains.... Eh bien, répondit la Baronne, si vous n'avez pas d'autre crainte, soyez tranquille; votre mere trouve un si grand plaisir à remplir ses devoirs, que sûrement il n'est point d'habitation qui puisse, dans ce moment, lui paroître plus agréable que Champcery. Je comprends cela, ajouta César, moi, quelquefois quand j'étudie, au fond du cœur, j'aimerois mieux jouer; mais pourtant en songeant que je fais mon devoir, & qu'on sera content de moi si la leçon va bien, je reprends du courage & de l'application. D'ailleurs, demanda la Baronne, quand vous avez bien joué, bien sauté, vous reste-t-il des pensées très-

agréables? Oh, non, ma bonne maman, répondit César, je suis fatigué, & voilà tout. — Et quand vous avez bien étudié? — Ah, je suis enchanté! Je pense que M. l'Abbé le dira à maman, que je serai bien caressé, bien aimé, que tout le monde fera mon éloge.... N'oubliez jamais cela, mon enfant, interrompit la Baronne, on se souvient froidement des plaisirs qu'on a goûté; on se rappelle avec transport les bonnes actions qu'on a faites. A ces mots, la Baronne se leva pour se mettre à table. Sur la fin du dîner, Madame de Clémire vint retrouver sa mere & ses enfants, & un quart-d'heure après, on quitta l'auberge, & l'on se remit en route.

Au bout de quelques jours, on arriva à Champcery, vieux château très-délabré, entouré d'étangs, & dont les rigueurs de la saison, la neige & les frimats rendoient encore l'aspect plus agreste & plus sauvage. La simplicité grossiere des meubles frappa sur-tout les enfants: Comment, dit Caroline, les chaises & les fauteuils du sallon sont de cuir noir?... Quelles grandes cheminées!... Quelles petites vîtres!... Mes enfants, reprit la Baronne, dans ma jeunesse on passoit huit mois de l'année dans des châteaux semblables à celui-ci, on s'y plaisoit, on y avoit beaucoup plus de véritable gaieté que dans ces petites maisons que vous avez vues aux environs de Paris; ces habitations brillantes, où l'on ne trouve ni le plaisir, ni la liberté, & où l'on

dérange également sa santé & sa fortune. Malgré ces sages réflexions de la Baronne, Caroline & Pulchérie regrettoient un peu Paris; l'Abbé naturellement frileux, se plaignoit avec aigreur du froid excessif qu'on souffroit dans tous les appartements, dont en effet les fenêtres & les portes fermoient très-mal; aussi l'Abbé s'enrhuma-t-il dès le premier jour, ce qui porta au comble sa tristesse & sa mauvaise humeur. Mais rien n'égaloit la désolation des deux femmes-de-chambre, Victoire & Julienne; Victoire éclata la première, elle n'osoit détailler, sur-tout devant Caroline & Pulchérie les véritables motifs de ses regrets & de son chagrin; cependant elle vouloit se plaindre. Ainsi pour entrer en conversation, dès le lendemain matin, elle commença par dire que la peur des voleurs l'avoit empêchée de dormir toute la nuit. Comment, des voleurs! s'écria Pulchérie. Eh vraiment, Mademoiselle, pensez-vous que nous soyons ici fort en sûreté. Dans un château isolé, au milieu des eaux & des bois, & avec aussi peu de monde! Encore si Madame avoit amené les gens qu'elle a laissés à Paris; & puis interrompit Julienne, ajoutez à cela qu'il y a dans ce pays autant de loups que de voleurs!... — Des loups!... — Oui, Mademoiselle, & des loups affamés... — Ah, mon Dieu!... — Oh! cela fait trembler... on en conte des histoires... Tous ces étangs que vous voyez, sont glacés... — Eh bien?... — Eh bien, ces loups vien-

nent-là en bandes toutes les nuits... — Ah, juſte ciel! ſi près de nous?... — Jugez, ſi par mégarde, ceux qui ſont au rez-de-chauſſée laiſſoient une fenêtre ouverte; jugez un peu..., — Mais on ne laiſſe pas la fenêtre ouverte la nuit dans ce temps-ci... — Enfin, on peut avoir une diſtraction... — Oh, quel vilain pays que la Bourgogne!... Cet entretien ne fit que trop d'impreſſion ſur Caroline & Pulchérie: ſaiſies de crainte & pénétrées de triſteſſe, elles regrettoient amérement Paris; & lorſqu'elles entrerent dans la chambre de Madame de Clémire, cette derniere remarqua facilement qu'elles n'étoient pas dans leur état ordinaire. Caroline, vivement queſtionnée par ſa mere, avoua tout, & rendit un compte détaillé de la converſation de Julienne & de Victoire. Madame de Clémire n'eut pas de peine à lui faire comprendre combien la peur des voleurs & des loups eſt extravagante & peu fondée; mais, ajouta-t-elle, ne vous avois-je pas interdit toute eſpece de converſation avec des femmes-de-chambre?... — Autrefois, maman, nous ne cauſions jamais avec elles; mais depuis que ma bonne a la fievre tierce, & que Mademoiſelle Julienne nous habille... — Eh bien, parce que Mademoiſelle Julienne vous habille, faut-il que vous imitiez ſon bavardage?... — Souvent ce n'eſt pas à moi qu'elle adreſſe la parole, c'eſt à Mademoiſelle Victoire... — Si vous ne preniez point part à ces entretiens, ſi vous ne les écoutiez

qu'avec un air indifférent & froid, elles ne causeroient pas devant vous; & si, au contraire, vous prenez du goût pour cette espece de société, vous vous gâterez & l'esprit & le cœur. — Mais, maman, vous m'avez souvent dit que tous les hommes sont freres, &c... — Sans doute; nous devons les aimer tous, les secourir, les servir autant qu'il nous est possible. Une grande naissance n'est qu'un avantage d'opinion; mais l'éducation établit entre les hommes une véritable inégalité; une personne raisonnable, instruite, éclairée n'admettra point dans sa société intime, une personne ignorante, grossiere, imprudente, & remplie de préjugés. C'est pourquoi elle n'aura pas de conversation particuliere avec sa femme-de-chambre, à moins que cette derniere ne voulût lui demander quelque service; car nous devons écouter nos gens avec un vif intérêt quand ils ont besoin de nous, & qu'ils nous consultent ou nous confient leurs affaires... — Mais cependant si une femme-de-chambre étoit *bien bonne, bien bonne*, ne pourroit-on pas la regarder comme son amie, quoiqu'elle fût ignorante & qu'elle manquât d'éducation? — Dites-moi, Caroline, qu'est-ce que *regarder une personne comme son amie*? — Maman... c'est aimer cette personne de tout son cœur. — Madame de Mérival, que vous connoissez, aime *de tout son cœur sa fille*, qui n'a que deux ans; cependant cette enfant *n'est pas son*

amie. — Ah, ah! cela est juste ; pour une amie il faut avoir quelque chose de plus que de l'*amitié*. — Sûrement, il faut de la confiance ; on ne peut pas consulter sa femme-de-chambre ; on ne peut en recevoir un conseil salutaire ; on ne peut avoir avec elle une conversation solide & agréable, même sur des choses indifférentes. Il ne seroit donc pas raisonnable de lui donner sa confiance ; on doit l'aimer si elle est honnête est bonne, mais il est impossible de la regarder comme *son amie* : enfin, une liaison intime de ce genre seroit fort ridicule pour une personne de mon âge ; mais pour un enfant elle seroit dangereuse ; vous le voyez vous-même, puisque deux ou trois entretiens avec Julienne & Victoire ont suffi pour vous inspirer des craintes chimériques, & pour vous faire murmurer contre les volontés de votre mere, au-lieu d'applaudir aux motifs honnêtes qui l'ont coduite ici. Ainsi évitez donc soigneusement à l'avenir toute espece d'intimité ou de familiarité avec les domestiques en général, & tous les gens qui manquent d'éducation : en même-temps ayez toujours la plus grande indulgence pour eux. Il seroit absurde de les mépriser parce qu'ils sont privés d'un avantage qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de se procurer ; plaignez-les quand vous les voyez inconsidérés ou ridicules ; répétez-vous bien alors : si je n'avois pas eu des parents éclairés & tendres, j'aurois sûrement tous ces travers,

& peut-être même en aurois-je encore de plus grands ! — Mais, maman, j'ai oui dire que ma tante qui est si bonne & si raisonnable, regarde véritablement Rosalie, une de ses femmes, comme son amie ! — Cela est vrai, & c'est que Rosalie n'est pas une femme-de-chambre ordinaire, elle a été parfaitement bien élevée pour une personne de son état ; ses parents ne purent lui donner des lumieres étendues, mais ils lui donnerent d'excellents exemples & de bons principes : ensuite, lorque Rosalie, à l'âge de 17 ans, fut placée chez ma belle-sœur, elle demanda des livres à sa maîtresse ; elle s'instrusit ; elle avoit de l'esprit & des sentiments nobles, & bientôt elle obtint & mérita l'estime & la confiance de sa maîtresse, par sa raison, son attachement, sa piété & son goût pour le travail & la lecture. — Morel, le laquais de mon frere, a les mêmes inclinations que Rosalie ; M. l'Abbé dit qu'il sait très-bien l'orthographe & l'histoire ; il a toujours un livre dans sa poche ; avec cela il est d'une piété... — Aussi vous voyez avec quels égards je le traite, & vous savez que je n'a point défendu à César de s'entretenir avec lui. Mais ces exemples sont si rares, qu'on ne peut les considérer que comme des exceptions.

Depuis cette conversation, les deux jeunes sœurs ne prirent plus part aux entretiens de Victoire & de Julienne, & bientôt elles commencerent à sentir que la cam-

pagne peut être agréable, même dans le cœur de l'hyver; elles s'accoutumerent au froid, ainsi que César, qui trouvoit un grand plaisir à courir dans les jardins, à faire des boules de neige, & à glisser sur les étangs glacés. Caroline & Pulchérie, animées par l'exemple de leur frere, se déterminerent à se hasarder sur la glace, non d'abord sans quelque crainte; mais s'aguerrissant en peu de temps, elles devinrent aussi courageuses que César; elles couroient avec assurance, elles se menoient réciproquement dans de petits fauteuils qui glissoient rapidement sur la glace, & qu'elles dirigeoient sans peine & sans effort; les chûtes même assez fréquentes, & jamais dangereuses, ne faisoient que redoubler leur gaieté: on tomboit légérement, & on se relevoit en éclatant de rire. Madame de Clémire elle-même se mêloit à ces jeux, elle avoit repris, non sa gaieté naturelle, mais sa douceur & toute son égalité; on ne la voyoit plus s'affliger, pleurer & garder un morne silence; & si quelquefois elle éprouvoit un moment d'abattement, elle sortoit aussi-tôt, alloit dans son cabinet, & revenoit au bout de quelques minutes avec un visage tranquille & serein.

Un jour qu'elle avoit ainsi quitté brusquement sa famille, Caroline fut la chercher; elle ne la vit point dans sa chambre, mais elle crut l'entendre parler dans son cabinet, dont la porte étoit entr'ouverte. Caroline entre doucement dans le cabinet,

elle voit sa mere prosternée & en larmes; & elle lui entend dire : *Grand Dieu, donnez-moi plus de courage & de résignation.* Caroline tombe à genoux, elle joint les mains, & les élevant vers le Ciel : O mon Dieu, s'écria-t-elle, d'une voix entrecoupée, exaucez les prieres de Maman!... A ces mots, Madame de Clémire tourne la tête, se leve & tend les bras à sa fille, qui va s'y précipiter en pleurant : toutes deux se placent sur un canapé; & après un moment de silence, Madame de Clémire, prenant la parole : Il faut, dit-elle, vous expliquer ce que vous venez de voir. Depuis quelque temps, vous avez dû remarquer que je ne suis plus dévorée de cette insurmontable tristesse qui m'accabloit lorsque nous sommes arrivées ici; cependant la cause en subsiste toujours; je suis séparée de votre pere, & j'ai les mêmes sujets d'inquiétude; mais j'ai cherché dans la Religion les consolations qui m'étoient si nécessaires, & mes peines se sont adoucies. Quand j'ai prié Dieu, je sens mes espérances & mon courage se ranimer; Dieu parle à mon cœur, l'éleve, le fortifie; j'attends tout de la protection divine. Oh, maman, dit Caroline, en embrassant sa mere, toutes les fois que vous voudrez prier Dieu pour papa, permettez que je vous suive, & que je prie avec vous; ce sera de bon cœur!... Oui, mon enfant, reprit Madame de Clémire, je vous le promets; & vous, n'oubliez jamais que sans

cette piété tendre & ſincere, il eſt impoſſible d'être heureux.

Cependant Champcery devient chaque jour plus agréable à ſes habitants; les enfants ne conçoivent plus, comment ils ont pu regretter Paris; l'Abbé lui-même s'accoutume à *la vie de château*; ſa chambre eſt bien calfeutrée, les appartements ſont échauffés, les peaux de mouton prodiguées aux portes, & même aux fenêtres : le Curé du lieu, auſſi ſociable que vertueux, joue d'ailleurs paſſablement bien aux échecs, il fait la partie de M. l'Abbé, & ce dernier, inſenſiblement, reprend toute ſa bonne humeur. On convient que, pour varier l'amuſement des ſoirées, la Baronne & Madame de Clémire conteroient de temps en temps des hiſtoires *à la veillée d'après ſouper*; c'eſt-à-dire, depuis huit heures & demi juſqu'à neuf & demi. Cette promeſſe cauſa la plus grande joie aux enfants. Ils en preſſerent l'exécution avec tant d'empreſſement, que le ſoir même Madame de Clémire ſatisfit leur impatience. On ſe range autour de la grande cheminée, les enfants s'établiſſent aux pieds de leur mere, qui, fixant les yeux & l'attention de l'aſſemblée, conte l'hiſtoire ſuivante à-peu-près dans ces termes.

Delphine, ou l'heureuſe guériſon.

Delphine, fille unique & riche héritiere, avoit une naiſſance illuſtre, une jolie figu-

re, de l'esprit & un bon cœur. Mélite, sa mere, étoit veuve & l'aimoit uniquement; mais en même-temps Mélite avoit trop de foiblesse & de légéreté pour être en état de donner une bonne éducation à sa fille. Cependant à neuf ans Delphine avoit déja plusieurs maîtres, mais elle n'apprenoit rien, & ne montroit du goût que pour la danse. Elle prenoit toutes ses autres leçons avec une extrême indolence, & communément elle les abrégeoit de moitié, en se plaignant qu'elle étoit fatiguée, ou qu'elle avoit mal à la tête. „ Je ne veux point qu'on la con-
„ trarie (répétoit sans cesse Mélite). Elle
„ est d'une constitution délicate; trop d'ap-
„ plication nuiroit à sa santé. D'ailleurs,
„ ajoutoit Mélite avec orgueil, il est à
„ croire, que même sans une grande su-
„ périorité de talents, elle pourra faire un
„ bon mariage... Ainsi il me paroît inu-
„ tile de la tourmenter à cet égard ".

Dans cet endroit du récit de Madame de Clémire, César haussa les épaules, & interrompant sa mere : Assurément, dit-il, cette Madame Mélite avoit bien peu d'esprit. Est-ce qu'on est dispensé d'être aimable parce qu'on a une grande fortune?... D'ailleurs, reprit Madame de Clémire, l'homme même assez peu délicat pour n'épouser une jeune personne que parce qu'elle est riche, ne lui donne son estime & sa confiance, & par conséquent ne la rend véritablement heureuse, que lorsqu'elle est digne d'être aimée. Enfin, les fruits d'une

bonne éducation, un caractere égal & doux, de l'instruction, des talents, rendent notre société charmante, & nous procurent à nous-mêmes une source inépuisable d'amusements & de bonheur : tandis que les personnes mal élevées, toujours à charge aux autres, éprouvent tous les dégoûts & tout l'ennui que doivent causer l'ignorance, l'oisiveté, les travers de l'esprit & les défauts du cœur. Aussi Delphine, caressée, flattée, gâtée, étoit-elle la plus malheureuse enfant de Paris. Chaque jour on voyoit visiblement sa bonté naturelle s'altérer, & son caractere se corrompre. Elle devint capricieuse, vaine, indocile; elle ne pouvoit supporter l'ombre de la contrariété. Bientôt elle ne se contenta pas de se soustraire à l'obéissance, elle voulut commander; elle donnoit des ordres dans la maison, traitoit les domestiques avec empire, les faisoit gronder souvent, & quelquefois se plaisoit à s'entretenir avec eux. Tour-à-tour dédaigneuse & familiere, confondant l'arrogance avec l'élévation, & la bassesse avec l'indulgence & la bonté; blasée sur la flatterie, & ne pouvant s'en passer; remplie de fantaisies, & n'ayant pas un seul goût véritable; excédée de ses poupées, de ses joujoux; en même-temps enviant tout ce que les autres possédoient, parce qu'elle manquoit également de justice & de modération... Oh, quel portrait, s'écria Pulchérie! C'est celui d'un enfant gâté, reprit Madame de Clémire, & plus d'une femme de vingt ans ressemble à ce

portrait... — Une femme de vingt ans!...
— Oui, ma fille. Quand on a reçu une mauvaise éducation, on garde, en grandissant, & même en vieillissant, tous les défauts de l'enfance. Vous rencontrerez un jour dans le monde beaucoup de ces grands enfants, que l'âge n'a pu rendre raisonnables, & qui sont alternativement les joutes & les fléaux de la société.

Pour revenir à Delphine, elle étoit aussi à plaindre que mal élevée. N'ayant aucun empire sur elle-même, elle avoit à la fois beaucoup d'humeur & de violence, défauts rarement réunis. Elle se mettoit en colere pour le plus léger sujet, & boudoit sans raison. Ensuite elle s'affligeoit d'avoir été injuste & foible. Elle pleuroit, elle sentoit ses torts, & n'avoit pas la force de se corriger. Pour surcroît de peines, elle ne jouissoit pas d'une bonne santé. Elle étoit gourmande; elle se nourrissoit, non de bons aliments, mais de confitures, de biscuits & de bonbons, & elle avoit continuellement mal au cœur & à l'estomac. Il est vrai que Mélite sa mere vouloit qu'elle fût excessivement gênée dans son corps. Delphine elle-même étoit charmée de s'entendre citer comme la jeune personne de son âge, la plus mince & la mieux faite, & cette ridicule vanité lui faisoit supporter sans murmure le supplice d'être serrée de maniere à pouvoir à peine respirer. Delphine, qui souffroit un semblable tourment sans se plaindre, étoit pourtant délicate à l'excès. Elle ne se pro-

menoit que très-rarement à pied, & jamais en hyver. Elle craignoit le vent, le froid, le soleil, la poussiere. Enfin, pour vous rendre compte de toutes ses foiblesses, elle avoit peur en voiture, & elle se trouvoit mal en voyant une arraignée ou une souris.

Cependant, loin de se fortifier en grandissant, sa santé s'affoiblissoit chaque jour, & bientôt Mélite en fut assez inquiete pour appeller un Médecin, qui dit que l'état de Delphine n'avoit rien de dangereux; mais qu'il falloit lui procurer beaucoup d'amusements & de dissipations. Alors Delphine fut accablée de joujoux, de présents. On prévenoit tous ses desirs, on la menoit au spectacle, & elle y portoit une indolence & un ennui que rien ne pouvoit dissiper. Comme on lui passoit toutes ses fantaisies, elle en avoit régulièrement dix ou douze par jour, toutes plus étranges les unes que les autres. Par exemple, un soir qu'il y avoit appartement à Versailles, elle voulut avoir Léonard pour coëffer sa poupée. On lui fit à ce sujet quelques représentations. Elle s'emporta, brisa sa poupée, pleura de rage, & eut une attaque de nerfs très-effrayante. Son caractere se gâtant de plus en plus, elle devint véritablement odieuse par l'excès de sa violence, sa mauvaise humeur & ses caprices : tout l'irritoit ou la désespéroit, & elle éprouva que l'on souffre davantage encore de ses propres défauts, qu'on ne peut en faire souffrir les autres. Enfin, la malheureuse Delphine, insuppor-

table à tout ce qui l'entouroit, tomba dans une espece de consomption qui fit tout craindre pour sa vie. Elle avoit alors dix ans. Plusieurs Médecins sont consultés, & ils déclarent tous que l'état de Delphine est mortel.

Mélite, au désespoir, eut recours à un fameux Médecin Allemand, nommé le Docteur Steinhausse : ce dernier examina Delphine avec la plus grande attention, & la suivit quelque temps : ensuite il dit qu'il répondroit de sa vie, si on vouloit la lui laisser conduire à son gré. Mélite n'hésita pas, & répondit au Docteur, qu'elle remettoit sa fille entre ses mains. Mais, Madame, reprit le Docteur, il faut que ce soit entiérement, ou bien je ne m'en chargerois pas. Il faut me permettre de l'emmener à ma maison de campagne... — Comment?... Ma fille?... — Oui, Madame, sa poitrine commence à s'attaquer, & le premier remede que je lui prescrirois, seroit de passer huit mois dans une étable à vaches (*a*). — Mais je puis avoir une étable chez moi. — Non, Madame; je ne la conduirai qu'à condition qu'elle sera dans ma maison, & sous la direction de ma femme... — Mais, Monsieur, vous permettrez que sa gouvernante & sa femme-de-chambre la suivent?... — Non, Madame; & même si vous me la con-

---

(*a*) Ce remede pour la poitrine est très-connu, & a été souvent employé avec succès.

fiez pendant huit mois, il faut encore vous décider à passer tout ce temps sans la voir; car je veux être le maître absolu de l'enfant, & la gouverner sans éprouver de contradictions. A ces mots, Mélite s'écria que ce sacrifice seroit au-dessus de ses forces; elle accusa le Docteur de cruauté & de bizarrerie; & ce dernier, inébranlable dans sa résolution, la quitte sans paroître ému de ses reproches. Cependant la réflexion calma bientôt Mélite, en songeant que tous les Médecins condamnoient Delphine, & que le Docteur Allemand répondoit de sa vie. Elle le renvoya chercher avec empressement. Le Docteur revint, & Mélite, non sans verser beaucoup de larmes, consentit à remettre sa fille entre ses mains. Il m'est impossible de vous dépeindre la douleur & la colere de Delphine quand on lui déclara qu'elle alloit partir tête-à-tête avec Madame Steinhausse, la femme du Docteur, qui vint exprès la chercher pour la conduire à sa maison de campagne.

On n'osa dans le premier moment ni lui annoncer qu'elle quittoit Paris pour huit mois, ni lui parler de l'étable qu'elle alloit habiter; mais malgré ces ménagements, elle fit éclater le désespoir le plus violent, & il fallut la porter de force dans la voiture de Madame Steinhausse, qui la prit dans ses bras, & l'asseyant sur ses genoux, donna ordre au cocher de partir; ce qu'il exécuta sur le champ.

O pauvre Delphine! interrompit Pulché-

rie les larmes aux yeux, qu'elle eſt à plaindre, elle quitte ſa mere pour huit mois!... — Sa douleur étoit naturelle, reprit Madame de Clémire; cependant l'excès en tout eſt condamnable, & la religion & la raiſon doivent toujours préſerver du déſeſpoir. D'ailleurs, ce qui achevoit de rendre Delphine inexcuſable, c'étoit ſon emportement, & ſur-tout ſon dédain pour Madame Steinhauſſe, qu'elle traitoit avec le plus grand mépris; car elle ne daignoit pas même lui répondre.

Enfin, ſur les ſix heures du ſoir, on arriva dans la vallée de Montmorenci, à cinq lieues de Paris, & l'on entra dans la petite maiſon du Docteur Steinhauſſe. Figurez-vous, mes enfants, l'indignation de l'impérieuſe & fiere Delphine, quand on la conduiſit dans *l'appartement* qui lui étoit deſtiné. Où me menez-vous, s'écria-t-elle! quoi, dans une étable! fi donc, l'horreur! quelle odeur affreuſe; ſortons d'ici... Mademoiſelle, reprit doucement Madame Steinhauſſe, cette odeur eſt très-ſaine... Sur-tout pour vous... — Quelle idée! ſortons, vous dis-je... Conduiſez-moi dans la chambre où je dois coucher... — Vous y êtes, Mademoiſelle... — Comment, j'y ſuis!... — Mais oui, voilà votre lit, & voici le mien, car je ne vous quitterai point... — Qui, moi!... je coucherois ici, dans une étable! dans un lit ſemblable!... — Un très-bon lit de ſangle... — Vous plaiſantez, ſans doute... — Non, Mademoiſelle, je

vous dis la vérité; cette odeur, qui, malheureusement, vous déplaît, est très-salutaire dans la situation où vous êtes, elle vous rendra la santé, & c'est pourquoi mon mari a décidé que vous resteriez dans cette étable une grande partie du temps que vous passerez ici.

Madame Steinhausse auroit pu parler plus long-temps, Delphine n'étoit pas en état de l'interrompre. La malheureuse enfant, suffoquée de colere, tomba sur son lit sans pouvoir proférer une parole. Madame Steinhausse connut à la rougeur de son visage, & au gonflement de son col, qu'elle étouffoit. Elle lui ôta son collier, & la délaça. Delphine reprit la faculté de respirer, & s'en servit pour jetter des cris faits pour effrayer une personne qui auroit eu moins de sang-froid que n'en possédoit Madame Steinhausse, qui, dans cette occasion, garda le plus profond silence. Mais enfin, au bout d'un quart-d'heure, voyant que Delphine ne s'appaisoit pas : Mademoiselle, dit-elle, je me suis chargée de garder une enfant malade, mais non pas une folle; ainsi bon soir, je reviendrai quand cet accès sera passé totalement.... — Quoi, vous m'abandonnez?... — Non, une de mes servantes restera avec vous.... — Une servante!... — Oui, une excellente fille, très-patiente, très-douce.... Catau!... Catau!... A la voix de sa maîtresse, Catau accourt, Madame Steinhausse sort de l'étable, & voilà Delphine tête-à-

tête avec Catau, une grosse & grande servante Allemande, bien robuste, & qui ne sait pas un mot de françois.

Aussi-tôt que Delphine l'apperçut, elle se précipita vers la porte dans l'intention de sortir; Catau s'opposa à ce dessein en fermant la porte, & mettant la clef dans sa poche. Delphine outrée dit à la servante qu'elle vouloit avoir cette clef. Catau ne pouvoit répondre puisqu'elle n'entendoit pas le françois, mais elle sourit de l'air mutin de Delphine; & après avoir regardé un moment cette petite figure aussi ridicule que comique, elle s'assit tranquillement, & se mit à tricotter. Ce sang-froid augmenta la colere de Delphine; le visage enflammé, les yeux étincelants, elle s'approcha de la servante, & lui dit mille injures. Catau étonnée leve la tête, la regarde, hausse les épaules, & continue son ouvrage. Cet air de mépris acheve de pousser à bout l'orgueilleuse Delphine. Furieuse, hors d'elle-même, elle ne trouve plus d'expressions qui puissent peindre ce qu'elle éprouve; elle étoit debout à côté de la servante assise, qui, la tête penchée sur son ouvrage, ne la voyoit pas. Delphine, ayant absolument perdu l'usage de la raison, se recule d'un pas, leve le bras, & donne un soufflet bien appliqué sur la fraische & grosse joue de Catau. A cette attaque imprévue, Catau s'émeut un peu, mais elle prend sur le champ son parti, elle détache sa jarretiere, ensuite elle saisit

Delphine, & avec la jarretiere elle lui attache bien solidement les mains derriere le dos. Delphine eut beau crier & se débattre, elle fut garottée de maniere à ne pouvoir faire aucun usage de ses mains. Alors elle commença à comprendre qu'il est absurde de se révolter contre la nécessité; la rage dans le cœur, elle cessa de crier, & s'assit sur une chaise attendant avec impatience le retour de Madame Steinhausse, dans l'espoir que cette derniere consentiroit à chasser la silencieuse & flegmatique Catau.

Madame de Clémire en étoit là de son récit, lorsque la Baronne l'avertit qu'il étoit neuf heures & demie; les enfants furent bien fâchés d'aller se coucher sans savoir le reste de l'histoire de Delphine. Le lendemain ils en parlerent entre eux toute la journée, & le soir, en sortant de table, Madame de Clémire reprit la parole en ces termes:

Nous avons laissé Delphine les mains liées, seule avec Catau, & attendant Madame Steinhausse, qui arriva enfin en tenant par la main la plus aimable enfant du monde; c'étoit Henriétte, sa fille, âgée de douze ans. Delphine, en voyant entrer Madame Steinhausse, fut à elle, & lui montrant ses mains, elle se plaignit amérement de ce qu'elle appelloit l'insolence de Catau; mais elle oublia de parler du soufflet. Madame Steinhausse se retourna vers la servante, & l'interrogea. Catau, au grand étonnement

étonnement de Delphine, répondit en Allemand, & se justifia en deux mots. Alors Madame Steinhausse, adressant la parole à Delphine, lui reprocha son emportement. Enfin, Mademoiselle, continua-t-elle, voyez à quoi nous exposent la hauteur & la violence. Vous avez indignement abusé de l'espece de supériorité que votre rang vous donne sur cette fille, & vous l'avez forcée de manquer à tous les égards qu'elle vous doit. Si vous voulez que vos inférieurs ne s'écartent jamais du respect que vous êtes en droit d'attendre d'eux, traitez-les toujours avec douceur & avec humanité. En disant ces mots, Madame Steinhausse délioit les mains de Delphine, qui écoutoit avec surprise un langage si nouveau pour elle. Plus humiliée que touchée par cette sage leçon, elle en sentit cependant la justesse; mais gâtée par l'adulation & la flatterie, elle n'étoit pas encore en état de goûter & d'aimer la raison & la vérité. Madame Steinhausse présenta sa fille à Delphine, qui la reçut assez froidement. Un moment après on servit le souper. A dix heures, Catau déshabilla la triste Delphine. Elle l'aida à se coucher sur son petit lit de sangle, & Delphine, bien fatiguée, apprit qu'il est possible de dormir d'un très-bon sommeil dans un mauvais lit, & dans une étable.

Le lendemain le Docteur vint voir Delphine à son réveil, & lui ordonna d'aller se promener une heure & demie avant de

déjeûner. Delphine trouva cette ordonnance très-dure, elle opposa quelque résistance; mais à la fin il fallut obéir. On la conduisit dans un très-vaste verger. Delphine, quoiqu'il fît le plus beau temps du monde, (on étoit au mois d'Avril) se plaignit du froid, du vent, assura qu'elle avoit mal au pied, & pleura pendant toute la promenade; mais elle se promena. On la ramena dans son étable, mourant de faim; & elle mangea avec appétit, pour la premiere fois, depuis un an. Après le déjeûner, elle ouvrit la cassette qui renfermoit ses bijoux, croyant qu'en étalant toutes ses richesses aux yeux de Madame Steinhausse & d'Henriette, elle obtiendroit de leur part beaucoup plus de considération. Remplie de cette idée, Delphine, avec orgueil, tire de son écrin un beau collier de perles fines, & l'attache à son col. Elle met à ses oreilles des Mirzas d'émeraudes, & place dans sa tête une étoile & un papillon de diamants. Ensuite elle va s'asseoir gravement vis-à-vis d'Henriette, qui brodoit à côté de sa mere. Henriette, au mouvement que fit Delphine en s'approchant d'elle, leva les yeux, la regarda froidement, & au moment même continua son ouvrage. Delphine, étonnée du peu d'effet que produisoit sa parure, & voulant attirer l'attention d'Henriette, lui offrit du bonbon en lui présentant une superbe boîte de cryſtal-de-roche, ornée d'une charniere de brillants. Henriette prit une dragée, mais

ſans louer la bonbonniere. Alors Delphine lui demanda *comme elle trouvoit ſa boîte?* Mais, dit Henriette, je la crois bien lourde : une boîte de paille ſeroit plus agréable à porter.... — De paille!.... Oui; comme la mienne, par exemple : tenez, regardez qu'elle eſt jolie.... — Mais ſavez-vous le prix de celle-ci!... — Qu'importe le prix, c'eſt de l'agrément dont il s'agit?... — Et la beauté de l'ouvrage?... — Oh, la vôtre eſt plus belle : elle orneroit mieux une boutique; mais pour une poche, la mienne vaut mieux. — Ainſi donc vous ne faites aucun cas des belles choſes? — Non, quand elles ſont gênantes, incommodes. — Aimez-vous les diamants?... — Je trouve, quand on eſt jeune, qu'une guirlande de fleurs ſied mieux qu'une aigrette de diamants. Et lorſqu'on n'eſt plus jeune, ajouta Madame Steinhauſſe, nulle parure ne peut embellir. A ces mots, Delphine tomba dans la rêverie. Elle éprouvoit une certaine triſteſſe qu'elle n'avoit jamais reſſentie. Cependant Madame Steinhauſſe lui en impoſoit aſſez pour la forcer à ſe contraindre; & n'oſant témoigner ſon dépit, elle prit le parti du ſilence. Au bout de quelques minutes, Madame Steinhauſſe reprenant la parole, & s'adreſſant à Delphine : Puiſque vous aimez les boîtes, Mademoiſelle, lui dit-elle, je vous en montrerai d'aſſez jolies. Ah, oui, reprit Henriette, maman en a de charmantes, & entr'autres, des dendri-

tes... — Des dendrites, interrompit Delphine, qu'est-ce que cela?... — On donne ce nom, reprit Henriette, à des pierres, qui, par un hasard & un jeu de la nature, portent l'empreinte des végétaux & des animaux (1). Après cette petite explication, Henriette cessa de parler, & Delphine retomba dans la tristesse. Pour la premiere fois de sa vie, elle fit quelques réflexions. Henriette, disoit-elle en elle-même, Henriette n'est que la fille d'un Médecin, elle n'a pas de bijoux, de diamants, je ne lui vois point de joujoux, elle est toujours occupée, elle travaille sans relâche; pourquoi donc a-t-elle l'air gai, satisfait? Pourquoi paroît-elle heureuse? Tandis que moi, depuis que j'existe, je m'ennuye!...

Ces réflexions faisoient soupirer Delphine. Elle se trouvoit fort à plaindre; cependant elle s'ennuyoit beaucoup moins qu'à Paris. L'entretien de Madame Steinhausse & d'Henriette l'intéressoit & piquoit sa curiosité. Elle ne pouvoit s'empêcher de respecter la premiere, & elle sentoit déja au fond de son cœur un penchant très-décidé pour la jeune Henriette.

Sur le soir, elle s'avisa de demander sa poupée & ses joujoux. Madame Steinhausse lui dit qu'on les avoit oubliés à Paris, mais qu'elle les auroit dans quatre ou cinq jours. Delphine, malgré l'espece de crainte que lui inspiroit Madame Steinhausse, alloit témoigner son mécontentement, lorsqu'Henriette lui proposa d'aller lui chercher de

quoi l'amuser pour toute la soirée. Henriette sortit de l'étable, & revint avec Catau, qui apportoit deux grands livres d'estampes, l'un renfermant la collection de tous les costumes Turcs, & l'autre celle de tous les costumes Russes (a). Henriette avoit une maniere si intéressante de montrer ces estampes ; elle les expliquoit si bien, que Delphine s'amusa véritablement. Avant de se coucher, elle embrassa Madame Steinhausse & sa fille, en disant à la derniere, j'espere que vous m'apprendrez encore demain quelque chose de nouveau.

Delphine se mit au lit sans humeur; elle dormit parfaitement bien, &, à son réveil, elle appella Henriette. Cette derniere, déja toute habillée, accourut; & voyant que Delphine lui tendoit les bras, elle sauta légérement sur son lit, & se jetta à son cou. Delphine se leva en diligence. Elle ne se fit point presser pour aller à la promenade. Elle prit Henriette sous le bras, & sortit gaiement de l'étable. Arrivée dans le jardin, elle vit courir Henriette, elle admira sa grace & sa légéreté, & elle consentit à courir aussi. Ensuite Henriette appercevant un charmant papillon couleur de rose & noir, propose à sa compagne d'essayer de le prendre. Aussi-tôt la chasse commence. Les deux jeunes filles se séparent. Henriette, comme la plus légere, gagne

(a) Par M. le Prince.

les devants ; se charge de couper les chemins au papillon, si Delphine le manque en approchant de l'arbuste sur lequel il est posé. Delphine en effet s'avance trop brusquement, le papillon s'échappe & est vivement poursuivi. Après mille détours, il s'arrête sur une branche d'aubépine. Delphine, pour cette fois, s'approche avec précaution, les bras en l'air, la tête en-avant, elle avance doucement un pied, & puis l'autre... enfin, elle touche presque au buisson d'aubépine : son cœur palpite, elle retient sa respiration, dans la crainte d'agiter les feuilles ; elle étend une main tremblante, elle croit qu'elle va saisir sa proie ; mais, hélas, le papillon s'envole, il passe à travers les doigts de Delphine, & même il y laisse des traces de son passage.

Delphine soupire en voyant sur sa main une partie de la poussiere qui coloroit les ailes du joli papillon. Fatiguée, & non rebutée, elle veut le suivre encore ; il la conduit, ainsi qu'Henriette, jusqu'au bord d'un fossé assez large qui séparoit le jardin d'un immense verger. Il passe dans le verger. Henriette, au même instant, franchit le fossé. Delphine, qui ne sait pas sauter, ne peut la suivre ; & tandis qu'elle s'en afflige, Henriette atteint le papillon. Delphine l'entend crier *victoire*, elle la voit revenir en sautant, & en tenant délicatement par le bout des ailes, son captif, qui s'agite & se débat en vain pour s'échapper...

Ah, la jolie chasse, s'écria Pulchérie; avec quelle impatience j'attends le printemps, afin d'en faire une semblable!... Vous voudriez donc, demanda la Baronne, que l'hyver fût passé... — Ah, oui, maman, nous verrions des papillons couleur de rose... — Mais vous n'aurez plus alors le plaisir de patiner, de conduire vos chaises, vos petits traîneaux sur la glace, de faire des boules de neiges, &c... — Cela est vrai; je regretterai beaucoup tous ces amusements... — Vous ne les regretterez plus quand vous en aurez joui pendant toute la saison qui les procure. Les choses sont bien arrangées comme elles sont; si l'on voyoit pendant l'année entiere, des fleurs, de la verdure, & même des papillons couleur de rose, on regarderoit tous ces objets avec indifférence. Souvenez-vous, mes enfants, que pour être heureux, il faut s'occuper davantage des biens qu'on possede, que de ceux qu'on espere. Combattez donc votre impatience; mettez des bornes à vos desirs: si vous manquez de modération, vous ne jouirez jamais de rien. L'attente du printemps vous fera trouver l'hyver âpre & rigoureux; les fruits de l'automne vous rendront insipides les fleurs & les productions de l'été. Ainsi nulle saison n'aura de charmes pour vous; & dans cette absurde disposition d'esprit, l'on ne fait apprécier ni les courses des traîneaux, ni les chasses des papillons... — Ma bonne maman, je comprends cela, & je vous pro-

mets qu'à l'avenir j'attendrai chaque printemps sans impatience.

Maman, dit César, j'ai vu quelquefois des papillons à Neuilly dans le jardin de mon oncle, & je ne pouvois les attraper parce qu'ils ne voloient jamais droit devant eux... Oui, reprit Madame de Clémire, ils volent d'une maniere extraordinaire, ils vont toujours par zig-zag, de haut en-bas, de bas en-haut, de droite à gauche, effet qui dépend de ce que leurs aîles ne frappent l'air que l'une après l'autre, & peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur est très-avantageux en ce qu'il leur fait éviter les oiseaux qui les poursuivent; car comme le vol des oiseaux est en ligne droite, celui des papillons est continuellement hors de cette ligne. Maman, dit Caroline, où trouve-t-on les plus beaux papillons? Ce n'est pas en Europe, reprit Madame de Clémire; les papillons de la Chine, mais sur-tout ceux de l'Amérique & de la riviere des Amazones, sont très-remarquables par leur grandeur, l'éclat brillant de leurs couleurs, & l'élégance de leurs formes (2). A la Chine, on envoye les papillons les plus beaux à la Cour de l'Empereur. Ils contribuent à l'ornement du palais. On se sert pour les attraper d'un petit réseau de soie (a). On dit

(a) Ce réseau, *dit M. de Bomare*, a huit pouces de large, il est monté sur un fil d'archal, & emmanché d'un bâton léger.

qu'il y a des Chinoises assez curieuses pour étudier la vie de ces sortes d'insectes (3). Elles prennent des chenilles parvenues au point de faire leur coque, elles les enferment plusieurs ensemble dans une boîte pleine de petits bâtons ; & quand elles les entendent battre des aîles, elles les lâchent dans un appartement vitré, & rempli de fleurs. A ces mots, les enfants prirent tous la parole pour demander la permission d'imiter les Dames Chinoises, *d'étudier la vie des papillons*, de faire des petits réseaux de soie, des petites chambres vitrées, &c. Leur mere s'engagea à leur procurer ce plaisir, c'est-à-dire, à leur fournir les matériaux dont ils auroient besoin, mais à condition qu'ils les emploiroient eux-mêmes, & qu'on ne les aideroit dans ce travail que par des conseils seulement ; ce marché fut accepté avec une vive satisfaction.

Ensuite, Madame de Clémire, instamment priée de continuer l'histoire de Delphine, reprit la parole, & s'adressant toujours à ses enfants : Nous avons laissé, dit-elle, Henriette & Delphine dans le jardin ; sur les neuf heures, Madame Steinhausse permit aux deux jeunes amies d'aller déjeûner dans le cabinet d'Henriette. Delphine ne vit dans ce cabinet que des objets absolument nouveaux pour elle ; des fleurs desséchées & mises sous verres, des coquilles, des papillons formant de jolis tableaux. Henriette répondoit aux questions de Delphine avec sa complaisance or-

dinaire : elle lui montra tout avec détail, & lui apprit qu'on divifoit les coquilles en trois claffes (4), & que ces trois claffes forment en tout vingt-fept famillfes, qui comprennent tous les différents genres connus de coquilles. Delphine écoutoit Henriette avec autant d'étonnement que de curiofité. Combien vous favez de chofes! lui difoit-elle. Moi, reprit Henriette, je ne fais rien encore, je n'ai que des notions confufes & fuperficielles; mais j'ai le plus vif defir de m'inftruire, & j'aime la lecture!... — Vous aimez la lecture! cela eft drôle... — Comment drôle? c'eft un goût très-commun, je crois... — Je ne le penfois pas. — Voulez-vous que je vous prête des livres?... — Volontiers, en attendant que ma poupée foit arrivée... — Eh bien, je vais vous donner *les Converfations d'Emilie*, *& l'Ami des Enfants* (*a*), un ouvrage traduit de l'Allemand... — De votre langue? — Oui... — Je ne puis me perfuader que vous foyez Allemande, vous parlez fi bien François! Vous n'êtes que d'un an plus vieille que moi; à votre âge, comment peut-on être fi inftruite? — Je vous affure que je me trouve bien ignorante; mais je lis beaucoup feule & avec maman. Je ne fuis jamais oifive, & il y a deux ans que je ne joue plus à la poupée. En ache-

(*a*) Ouvrage utile & agréable que nous devons à M. Berquin.

vant ces mots, Henriette prit dans sa petite bibliotheque, *l'Ami des Enfants*, & le donna à Delphine, qui reçut ce présent avec assez d'indifférence. Madame Steinhausse la reconduisit aussi-tôt dans son étable, & l'y laissa seule sous la garde de Catau, en lui disant qu'elle reviendroit dans deux ou trois heures.

Dans cet endroit de l'histoire de Delphine Madame de Clémire, regardant à sa montre, se leva; & quoique les enfants, charmés de son récit, n'eussent aucune envie de dormir, elle les envoya coucher. Le lendemain Caroline & Pulchérie prierent instamment Mademoiselle Victoire de leur apprendre à faire du filet, afin de se mettre en état de faire, au mois d'Avril, le réseau qui devoit prendre tous les papillons de Champcery. César, de son côté, s'informoit avec détail de la maniere dont on pouvoit construire solidement, & à peu de fraix, une espece de petit cabinet entiérement vîtré. Morel, son laquais, lui donna à ce sujet toutes les instructions qu'il desiroit. L'Abbé lui fit présent *du Spectacle de la Nature*, & les récréations de l'après-midi se passerent à lire cet ouvrage. Ces amusements n'affoiblirent pas le desir qu'on avoit de savoir le reste de l'histoire de Delphine, & l'heure de la troisieme veillée étant arrivée, Madame de Clémire la commença de la sorte :

Delphine seule dans son étable avec Catau, & n'ayant point de joujoux, s'avisa

de chercher dans *l'Ami des Enfants*, une ressource contre l'ennui. Elle ouvrit ce livre avec assez de nonchalance, & elle se mit à lire. Bientôt cette occupation l'intéressa, l'attacha; elle vit avec surprise, que la lecture pouvoit tenir lieu de beaucoup d'autres amusements. Comme elle réfléchissoit sur cette découverte, elle entendit frapper à la porte de l'étable. Catau fut ouvrir, & Delphine vit paroître une vieille paysanne, conduite par une jeune fille de 15 ou 16 ans, qui demanda à Delphine si elle étoit Mademoiselle Steinhausse. Non, répondoit Delphine; mais elle va bientôt venir ici. A ces mots, la bonne femme pria qu'on lui permît d'attendre Henriette; car, ajouta-t-elle, il faut absolument que je lui parle. Dans ce moment, Delphine s'apperçut que la vieille paysanne étoit aveugle, & elle lui demanda si elle venoit avec l'intention de consulter le Docteur Steinhausse. Ah, vraiment, répondit-elle, je ne ferois pas venue de mon chef, c'est Mademoiselle Henriette qui m'a envoyé chercher... — Comment cela?... — A cette question, la bonne femme conta qu'elle habitoit Franconville, qu'elle étoit aveugle depuis trois ans; ce qui la *chagrinoit* d'autant plus que sa petite-fille Agathe, (celle même qui la conduisoit) étoit aimée d'un riche vigneron du village d'Henriette, mais qu'Agathe refusoit de l'épouser parce qu'elle disoit qu'étant mariée, & chargée du détail d'un gros ménage, elle ne pourroit plus soigner sa

grand'mere aveugle, lui tenir compagnie, la servir, & la conduire par-tout, & qu'elle ne vouloit pas la confier aux soins d'une servante. Ici Agathe prit la parole, & dit qu'il étoit bien naturel qu'elle pensât ainsi, puisqu'ayant perdu son pere & sa mere en bas âge, sa grand'mere l'avoit élevée. Aussi, reprit la vieille paysanne, cette chere enfant ne veut elle pas m'abandonner. Mademoiselle Henriette a su toute not histoire, & a ma envoyé chercher dans une cariole afin que je consulte son cher pere qu'a déja rendu la vue à je ne sais combien de gens qui n'y voyoient goutte.

Comme la bonne femme finissoit ces paroles, Henriette arriva, elle embrassa la paysanne & la jeune fille avec la plus tendre affection; elle leur fit beaucoup de questions, mais d'un ton plein d'intérêt, & elle écoutoit leurs réponses avec attendrissement. Ensuite prenant la vieille femme par la main: Venez, dit-elle, je vais vous conduire chez mon pere, il arrive dans l'instant de Paris; venez le consulter. En parlant ainsi, Henriette forçant la bonne femme de s'appuyer sur son bras, & tenant de l'autre main la jeune fille, sortit aussitôt de l'étable.

Cette petite scene fit une forte impression sur Delphine, jamais Henriette n'avoit paru à ses yeux aussi aimable, aussi raisonnable; elle se rappelloit avec ravissement ses discours aux deux paysannes, & sur-tout l'expression que sa physionomie avoit alors. Ce

souvenir, en lui représentant Henriette sous les traits les plus charmants, augmentoit son penchant pour elle, & lui inspiroit un desir de lui ressembler qu'elle n'avoit point encore éprouvé.

Au bout d'un quart-d'heure, Henriette revint transportée de joie. Que je suis heureuse, dit-elle à Delphine, d'avoir eu l'idée de faire venir cette bonne femme ! Mon pere est sûr de lui rendre la vue, il lui fera l'opération des cataractes dans huit jours, &, à ma priere, il consent à la loger ici, & à la garder jusqu'à ce qu'elle soit entiérement guérie. Concevez-vous mon bonheur, continua Henriette ; quand cette femme ne sera plus aveugle, sa petite-fille pourra épouser le riche vigneron qui la demande, puisque la vieille femme n'aura plus besoin de guide ; ainsi l'affection d'Agathe pour sa grand'mere ne lui coûtera pas le sacrifice de l'établissement le plus avantageux qu'elle puisse faire. Ah, ma chere Henriette, s'écria Delphine attendrie, je vois en effet combien vous êtes heureuse, & combien vous méritez de l'être !...

Monsieur & Madame Steinhausse qui survinrent, interrompirent cette conversation. Le Docteur, comme à son ordinaire, questionna sa petite malade sur son état ; je me trouve déja beaucoup mieux, lui dit-elle, je suis un peu fatiguée d'avoir couru aujourd'hui, mais cette lassitude ne m'attriste pas comme celle que j'éprouvois à Paris, quand je revenois du bal ou de l'opéra. Je

n'en suis pas surpris, dit le Docteur en souriant, les courbatures qu'on prend à Paris donnent la fievre; celles qu'on gagne à la campagne, loin d'être dangereuses, procurent de l'appétit, du sommeil, & ces vives couleurs que vous voyez sur les joues d'Henriette. Après ce discours, le Docteur tâta le poulx de Delphine, & lui ordonna de suivre le même régime jusqu'à nouvel ordre.

Le jour même, Delphine reçut une lettre de sa mere, elle la montra à Henriette, qui, un instant après, sortit & revint en apportant une écritoire & du papier. Tenez, dit-elle à Delphine, voilà de quoi répondre à Madame votre mere : à ces mots, Delphine rougit & baissa les yeux, en disant : Hélas, je ne sais pas écrire. Comment, reprit Henriette, point du tout?... — Je forme bien quelques grosses lettres; mais voilà tout. A cet aveu, Henriette, qui vit Delphine humiliée, souffrit de son embarras, & lui dit : Il n'est pas étonnant qu'avec la mauvaise santé que vous avez depuis deux ans, votre éducation soit un peu retardée; mais à présent que vous vous portez mieux, vous pourrez réparer le temps perdu... — Oh, que je le voudrois, interrompit Delphine! par exemple, si quelqu'un ici pouvoit m'apprendre à écrire... — Mon écriture n'est pas mauvaise, repartit Henriette; & si vous le permettez, je serai votre maîtresse. Pour toute réponse, Delphine jetta ses deux bras au-

tour du col d'Henriette, & il fut convenu que la premiere leçon feroit donnée le lendemain.

Delphine commençoit à rougir de l'excès de fon ignorance. Elle aimoit, elle admiroit Henriette; celle-ci fe fervoit de tout fon afcendant fur elle pour l'engager à s'occuper, à s'inftruire, & lui offroit de fi bons exemples, & en même-temps paroiffoit fi parfaitement heureufe, que Delphine ne pouvoit réfifter au defir de l'imiter. D'ailleurs, elle trouvoit dans fa converfation, & dans celle de Madame Steinhauffe, un agrément qu'elle goûtoit mieux chaque jour : tantôt Madame Steinhauffe l'entretenoit de botanique, de minéralogie (5), tantôt elle lui contoit quelque trait intéreffant d'hiftoire; d'autres fois elle lui parloit de l'Allemagne, des établiffements utiles, & des curiofités qui fe trouvent à Vienne; des fuperbes collections de tableaux qu'on admire à Drefde, à Duffeldorf; de plufieurs beaux jardins, entr'autres, de celui de Neuwaldeck, ou d'Ornback en Autriche, celui de Swetfingue, à quatre lieues de Manheim, qui contient une maifon de bains délicieufe, une fuperbe ruine de château d'eau, un beau temple d'Apollon, une magnifique mofquée, & une très-grande quantité d'arbres rares. Elle lui faifoit la defcription des charmants jardins de Reinsberg en Pruffe, & du beau temple de l'Amitié, ouvrage d'un Héros & d'un grand Roi, qui fe trouve dans les jardins

de *Sans-Souci.* Ce monument intéressant est de marbre; il renferme le mausolée de la Marcgravine de Bareith, sœur du Roi; il est soutenu par de magnifiques colonnes sur lesquelles on lit les noms révérés des Amis les plus célebres de l'antiquité, tels que Thésée & Pirithoüs, Oreste & Pilade, Epaminondas & Pélopidas, Cicéron & Atticus, &c. Héros véritablement dignes de vivre à jamais dans la mémoire des hommes, puisqu'ils furent à la fois grands & sensibles, & qu'ils ne dûrent qu'à la vertu & qu'aux charmes de l'amitié, leur bonheur, leur gloire & leur réputation. Delphine écoutoit tous ces récits avec une extrême attention; insensiblement elle prenoit un attachement véritable pour Madame Steinhausse; elle commençoit à sentir le prix de ses conseils, elle la prioit même de lui en donner; elle lui obéissoit sans efforts, elle avoit un vrai desir de lui plaire, & elle éprouvoit la satisfaction la plus vive quand elle en recevoit quelques marques d'approbation.

Cependant Henriette, & par conséquent Delphine, voyoit approcher avec un grand plaisir, le jour où l'on devoit faire l'opération des cataractes à la vieille paysanne; le riche vigneron, nommé Simon, plus amoureux que jamais d'Agathe, étoit venu prier Henriette & Madame Steinhausse de protéger son amour. Le refus d'Agathe, qui prouvoit si bien toute son affection pour sa grand'mere, l'avoit rendue encore

plus intéressante & plus chere aux yeux de Simon. Madame Steinhausse avoit parlé à Agathe, & cette derniere avoit avoué *qu'elle estimoit beaucoup M. Simon...*

Mais pourtant j'espere, interrompit Pulchérie, qu'elle ne consentira pas à l'épouser si sa grand'mere ne recouvre pas la vue? *Vous espérez*, dit Madame de Clémire; la jugez-vous d'après votre cœur?... Oh, non, maman, reprit Pulchérie, car j'aurois dit : *Je suis certaine.* A ces mots, la Baronne d'Elby tendit une main à Pulchérie, qui se leva & courut embrasser *sa bonne maman*, & ensuite sa mere.

Au bout d'un moment de silence, Madame de Clémire, poursuivant son récit : Agathe, dit-elle, promit positivement d'épouser Simon, si le Docteur rendoit la vue à sa grand'mere, à condition que le Vigneron consentiroit à loger la vieille paysanne. Simon prit avec plaisir cet engagement; &, rempli de tendresse pour la jeune fille, flottant entre l'espérance & la crainte, il attendoit, avec autant d'émotion & d'inquiétude que d'impatience, le jour fixé pour l'opération.

Ce jour intéressant arriva enfin; Delphine demanda & obtint la permission d'être témoin de l'opération; à midi, Henriette fut chercher la bonne-femme, & la conduisit dans le cabinet du Docteur. La vieille paysanne, pénétrée de reconnoissance pour sa jeune protectrice, la remercioit dans les termes les plus touchants, & lui serrant

affectueusement la main, elle disoit que si Dieu lui rendoit la vue, elle auroit presqu'autant de plaisir à regarder Henriette, qu'elle en éprouveroit en revoyant Agathe. Le Docteur fit faire silence; la bonne-femme se plaça dans un fauteuil; elle desira que sa petite-fille & Henriette fussent à ses côtés. Simon, le jeune vigneron, pâle & tremblant, étoit debout contre une table. Agathe, se cachant le visage avec son tablier, afin de ne pas voir l'opération, tenoit une des mains de sa grand'mere, qu'elle baignoit de ses larmes. Madame Steinhausse & Delphine, assises à quelques pas de distance, vis-à-vis d'elles, contemploient ce tableau avec attendrissement. Le Docteur commence l'opération; la bonne-femme la soutint avec courage... Tout-à-coup, le Docteur dit: *C'est fait.* Au même moment la Paysanne s'écrie: Bon Dieu! je ne suis plus aveugle!... Agathe! ma fille, je te revois! & Mademoiselle Henriette où est elle? Agathe, fondant en larmes, se jette dans ses bras. Henriette, transportée, accourt pour l'embrasser; le Vigneron vient tomber aux genoux d'Agathe, en disant: *Elle est à moi...* A ce touchant spectacle, Delphine, hors d'elle-même, se leve, se précipite vers Henriette, & ne peut exprimer que par des pleurs, les doux sentiments de tendresse qui remplissent son ame...

Ah, je suis sûr, interrompit César, en pleurant, que pour le coup voilà Delphine devenue tout aussi bonne qu'Henriette.

Vous ne vous trompez pas, reprit Madame de Clémire, Delphine connut enfin que la naissance, les diamants, les bijoux, ne sauroient nous rendre heureux; & que la bonté seule peut assurer le bonheur de la vie. Témoin de la satisfaction si pure qu'éprouvoit Henriette, & de la vive reconnoissance que la vieille paysanne, Agathe & Simon lui témoignoient, lisant dans les yeux du Docteur & de Madame Steinhausse, combien ils jouissoient de la félicité d'avoir une fille si digne de leur tendresse; Delphine envioit le sort d'Henriette, & en même-temps elle sentoit au fond de son cœur, s'affermir & s'augmenter encore l'amitié qu'elle avoit pour elle. Après ces premiers moments de trouble & d'attendrissement, le Docteur demanda à la vieille paysanne qu'elle fixât le jour du mariage de sa petite-fille; & il fut décidé que Simon épouseroit Agathe sous trois semaines. Le Docteur & Madame Steinhausse se chargerent du trousseau d'Agathe, & Henriette demanda la permission de lui offrir une belle piece de Percale que sa mere lui avoit donnée la veille. Delphine tout le reste du jour n'entendit répéter que l'éloge d'Henriette; la vieille paysanne l'appelloit sa *bonne protectrice*. En remerciant le Docteur, elle ajoutoit toujours : *Mais c'est à Mademoiselle Henriette que je dois mon bonheur ; c'est elle qui m'a fait venir ; c'est elle qui m'a fait recevoir dans cette maison : elle s'informe de ceux qui sont dans la peine,*

elle les découvre, elle les envoye chercher, elle les rend heureux... Agathe, pendant ces discours, baisoit les mains d'Henriette, Simon n'osoit parler, mais il levoit les yeux au ciel; ses regards exprimoient sa vive reconnoissance : tous les domestiques bénissoient leur jeune maîtresse, & contoient d'elle mille autres traits de bienfaisance. Madame Steinhausse & le Docteur se félicitoient mutuellement d'avoir une fille si charmante. Henriette recevoit ces douces louanges avec autant de modestie que d'attendrissement, & elle les rapportoit toutes à sa mere; elle lui disoit : Sans vous, sans vos tendres soins, je ne jouirois pas du bonheur que je goûte. Ah, maman, achevez de me corriger de tous les défauts qui me restent, afin que je sois plus digne de vous, & que je puisse vous rendre plus heureuse encore!

Delphine n'écoutoit point sans fruit de tels discours, & le soir quand elle se trouva dans son établе tête-à-tête avec Madame Steinhausse, elle se mit sur ses genoux, & la regardant tendrement : Ah, Madame! lui dit-elle, comment avez-vous pu me supporter jusqu'ici, moi si différente d'Henriette! Que vous avez dû me trouver haïssable! C'est beaucoup de sentir ses torts, reprit Madame de Steinhausse; d'ailleurs, depuis quelque temps, vous vous conduisez infiniment mieux; chacun remarque en vous un changement en bien très-frappant. Hélas! interrompit Delphine, combien je

ſuis loin de reſſembler à l'aimable Henriette! Hier encore ne me ſuis-je pas impatientée deux ou trois fois de maniere à vous faire hauſſer les épaules? Aujourd'hui même, n'ai-je pas bruſqué Marianne, & voulu faire gronder Catau. A propos de Catau, ai-je jamais penſé à lui demander pardon du ſoufflet que j'eus le malheur de lui donner en arrivant ici? Pauvre Catau! Eſt-il poſſible que j'aie pu lui donner un ſoufflet! elle qui eſt ſi bonne!... Ah! Madame, appellez-là, je vous en prie, je veux qu'elle ſache combien je me répens. A ces mots, Madame Steinhauſſe appella Catau qui vint ſur le champ. Delphine s'approchant d'elle, les mains jointes, pria Madame Steinhauſſe de lui ſervir d'interprête, & fit les excuſes les plus franches & les plus touchantes, que Madame Steinhauſſe traduiſoit à meſure en Allemand. Delphine finit ſon diſcours en diſant avec une grace raviſſante: Enfin, ma bonne Catau, ſi vous me pardonnez, permettez-moi de baiſer la joue que j'ai eu l'indignité de frapper. Catau attendrie, par reſpect, n'oſoit s'avancer; mais Delphine ſe jetta à ſon cou, & l'embraſſa de toute ſon ame, & avec un grand plaiſir, car elle ſentoit que cette action en réparoit une bien mauvaiſe. Catau ſortit en s'eſſuyant les yeux qu'elle avoit rempli de larmes, & en diſant en Allemand que Delphine étoit *une charmante petite Demoiſelle*. Après le départ de la ſervante, Delphine fut ou-

vrir une armoire, & en tira une jolie piece de mousseline : Voilà, dit-elle, un présent que je destine à Catau. Et pourquoi, demanda Madame Steinhausse, ne le lui avez-vous pas donné sur le champ ? Ah ! je n'avois garde, répondit Delphine ; elle auroit pensé que je voulois par-là payer le soufflet qu'elle a reçu. Ce présent alors, au-lieu de lui faire plaisir, auroit dû l'offenser. Ce n'est pas, je crois, avec de l'argent qu'on peut réparer un mauvais traitement ; Catau m'auroit-elle pardonné de bon cœur si j'eusse eu l'air de vouloir acheter mon pardon ? Vous avez bien raison, dit Madame Steinhausse : voilà de la délicatesse ; conservez ces sentiments, ils feront paroître votre générosité plus noble, & ils donneront à tous vos procédés un charme inexprimable.

Comme Madame Steinhausse achevoit ces paroles, on vint annoncer un courier de la part de Mélite, il apportoit une lettre à Delphine, dans laquelle Mélite engageoit sa fille à lui demander librement tout ce qu'elle pouvoit desirer, & à lui mander quels étoient les joujoux qui lui feroient le plus de plaisir. Après avoir lu cette lettre, Delphine soupira, & priant Madame Steinhausse d'écrire pour elle à Mélite, elle lui dicta la lettre suivante.

„ Je vous remercie, ma chere maman, „ de toutes vos bontés ; mais je n'aime „ plus du tout les joujoux ; je vais vous „ dire, puisque vous me l'ordonnez, ce

„ qui me feroit plaisir dans ce moment. Il
„ y a ici une vieille paysanne bien bonne
„ & bien pauvre ; il est vrai que sa petite-
„ fille épouse un riche vigneron ; mais
„ comme c'est le mari qui aura l'argent,
„ peut-être qu'il n'en donnera pas à la
„ grand'mere autant que la fille le vou-
„ droit ; du moins je crains cela ; & pour-
„ tant je desirerois que la vieille femme
„ ne manquât de rien. Je l'aime, non-
„ seulement parce qu'elle est bonne ; mais
„ aussi parce qu'elle est mere ; je sens bien
„ que je donnerai toujours de meilleur
„ cœur à une mére qu'à une autre. Ma-
„ dame Steinhausse dit qu'une pension de
„ cinquante écus feroit le bonheur de la
„ vieille paysanne ; ainsi, ma chere ma-
„ man, je vous prie de m'envoyer, au-
„ lieu des joujoux que vous m'offrez, une
„ pension de cinquante écus, que je don-
„ nerai tout de suite à la bonne grand'mere.
„ Je serois bien-aise de lui donner encore
„ une piece de toile de coton, afin qu'elle
„ eût un habit neuf pour la noce de sa
„ fille. Bon soir, ma chere maman ; ma
„ santé se fortifie tous les jours. Madame
„ Steinhausse a mille bontés pour moi,
„ & je me trouverois tout-à-fait heureuse,
„ si je n'étois pas privée du bonheur de
„ voir ma chere maman ; du moins son
„ portrait ne quitte pas mon bras, cha-
„ que jour je le baise en lui disant *bon
„ jour* & *bon soir*, & alors, sur-tout, j'ai
„ le cœur bien serré en pensant que je suis

„ à cinq lieues de maman; sans cela, je
„ serois enchantée d'être ici, d'autant plus
„ que cette campagne est charmante, &
„ puis on dit qu'il y aura bien des cerises
„ cette année. A propos, maman, vou-
„ lez-vous bien dire à ma bonne que je
„ lui éleve un sansonnet, quoiqu'elle ait
„ mandé à Madame Steinhausse qu'elle
„ étoit sûre que j'avois déja *pincé Made-*
„ *moiselle Steinhausse plus de vingt fois.* Il
„ y avoit cela dans sa lettre; cela m'a fait
„ de la peine; car si vous saviez, maman,
„ à quel point il faudroit être méchante
„ pour pincer Henriette!... Au reste,
„ j'espere que je ne pincerai plus personne
„ de ma vie. Adieu, ma chere & tendre
„ maman, votre enfant vous embrasse de
„ toute son ame ".

DELPHINE.

Le surlendemain, Delphine reçut de sa mere une réponse charmante, & au-lieu d'une pension de cinquante écus pour la bonne femme, Mélite envoyoit un contrat de trois cents livres, & elle n'oublioit pas l'habit neuf pour le jour du mariage. Delphine, transportée de joie, porta sur le champ son présent à la vieille paysanne, que ce bienfait acheva de rendre parfaitement heureuse. Sa reconnoissance & celle d'Agathe, les louanges de Madame Steinhausse, les tendres caresses d'Henriette, firent goûter à Delphine une satisfaction dont jusqu'à ce moment elle n'avoit eu

qu'une imparfaite idée; car pour connoître toute l'étendue d'un bonheur si pur, il faut en avoir joui. Le soir Delphine demanda à Madame Steinhausse combien *Mélite avoit dépensé d'argent* pour faire ce contrat de trois cents livres. Mille écus à-peu-près, répondit Madame Steinhausse, parce que cette rente n'est que viagere. Comment, reprit Delphine, on peut, avec mille écus, assurer de quoi vivre à une personne qui n'a rien!... Mille écus! C'est précisément ce que mon pompon de diamants a coûté!... Eh bien, Mademoiselle, dit Madame Steinhausse, ce pompon vous fait-il grand plaisir? Oh point du tout, repartit Delphine, j'aime cent fois mieux une rose; & quand je songe qu'avec mille écus, on peut tirer pour jamais de la misere un infortuné sans ressource, je ne conçois plus qu'on ait la folie d'acheter des diamants; & je déteste ce vilain pompon si cher, si lourd, & si incommode à porter.

Deux jours après cet entretien, Agathe épousa Simon. Les noces se firent dans la maison de Madame Steinhausse; on dressa des tables dans le verger, sous de beaux ombrages formés par de grands noyers dispersés sans symmétrie sur un charmant gazon émaillé de serpolet, de marguerite & de violettes; une trentaine de paysans des environs s'établirent autour des tables, & Madame Steinhausse fit les honneurs de celle des nouveaux mariés. Après le dîner, on dansa sur la verdure jusqu'au soir; &

Delphine, partageant la gaieté commune, disoit à Madame Steinhausse : Les bals de Paris ne m'ont jamais véritablement amusée ; mais qu'à présent ils me paroîtront ennuyeux ! Il est certain, répondoit Madame Steinhausse, que les vrais plaisirs ne se trouvent qu'à la campagne ; & quand on les a goûtés, tous ceux que la ville peut offrir paroissent aussi insipides qu'ils sont fatiguants & tumultueux.

Delphine au mois de Juillet trouva la campagne bien plus belle encore ; elle faisoit de longues promenades dans les champs, & quelquefois elle se promenoit au clair de la lune avec Madame Steinhausse & Henriette. D'ailleurs, ayant pris le goût de l'occupation, elle n'éprouvoit pas un seul instant d'ennui ; elle lisoit, elle écrivoit, elle travailloit, elle apprenoit d'Henriette à dessiner des fleurs, à dessécher des plantes dont elle se faisoit dire les noms & les propriétés, elle employoit en bonnes actions l'argent que Mélite lui envoyoit tous les mois pour ses menus plaisirs. Adorée de tout ce qui l'entouroit, satisfaite d'elle-même, chaque jour sembloit ajouter à son bonheur ; on ne voyoit plus sur son visage cette langueur & cet air d'abattement qui en avoient altéré les charmes pendant si long-temps ; ses yeux étoient animés & brillants, elle avoit toute la fraîcheur de la jeunesse ; & sachant également bien marcher, courir & sauter, elle avoit, en quatre mois, acquis plus de grace & de légé-

reté que tous les maîtres de Paris n'auroient pu lui en donner.

Au commencement du mois d'Août, le Docteur lui déclara qu'elle pouvoit quitter son étable, & au même instant on la conduisit dans une jolie petite chambre qu'on avoit préparé exprès pour elle. Delphine sentit une joie très-vive en se voyant établie dans un appartement agréable & commode; sa fenêtre donnoit sur la vallée, la beauté de la vue, la propreté du plancher & des meubles l'enchantoient. Expliquez-moi donc, disoit-elle à Madame Steinhausse, pourquoi ce petit logement me paroît si charmant, & pourquoi je me déplaisois tant dans celui que j'occupois à Paris, quoiqu'il fût cependant beaucoup plus grand & beaucoup plus beau que celui-ci? Premiérement, répondit Madame Steinhausse, votre chambre à Paris donnoit sur un vilain petit jardin bien triste, & entouré de hautes murailles; d'ailleurs, quand vous êtes venue ici vous ne connoissiez que de faux plaisirs, c'est-à-dire, tous ceux que la vanité, la magnificence & le grand monde peuvent procurer; comme ils ne sont qu'imaginaires, on s'en lasse facilement; aussi en étiez-vous déja dégoûtée, & n'ayant pas d'idée des véritables, vous périssiez d'ennui; telle étoit votre situation. Vous aviez vécu dans une trop grande abondance pour pouvoir apprécier les commodités & les agréments qu'une honnête aisance peut répandre sur la vie; vous ne

jouissiez de rien, parce qu'on ne vous laissoit rien à desirer. Les choses les plus agréables deviennent insipides, ennuyeuses même, si l'on n'a pas la raison d'en user sobrement; je vais vous en donner un exemple. Vous aimez beaucoup les fleurs, je vous ai vu trouver un grand plaisir à chercher de la violette; pourquoi ce goût particulier pour cette derniere fleur, goût qui vous est commun avec toutes les jeunes personnes? c'est que la violette est cachée sous les feuilles, c'est qu'elle est moins commune que le thim, c'est qu'il faut la chercher; si elle étoit répandue dans les champs avec une extrême profusion, si vous en trouviez à chaque pas, vous cesseriez de l'aimer, vous n'en feriez pas plus de cas que du gazon. Les productions de l'art sont sans doute au-dessous de celles de la nature, il est donc encore plus facile de s'en lasser; cependant elles ont leur agrément, elles peuvent procurer des plaisirs, mais seulement aux personnes modérées. Si vous remplissez votre appartement & votre maison de porcelaines, vous serez bientôt dégoûtée des porcelaines. Si vous allez tous les jours aux spectacles, vous n'y trouverez que de l'ennui. Si vous restez trop long-temps à table, si vous mangez des ragoûts trop recherchés, vous mangerez sans appétit, & par conséquent sans plaisir. Il en est ainsi de toutes les choses dont on abuse; dès qu'on veut satisfaire pleinement ses goûts, on les éteint; souvenez-vous

donc que l'excès des superfluités, loin de contribuer au bonheur, le détruit totalement. Songez encore que le luxe n'éblouit que les sots, & ne produit pas une seule vraie jouissance; rien n'est plus incommode que la magnificence. Des girandolles de diamants arrachent les oreilles; une robe d'or assomme, écorche les mains; des bijoux & des ajustements précieux imposent mille sujétions, car on est très-fâché de déchirer un beau parement de point, ou de casser une superbe boîte : si vous aviez eu hier un tablier garni de dentelles, vous n'eussiez point cueilli tant de roses sauvages à travers ces buissons d'épines où vous laissâtes la moitié de votre robe, & vous ne seriez pas revenue si gaie & si contente de votre promenade. La magnificence n'est pas moins gênante dans les meubles : pour moi j'aimerois mieux cent fois habiter à jamais l'étable que vous quittez, que ces brillants appartements où l'on est obligé de marcher & de s'asseoir avec précaution, dans la crainte ou de casser une paneau de glace, ou d'écailler une superbe dorure, ou de renverser une table à thé couverte de porcelaines : que je plains les gens qui se rendent ainsi les esclaves de leurs richesses! La vanité qui les égare, pourroit, mieux entendue, leur enseigner les vrais moyens d'obtenir la considération qu'ils desirent, au lieu détaler tout ce faste, que ne font-ils de bonnes actions! Sans doute, interrompit Delphine, ils se feroient esti-

mer généralement; mais d'ailleurs; est-il possible de ne pas trouver un grand plaisir à faire du bien? existeroit-il une ame assez cruelle pour être insensible au bonheur des autres? Cette inhumaine dureté, reprit Madame Steinhausse, n'est pas dans la nature; mais en se livrant à toutes ses fantaisies, en dépensant tout son argent en vaines superfluités, on se rétrécit l'esprit, on s'endurcit l'ame, enfin, on finit par se corrompre. Ah, s'écria Delphine, quelle que soit ma fortune un jour, jamais elle ne me corrompra; je serai modérée, je me souviendrai de l'ennui que j'éprouvois au milieu d'une extrême abondance; je me souviendrai qu'il m'a fallu passer quatre mois dans une étable pour être en état de sentir le prix d'une partie des choses dont j'étois excédée; & sur-tout je n'oublierai point qu'il existe des infortunés, & que le bonheur de les soulager est le plus grand qu'on puisse goûter dans la vie.

Cet entretien finit par les plus tendres remerciments de Delphine à Madame Steinhausse; cette derniere avoit en effet des droits éternels à la reconnoissance de Delphine, puisqu'elle lui avoit appris à raisonner, à penser, à sentir. Delphine resta encore deux mois chez le Docteur, & acheva d'y perfectionner son caractere, & d'y fortifier sa santé. Enfin, vers le commencement du mois d'Octobre, elle jouit du bonheur de revoir sa mere. Mélite la reçut avec transport dans ses bras; elle pouvoit

à peine la reconnoître. Delphine étoit prodigieusement grandie; en même-temps elle avoit pris de l'embonpoint, & les couleurs les plus vives. Mélite, au comble de ses vœux, la regardoit, la serroit contre son sein, l'embrassoit, vouloit parler, & ne pouvoit exprimer l'excès de sa joie que par ses pleurs. Madame Steinhausse, pendant un instant, jouit en silence d'un si doux spectacle; enfin, prenant la parole : Vous me l'avez donnée mourante, dit-elle; je vous la rends, Madame, dans toute la force de la plus brillante santé; & ce qui vaut mieux encore, je vous la rends bonne, douce, égale, sensible, raisonnable, & digne de faire votre bonheur. Cependant elle est si jeune & si peu formée, qu'à moins de certains ménagements, on pourroit craindre encore pour elle des rechûtes; si vous voulez les prévenir, voici le régime qu'elle doit suivre; il n'est pas rigoureux, mais il est nécessaire... Elle le suivra, interrompit Mélite; donnez, Madame, continua-t-elle, en prenant le papier que lui présentoit Madame Steinhausse. A ces mots, ouvrant ce papier, elle y lut tout haut ce qui suit :

Ordonnance du Docteur Steinhausse pour Mademoiselle Delphine.

„ Elle passera six mois de l'année à la
„ campagne; étant à Paris, elle ira très-
„ rarement aux spectacles; elle fera beau-

„ coup d'exercice à pied, même en hy-
„ ver; elle ne mangera jamais que du
„ pain à son déjeûner & à son goûter,
„ excepté dans le temps des fruits; elle
„ ne portera que des habits simples, parce
„ que ceux-là seuls sont commodes & lé-
„ gers.

„ Pour la préserver de l'ennui, on lui
„ donnera des livres instructifs & amu-
„ sants, & l'on ne souffrira pas qu'elle soit
„ un moment oisive; & si elle éprouvoit,
„ par hasard, quelques mouvements de
„ tristesse, il faudroit lui rappeller l'his-
„ toire de la grand'mere d'Agathe, & le
„ bien qu'elle a fait à cette vieille femme;
„ en suivant cette méthode & ce régime,
„ Mademoiselle Delphine conservera sûre-
„ ment sa santé, sa gaieté, & le bonheur
„ dont elle jouit ".

Mélite approuva fort ce régime, elle promit de le suivre exactement, & témoigna la plus vive reconnoissance à Madame Steinhausse : l'année d'ensuite elle acheta une maison dans la vallée de Montmorency, dans le voisinage de celle de Madame Steinhausse. Delphine conserva toute sa vie pour cette derniere, l'attachement qu'elle lui devoit, & la plus tendre amitié pour l'aimable Henriette. Elle devint une personne charmante, elle acquit de l'instruction & des talents; bonne, raisonnable, bienfaisante, elle étoit admirée & chérie de tout ce qui l'approchoit; sa mere lui choisit un mari digne d'elle, dont

elle fit le bonheur, & qui la rendit parfaitement heureuse.

A ces mots, Madame de Clémire cessant de parler : Eh quoi, s'écria Pulchérie, l'histoire est finie!.... Ah, quel dommage!... Si Mélite, reprit Caroline, eût eu autant de raison que Madame Steinhausse, Delphine n'auroit jamais été paresseuse, capricieuse & méchante; ah, combien une bonne mere est utile!...

En prononçant ces dernieres paroles, Caroline baissa tendrement la main de sa mere. Maman, dit Pulchérie, je n'ai pas voulu vous interrompre dans un endroit intéressant de l'histoire; mais j'ai une question à vous faire, qu'est-ce que le mal aux yeux qui s'appelle *Cataractes?* — C'est une maladie qui prive de la vue quand elle se forme sur les deux yeux (6). En achevant ces paroles, Madame de Clémire se leva; il étoit plus tard qu'à l'ordinaire, mais les enfants avoient trouvé la veillée bien courte; ils furent se coucher à regret, ne rêverent toute la nuit qu'à Delphine.

Le jour suivant, Morel dit à César qu'il avoit fait le calcul de ce que coûteroit tous ce qu'il falloit acheter pour faire le cabinet vitré destiné aux papillons, & que cette dépense monteroit à sept ou huit louis. Ce seroit un plaisir bien cher, dit César, on peut s'amuser à meilleur marché; & je vais tâcher de détourner mes sœurs de cette fantaisie. En effet, il fut au moment même dans

la chambre de ses sœurs. Je viens, leur dit-il, vous offrir une occasion de prouver à maman qu'elle n'a pas perdu sa peine en nous contant l'histoire de Delphine... — Comment donc, mon frere ?... — Oui, que nous avons profité des discours de Madame Steinhausse : vous souvenez-vous qu'elle dit qu'il ne faut pas se livrer à toutes ses fantaisies... — Oh, oui, je m'en souviens... — Eh bien, notre chambre vitrée coûteroit huit louis... — Huit louis !... — Tout autant... Avec cette somme on pourroit faire quelque bonne action... — Peut-on faire une pension avec huit louis... — Cette pension ne donneroit pas de quoi vivre, mais ces huit louis pourroient soulager une pauvre famille... — Allons mon frere, nous renonçons à la chambre vitrée. Si j'avois su cela pourtant, je ne me serois pas donné tant de peines pour apprendre à faire du filet... — Bon, nous aurons tant d'autres amusements !... Nous ferons comme Henriette ; nous dessécherons des fleurs, des plantes, nous apprendrons la botanique, l'agriculture... — Nous demanderons à maman de l'argent pour faire de bonnes actions... — Maman n'est pas aussi riche que Mélite, elle n'est ici que par économie, elle ne peut pas faire de pensions, mais vous savez comme elle est charitable pour les pauvres... — Il faudra nous charger de découvrir quelque vieille bonne femme bien à plaindre : si nous en pouvions trouver une aveugle, quelle joie !... nous ferions venir

un chirurgien d'Autun, pour lui faire l'opération des cataractes... — Sûrement, mais il faut aussi que nous soyons bien raisonnables, que nos amusements ne coûtent rien, car maman ne feroit pas en état de nous donner en même-temps de l'argent pour nos fantaisies & pour des cataractes... — Cela est vrai, on ne peut pas en avoir...

Après ce petit conseil, les enfants furent chez Madame de Clémire, & lui firent part de la résolution qu'ils avoient prise. Madame de Clémire les embrassa, & loua la bonté de leurs cœurs. Conservez de tels sentiments, mes chers enfants, leur dit-elle, ils assureront votre bonheur & le mien; & pour vous récompenser dès à présent, je vous promets de vous procurer l'occasion de dépenser, comme vous le souhaitez, les huit louis qu'auroit coûté la chambre vitrée. Ah, maman, reprit Pulchérie, ajoutez à cela de nous promettre encore une histoire chaque soir, au-lieu de *temps-en-temps*, comme vous aviez dit d'abord. Eh bien, je m'y engage, répondit Madame de Clémire, à condition que vous ne me donnerez point de sujet de mécontentement; car l'enfant qui, dans la journée, n'aura pas été raisonnable, sera le soir privé de la veillée. — Ah! que cela est rigoureux, ma chere maman. — Mais votre frere & votre sœur ne s'en plaignent pas... — Maman, j'ai plus à craindre qu'eux, je suis la plus jeune, & par conséquent la moins raisonnable... — Aussi, je n'exige pas autant

de vous... Cela eſt vrai, maman, reprit Pulchérie, vous êtes la juſtice même, mais je n'en crains pas moins d'aller me coucher ſans veillée.

Ce même matin, Céſar alla ſe promener dans la campagne avec lAbbé. Etant arrivés auprès d'une chaumiere, ils virent un petit payſan qui en battoit un autre infiniment plus grand & plus âgé que lui. L'aîné de ces enfants ſe contentoit d'éviter les coups, & n'en portoit aucun; Céſar s'approcha de ce dernier : Eſt-ce là votre frere, lui dit-il, qui vous bat de la ſorte?... Non, Monſieur, répondit le payſan, c'eſt un de nos voiſins. Il eſt bien méchant, reprit Céſar; & pourquoi lorſqu'il vous bat ainſi, ne le lui rendez-vous pas?... Mais, Monſieur, repartit le payſan, je ne peux pas, je ſuis le plus fort (*a*). A ces mots, Céſar regarda l'Abbé, & lui dit tout bas : Voilà un généreux petit enfant; il faut nous informer ſi ſa famille eſt pauvre... Quel âge avez-vous, demanda l'Abbé au payſan? — Huit ans, Monſieur, — Comment vous nommez-vous? — Auguſtin, pour vous ſervir. — Avez vous pere & mere?... — Oui, Dieu merci, & puis mon petit frere Colas, qui n'a que cinq ans. Tenez voilà not maiſon là tout proche devant vous.

(*a*) L'Auteur de cet Ouvrage a joui du plaiſir d'entendre faire cette réponſe. L'enfant avoit alors huit ans : il en a onze aujourd'hui.

Ah, Monsieur l'Abbé, dit César, entrons dans cette chaumiere. L'Abbé y consentit, & le petit Augustin conduisit César dans la cabane. L'Abbé s'entretint avec Madeleine, la mere d'Augustin, qui lui fit le plus touchant éloge de cet enfant, qui, disoit-elle, ne lui avoit jamais causé un moment de chagrin, & qui étoit si docile & si appliqué, que M. le Curé lui donnoit des soins particuliers, & avoit pris la peine de lui apprendre lui-même à lire. En effet, cet enfant parloit étonnamment bien pour le fils d'un paysan; il avoit d'ailleurs une physionomie intéressante qui prévenoit en sa faveur. Madeleine conta plusieurs traits charmants de lui; elle parla beaucoup de l'amitié qu'il avoit pour son petit frere Colas, quoique, ajouta-t-elle, Colas ne fût souvent qu'un espiegle.

Après cette conversation, César fit promettre à Augustin de venir le voir au château; ensuite il sortit de la chaumiere, & continua sa promenade. Quand l'Abbé se trouva seul avec lui: Avez-vous bien senti, lui dit-il, toute la sublimité du mot de cet enfant au sujet du petit paysan qui le battoit. *Je ne peux pas le lui rendre*, vous a-t-il répondu; *je suis le plus fort....* Oui, sûrement, répondit César, j'ai bien compris cela; il avoit pitié de la foiblesse de ce méchant petit garçon. Justement, reprit l'Abbé, & en faveur de cette foiblesse, il excusoit l'emportement & l'arrogance.... Augustin, dit César, est comme Turc,

le grand chien de basse-cour, qui se laisse mordre avec tant de douceur, par la petite chienne de maman... Cette générosité, repartit l'Abbé, est une vertu si naturelle, qu'on la trouve chez les nations les moins policées, & quelquefois même parmi les classes les plus méprisables. On lit dans l'Histoire générale des voyages, (a) qu'au Malabar, on est plus en sûreté sous la simple escorte d'un seul enfant Naïre (b), que sous celle des plus redoutables guerriers de la même tribu, parce que les voleurs du pays n'attaquent jamais que les voyageurs qu'ils rencontrent armés; & qu'ils ont au contraire un respect inviolable pour la foiblesse & l'enfance. Jugez donc, d'après tous ces exemples, combien est vil & dégradé l'homme privé d'une vertu si naturelle, qu'un enfant sans éducation, des animaux, des brigands même la possédent. C'est avec raison qu'on regarde comme un monstre celui qui abuse de sa force en opprimant le foible; car en effet, on doit le regarder comme un assassin.... — Un assassin!... — Mais, je vous le demande; si un homme, armé d'une épée, se battoit contre un autre homme qui n'auroit qu'une canne pour se défendre, ne seroit-il pas un assassin?.... — Sans doute, il

---

(a) Abrégé par M. de la Harpe, tome V, page 13.

(b) La Tribu des Naïres est celle des Nobles.

faut ſe battre à armes égales. — Eh bien, ſi je me battois à coups de poings avec vous, la partie ſeroit-elle égale? — Oh non, votre coup de poing vaudroit mieux que le mien. — Vous ne pourriez me bleſſer, & moi je pourrois facilement vous tuer; en me battant avec vous je ſerois donc un aſſaſſin, puiſque j'employerois toute ma force contre un être infiniment plus foible que moi?... — Oh cela eſt clair. — Et que penſeriez-vous d'une perſonne riche & en faveur à la Cour, & qui par ſon rang en impoſant à quelques gens obſcurs, profiteroit de cette eſpece de ſupériorité pour opprimer ces derniers?... — Je penſe que cette perſonne ſeroit preſqu'auſſi lâche & auſſi cruelle que celle qui battroit quelqu'un hors d'état de ſe défendre. — Quand vous ne ſerez plus un enfant, ſi vous traitez durement les gens qui dépendront de vous, votre femme, vos enfants, vos domeſtiques, vous ferez donc une lâcheté?... — Aſſurément, je ſens bien que dès qu'on a pour ſoi la force ou l'autorité, l'on manque de généroſité, d'humanité, ſi l'on n'eſt pas doux, patient & indulgent. — Quand on commande, il faut donc n'ordonner que des choſes juſtes, il faut donc rendre heureux ceux qui nous ſont ſoumis, ou bien l'on n'eſt qu'un tyran; & rien n'eſt plus mépriſable & plus lâche qu'un tyran.

Tout en cauſant ainſi, l'Abbé & ſon éleve arriverent au château au moment où l'on alloit ſe mettre à table. Ils y trouve-

rent un Gentilhomme du voisinage qu'ils ne connoissoient pas, & que Madame de Clémire avoit retenu à dîner. Cet homme, nommé Monsieur de la Paliniere, âgé d'environ cinquante-cinq ans, étoit fort laid; il avoit d'ailleurs une grosse verrue sur le nez, des sourcils très-épais, & une perruque ronde & noire placée de maniere qu'elle lui enveloppoit le visage à-peu-près comme un bonnet de nuit, & lui cachoit presqu'entiérement le front; en outre il bégayoit beaucoup, & il étoit excessivement distrait. Cette figure avoit tellement frappé Pulchérie, qu'elle ne pouvoit en détourner les yeux; M.r de la Paliniere ne disoit pas un mot qu'elle n'eût envie de rire; cependant la crainte de déplaire à sa mere la forçoit à se contraindre, & tout le temps du dîner elle se conduisit assez bien.

En sortant de table, l'Abbé ayant déja découvert que M. de la Paliniere jouoit aux échecs, lui proposa de faire sa partie; l'Abbé qui croyoit être un joueur de la seconde force, laissa entendre au Provincial qu'il étoit de la premiere; & en conséquence, M. de la Paliniere, avec beaucoup de modestie, demanda la tour. La Baronne & Madame de Clémire s'établirent à l'autre extrémité du sallon, pour travailler à de la tapisserie, & Pulchérie s'assit à côté de l'Abbé, afin d'être en face de M. de la Paliniere, & de le considérer tout à son aise. La partie d'échecs commence, les deux joueurs paroissoient également attentifs,

ils gardoient l'un & l'autre le plus profond silence, quand tout-à-coup M. de la Paliniere, de l'air du monde le plus tranquille, renverse & brouille toutes les pieces. L'Abbé se mit à rire, croyant que c'étoit une distraction. Que faites-vous donc, s'écria-t-il? Vous vous êtes trompé, répondit M. de la Paliniere, c'est moi qui suis en état de vous donner la tour, recommençons; à ces mots l'Abbé parut un peu surpris, & Pulchérie fit un grand éclat de rire.

En effet, on fait une nouvelle partie; l'Abbé est forcé de recevoir l'avantage qu'avoit accepté M. de la Paliniere, & ce dernier le fait mat en dix coups. L'Abbé confondu répéta plusieurs fois que son adversaire étoit de la premiere force; & M. de la Paliniere soutint qu'il n'étoit pas de la seconde.

Pendant ce débat, Pulchérie rioit malicieusement en répétant que *M. l'Abbé ne jouoit donc pas aussi bien qu'il l'avoit toujours cru*; remarque qu'elle accompagna de quelques moqueries très-impertinentes. Madame de Clémire faisant toujours de la tapisserie, parut n'avoir pas remarqué tout ce qui s'étoit passé; mais quand M. de la Paliniere fut parti, Pulchérie s'approcha du métier de sa mere, & au bout d'un moment, elle demanda à la Baronne si elle conteroit le soir une histoire bien longue? Que vous importe, dit la Baronne, puisque vous ne l'entendrez pas? — Com-

ment, ma bonne maman?... — Une petite fille moqueuse & impertinente n'est pas digne d'être admise à nos veillées... — Mais, ma bonne maman, qu'ai-je donc fait?... Écoutez-moi, Pulchérie, dit Madame de Clémire : si je cherchois à contrarier, à piquer une personne qui seroit mon égale, aurois-je un bon procédé? Non, sûrement, je serois, dans ce cas, impolie & malhonnête; on auroit le droit de penser que j'ai un mauvais caractere, & que je manque d'esprit. Si je voulois embarrasser & fâcher une personne au-dessus de moi, une personne faite pour m'inspirer du respect par son âge & son expérience, je serois alors encore plus coupable, & absolument inexcusable. A présent, dites-moi, devez-vous du respect à l'ami de votre pere & de votre mere, à l'homme qui se consacre entiérement à l'éducation de votre frere? Non-seulement M. l'Abbé doit vous inspirer du respect; mais si vous avez un bon cœur, vous avez surement beaucoup d'attachement pour lui... Oui, maman, reprit Pulchérie, en pleurant, je respecte M. l'Abbé, & je l'aime.... Cependant, continua Madame de Clémire, vous venez de vous moquer de lui, & vous avez fait tout ce qui dépendoit de vous pour le fâcher. Quand il seroit vrai qu'il eût la prétention de jouer parfaitement aux échecs, & que cette prétention ne fût pas fondée, deviez-vous chercher à faire remarquer ce petit ridicule? Avec

un bon cœur peut-on s'amuser des travers des autres ? Avec du bon sens peut-on montrer tant de malignité?... sur-tout lorsqu'elle a pour objet une personne que nous devons aimer! Oh, maman, s'écria Pulchérie, en fondant en larmes, j'ai ri mal-à-propos, je le vois à présent, mais sans malignité... En effet, maman, ajouta Caroline attendrie, j'étois présente, & je crois que ma sœur n'avoit pas le projet de fâcher M. l'Abbé... Est-il bien vrai, interrompit Madame de Clémire, en regardant fixement Caroline, est-il bien vrai, ma fille, que vous pensiez cela ? A ces mots, Caroline rougit, baissa les yeux, & ne répondit rien; & vous, Pulchérie, continua Madame de Clémire, êtes-vous bien sûre d'avoir *ri sans malignité?* L'embarras que vous supposiez à M. l'Abbé ne vous a point divertie? Vous ne lui avez rien dit avec le projet de le piquer?... Examinez-vous bien, & répondez-moi... — Maman... je ne suis pas capable de mentir... — J'en suis persuadée... — Maman!... — Eh bien... — Je ne mérite plus de rester aux veillées... — Mais vous méritez toujours ma tendresse, reprit Madame de Clémire, en l'embrassant, puisque vous êtes sincere... — Maman, ma chere maman, suis-je bannie pour toujours de la veillée?... — Non; pour huit jours seulement... — Ah, Dieu!... Mais du moins, maman, me pardonnez-vous?... — Oui, car je suis sûre que le tort que vous avez eu ne venoit

point de votre cœur... — Oui, maman; c'étoit seulement faute de réflexion... — Je le crois; & le repentir que vous témoignez me fait espérer que vous ne retomberez jamais dans une semblable faute. A présent, poursuivit Madame de Clémire, approchez, Caroline, j'ai aussi un reproche à vous faire; pour excuser votre sœur, vous venez tout-à-l'heure de parler contre votre conscience... — Maman... je l'avoue... mais... — Le motif qui vous a fait trahir la vérité mérite sans doute de l'indulgence; cependant rien ne peut nous autoriser à mentir. Pour obliger votre sœur, vous seroit-il permis de ne pas exécuter un ordre que je vous aurois donné, en vous disant: si vous y manquez, vous m'offenserez mortellement? — Oh, non certainement, maman. — Eh bien, vous avez fait bien pis que me désobéir, vous avez désobéi à Dieu... — O Ciel!... Mais cela est vrai, les Commandements de Dieu défendent le mensonge!... — D'ailleurs, soyez bien sûre que jamais le mensonge ne peut être véritablement utile, tôt ou tard il se découvre, & déshonore celui qui l'employe; tandis que la vérité, en obtenant l'estime, en attirant la confiance, nous sert même dans les occasions où l'on pourroit naturellement croire qu'elle devroit être dangereuse & nuisible. Cette réflexion si juste, dit la Baronne, me rappelle un trait d'histoire très-intéressant. Oh, ma bonne maman, interrompit Pulchérie, si vous le

dites à la veillée, je ne le saurai pas!... Allons, reprit la Baronne, je veux bien le conter dans cet instant.

A ces mots, Pulchérie sauta au col de sa grand'mere, qui la retint sur ses genoux; César & Caroline s'approcherent, & la Baronne reprenant la parole: Le trait que vous desirez savoir, dit-elle, se trouve dans l'Histoire des Arabes (a). Hégiage, célebre guerrier Arabe, mais d'un caractere cruel & féroce, avoit condamné plusieurs prisonniers de guerre à la mort; l'un d'eux ayant obtenu d'Hégiage un moment d'audience, lui tint ce discours: ,, Vous ,, devriez, Seigneur, m'accorder ma grace; car un jour Abdarrahman, ayant ,, prononcé des imprécations contre vous, ,, je lui représentai qu'il avoit tort, & dès ,, cet instant, j'ai toujours été brouillé ,, avec lui ". Hégiage lui ayant demandé s'il avoit quelque témoin de ce fait, l'Officier nomma un prisonnier prêt à subir la mort ainsi que lui. Le Général fit avancer ce dernier; & après l'avoir interrogé, il accorda la grace que l'autre sollicitoit; ensuite il demanda à celui qui avoit servi de témoin, s'il avoit aussi pris sa défense contre Abdarrahman. Celui-ci continuant de rendre hommage à la vérité, eut le courage de répondre qu'il n'avoit pas cru devoir le faire. Hégiage, malgré

(a) Par M. l'Abbé de Marigny, tome 2.

ſa férocité, fut vivement frappé de tant de franchiſe & de grandeur d'ame. Eh bien, reprit-il, après un moment de ſilence, ſi je vous accordois la vie & la liberté, ſeriez-vous encore mon ennemi? Non, Seigneur, répondit le priſonnier. „ Il ſuffit, dit Hégiage, je compte entié- „ rement ſur cette ſimple parole; vous „ m'avez trop prouvé l'horreur que vous „ cauſe le menſonge, pour que je puiſſe „ douter de vos promeſſes. Conſervez „ cette vie qui vous eſt moins chere que „ l'honneur & que la vérité, & recevez „ la liberté comme la juſte récompenſe „ due à tant de vertu ".

Vous voyez, mes enfants, continua la Baronne, que la vérité, ainſi que l'a dit votre mere, nous ſert même dans les circonſtances où il ſemble qu'elle pourroit nous être funeſte. N'auriez-vous pas cru que, dans cette occaſion, elle eût dû redoubler la fureur d'un homme impérieux & ſanguinaire? Cependant elle eſt ſi belle & ſi touchante, qu'au-lieu d'irriter un tyran, elle l'adoucit, & le déſarme. Et puis, dit Pulchérie, quand une fois on a prouvé qu'on eſt bien vrai, on n'a pas beſoin d'affirmer ce qu'on dit. — Sans doute, les proteſtations ſont inutiles; un ſimple *oui* perſuade mieux que tous les ſerments que pourroit faire une perſonne dont la ſincérité ne ſeroit pas bien connue. Vous vous rappellez à ce ſujet, ſans doute, la glorieuſe preuve d'eſtime que Xénocrate

reçut des Athéniens (*a*). Je vous ai lu ce trait. Enfin, on ne peut posséder cette précieuse qualité sans être véritablement vertueux : aussi tous les grands Hommes ont-ils été particuliérement recommandables par leur amour pour la vérité ; entr'autres Xénocrate, cet illustre Philosophe, & Epaminondas, ce Héros si vertueux, & qui avoit pour regle constante, de ne *mentir jamais, même en riant* (*b*).

Cette conversation fut interrompue par l'Abbé qui entra dans le sallon, en demandant à Madame de Clémire si elle vouloit voir le petit Augustin qui venoit d'arriver avec sa mere. Madame de Clémire, à laquelle César avoit conté l'histoire de sa promenade, répondit qu'elle seroit charmée de faire connoissance avec Augustin ; & un moment après, il parut avec Madeleine, qui offrit à Madame de Clémire un petit panier rempli d'œufs frais. Augustin fut bien caressé de toute la famille. Madame de Clémire avoit déja pris des informations sur la situation de Madeleine ; & sachant qu'elle étoit pauvre, & que son mari étoit à peine convalescent d'une

---

(*a*) Voyez Annales de la vertu, tome premier, page 350. *Cet ouvrage se trouve chez les mêmes Libraires.*

(*b*) Discours sur l'Histoire universelle de M. Bossuet.

d'une grande maladie, elle lui donna, volontiers à la follicitation de César, quatre louis, moitié de la fomme réfervée pour une bonne action ; & elle engagea Auguftin à venir jouer tous les jours avec César. Auguftin demanda la permiffion d'amener quelquefois avec lui fon petit frere Colas, parce que, difoit-il, *Colas s'ennuyeroit tout feul à la maifon.* On loua l'amitié d'Auguftin pour fon frere, & la demande fut accordée.

Cependant le foir approchoit, & Céfar & Caroline, voyant la peine extrême qu'éprouvoit leur fœur d'être privée de la veillée, réfolurent, l'un & l'autre, de fupplier leur grand'mere de ne point conter d'hiftoire durant les huit jours de la pénitence de Pulchérie ; ils aimerent mieux différer un plaifir qu'ils defiroient vivement, que de le goûter fans leur fœur. La Baronne les approuva, & il fut décidé que tout le monde fe pafferoit de la veillée pendant huit jours.

Dans cet efpace de temps, Madame de Clémire, caufant un foir avec fes enfants, Caroline lui dit : Maman, vous nous avez défendu toute efpece de converfation avec les domeftiques, parce qu'ils manquent d'éducation, & cependant vous nous permettez de caufer avec plufieurs payfans, & vous même vous paroiffez prendre beaucoup de plaifir à vous entretenir avec le bon-homme Philippe, la vieille mere Monique, & Madeleine ? Cela eft vrai, ré-

pondit Madame de Clémire, & je vais vous expliquer cette apparente contradiction. Les domestiques n'ont point d'éducation ; cependant l'habitude d'entendre parler leurs maîtres, rend leur langage moins grossiérement mauvais que celui des paysans ; mais dans un autre genre, ce langage n'en est pas moins défectueux ; car le vice principal que les gens délicats y trouvent, tient beaucoup plus à la bassesse des expressions, à la puérilité des idées, qu'aux mots. En écoutant parler des paysans, je ne crains pas que vous preniez l'habitude de dire : *J'allions, je venions, j'ons, &c.* Ces manieres de s'exprimer sont trop différentes des vôtres pour que vous puissiez les adopter ; tandis qu'au contraire, il seroit très-possible à votre âge que vous ne fussiez pas frappés du mauvais langage des domestiques, & que, par conséquent, vous l'imitassiez sans vous en appercevoir. D'ailleurs, les domestiques ont en général des défauts & des vices que leur donne presqu'inévitablement l'état servile qu'ils ont choisi. Si l'homme qui n'a point d'éducation n'est pas laborieux, s'il mene une vie oisive, s'il est fainéant & désœuvré ; il est bien difficile qu'il soit vertueux. Un laquais, loin d'être occupé toute la journée par son service, passe les trois quarts du jour à ne rien faire ; n'ayant aucune ressource en lui-même, ne sachant ni lire ni causer, il s'enivre, il joue, ses mœurs se corrom-

pent, & bientôt il perd toute sa probité; voilà où conduisent l'ignorance, le désœuvrement & l'ennui. Au-lieu qu'un paysan, toujours occupé, toujours actif, vivant loin des villes & des mauvais exemples, conserve des goûts simples, des mœurs pures, & les vertus naturelles dont nous avons tous le germe au fond du cœur. Sans doute, j'aime à m'entretenir avec des paysans; leur simplicité, leur naturel m'intéresse & m'attache; leurs expressions sont souvent comiques, mais jamais basses. Leur tour d'esprit original & singulier me rappelle les graces naïves & piquantes de nos vieux Auteurs François; sur-tout nos bons paysans Bourguignons, qui ont conservé dans leur langage une si grande quantité de mots Gaulois : enfin, j'aime à les voir, à les contempler, parce qu'ils sont laborieux & vertueux; j'aime à les entendre parce qu'ils sont vrais, & qu'ils n'employent jamais la plus légere exagération. L'autre jour, quand le bon-homme Philippe, en voyant courir Caroline, s'écrioit : *O qualle est donc gente !* Mon amour-propre de mere étoit bien plus satisfait que si j'eusse entendu dire à Paris, cette phrase qu'on y prodigue tant : *Elle est ravissante.* Au reste, mes enfants, continua Madame de Clémire, songez que je ne vous parle qu'en général, & que dans toutes ces especes de jugements, il faut admettre plusieurs exceptions. On peut trouver quelques paysans vicieux, & l'on

peut rencontrer quelques domeſtiques vertueux. Vous en avez la preuve en Morel, le laquais de Céſar. D'ailleurs, la chere bonne maman nous contera dans quelques jours une hiſtoire touchante qui vous prouvera mieux encore qu'il n'eſt point d'état dans lequel on ne puiſſe trouver des vertus ſublimes. — Maman, vous la ſavez donc cette touchante hiſtoire ? — Oui, & même nous en tenons les détails d'un de nos amis, qui en a connu particuliérement les héros. Oh, que j'ai envie de la ſavoir, cette hiſtoire!..... — Et moi auſſi!.... — Et moi auſſi!.... — Dans quatre jours, vous aurez cette ſatisfaction. — Ah, quatre jours, c'eſt bien long !

Enfin, ces quatre mortels jours s'écoulérent ; avec quel plaiſir on vit naître le jour *de la veillée*, avec quelle joie on vit arriver la nuit!... A huit heures un quart, toute la famille avoit ſoupé, chacun prend ſes places, & la Baronne conte l'hiſtoire ſuivante :

Le Chaudronnier, ou la reconnoiſſance réciproque.

Le Roi d'Angleterre, Jacques II, fut contraint d'abandonner ſon Royaume ; il vint ſe réfugier en France, & Louis XIV lui donna un aſyle à Saint-Germain. Quelques ſujets fideles avoient ſuivi le Roi Jacques, & s'établirent à Saint-Germain. Ma-

dame de Varonne, dont je vais vous conter l'histoire, étoit d'une de ces familles Irlandoises; tout le temps de la vie de son mari elle vécut dans une honnête aisance; mais devenue veuve, & se trouvant sans protection, sans parents, elle n'eut pas le crédit d'obtenir de la Cour une partie de la pension qui avoit fait subsister son mari. Cependant elle écrivit aux Ministres, elle envoya plusiaurs placets; on lui répondit *qu'on mettroit sa demande sous les yeux du Roi*; elle prit des espérances qu'elle conserva près de deux ans. Enfin, ayant renouvellé ses demandes, elle reçut un refus positif & si formel, qu'il ne lui fut plus possible de s'aveugler sur son sort. Sa situation étoit déplorable; depuis deux ans, elle avoit été obligée de vendre successivement pour vivre son argenterie & une partie de ses meubles; il ne lui restoit aucune espece de ressources. Son goût pour la solitude, sa piété & sa mauvaise santé l'avoient toujours tenue éloignée de la société; & particuliérement depuis la mort de son mari, elle avoit entiérement cessé de voir du monde. Elle se trouvoit donc sans appui, sans amis, sans espérance, dénuée de tout, plongée dans la plus affreuse misere; & pour comble de maux, elle avoit cinquante ans, & une santé languissante & délabrée. Dans cette extrêmité, elle eut recours au véritable dispensateur des consolations & des graces, à celui qui pouvoit changer son sort, ou lui donner le courage d'en

supporter patiemment la rigueur ; elle se jetta à genoux, elle pria Dieu avec confiance, & bientôt, fortifiée, élevée au dessus d'elle-même, elle sentit que le calme renaissoit dans son ame; elle envisagea d'un œil ferme tout ce que son état avoit d'affreux. Eh bien, dit-elle, puisqu'il faut toujours nécessairement la perdre cette existence fragile, qu'importe qu'elle soit anéantie par le dernier terme de la misere, ou par une maladie? Qu'importe de mourir sous un dais ou sur de la paille. Ma mort en sera-t-elle plus douloureuse, parce que je n'aurai rien à regretter sur la terre? Non, sans doute; au contraire, je n'aurai besoin ni d'exhortations, ni de courage; je n'aurai point de sacrifice à faire : abandonnée de l'univers entier, je ne penserai qu'à celui qui régit l'univers; je le verrai prêt à me recevoir, à me récompenser, & j'attendrai la mort comme le plus précieux de ses bienfaits...

Ah, quel courage! interrompit Caroline; est il possible de mourir sans regretter un peu la vie?... Songez, ma fille, dit la Baronne, que Madame de Varonne n'avoit point d'enfants; & qu'elle n'avoit plus ni mere, ni mari, ajouta Madame de Clémire : d'ailleurs, reprit la Baronne, la Religion peut donner cette sublime résignation, & je vous ai déja dit que Madame de Varonne avoit la piété la plus vraie (7) & la plus solide; mais reprenons le fil de son histoire.

Comme elle réfléchiſſoit ſur ſa deſtinée, Ambroiſe ſon laquais, entra dans ſa chambre : il eſt néceſſaire de vous faire connoître cet Ambroiſe, ainſi je vais vous le dépeindre. Ambroiſe avoit alors quarante ans, & depuis vingt années ſervoit Madame de Varonne; il ne ſavoit ni lire, ni écrire, il étoit naturellement bruſque, taciturne, grondeur; il avoit toujours eu l'air de mépriſer ſes camarades, & de bouder ſes maîtres; ſa mine conſtamment refrognée, & ſon ton rempli d'humeur rendoit ſon ſervice peu agréable. Cependant ſon exactitude, ſa bonne conduite, & ſa parfaite fidélité, l'avoient fait regarder dans tous les temps comme un excellent ſujet, & un domeſtique précieux; mais on ne lui connoiſſoit que des qualités eſſentielles, & il poſſédoit des vertus ſublimes; & ſous un extérieur ſi groſſier, il cachoit l'ame la plus ſenſible & la plus élevée.

Madame de Varonne, quelque temps après la mort de ſon mari, avoit renvoyé les gens de ce dernier, & n'avoit gardé qu'une cuiſiniere, une ſervante & Ambroiſe. Enfin, le temps étoit venu où il falloit encore congédier ces trois domeſtiques. Ambroiſe, comme je vous le diſois, entra dans ſa chambre, on étoit en hyver, il tenoit une bûche, & alloit la mettre au feu, lorſque Madame de Varonne lui dit : Ecoutez, Ambroiſe, il faut que je vous parle. Le ton ému avec lequel Madame de Varonne prononça ces mots, frappa Ambroiſe; il

pose vîte sa bûche sur le plancher, il se releve, regarde sa maîtresse en disant : mon Dieu, Madame, qu'est-ce qu'il y a? — Ambroise, savez-vous ce que je dois à la cuisiniere? — Vous ne lui devez rien, Madame, ni à moi, ni à Marie, vous avez payé le mois hier... — Ah, tant mieux, je ne m'en souvenois pas.... Eh bien, Ambroise, il faut que vous disiez à la cuisiniere & à Marie que je n'ai plus besoin de leurs services... Et vous-même, mon cher Ambroise, il faut que vous cherchiez une autre condition. — Une autre condition!... Qu'est-ce que c'est que ça!... Non, je mourrai en vous servant. Non, Madame, je ne vous quitterai point, quelque chose qu'y arrive.... — Ambroise, vous ne connoissez pas ma situation. — Madame, vous ne connoissez pas Ambroise... Eh bien, si on vous retranche tant de votre pension que vous n'avez pas le moyen de payer vos gens, renvoyez-les autres, à la bonne heure; mais moi je ne mérite pas que vous me chassiez avec eux. Je n'ai point l'ame mercenaire, Madame... — Mais, Ambroise, je suis ruinée, totalement ruinée. J'ai vendu tout ce que je possédois, & on m'ôte ma pension... — On vous ôte votre pension!... Ça n'est pas vrai, ça ne se peut pas. — Rien n'est plus certain cependant. — Ah, bon Dieu!... — Il faut respecter, adorer les décrets de la Providence, & s'y soumettre sans murmure. Ambroise, j'éprouve une grande

consolation dans mon malheur, c'est de me sentir parfaitement résignée. Hélas! tant d'autres êtres sur la terre, tant de familles vertueuses se trouvent dans la situation où je suis!... Moi, du moins, je n'ai point d'enfants, je souffrirai seule, c'est peu souffrir... Non, non, s'écria Ambroise, d'une voix entrecoupée, non, vous ne souffrirez pas. J'ai des bras, je sais travailler... Ah, mon cher Ambroise, interrompit Madame de Varonne attendrie, je n'ai jamais douté de votre attachement... Je n'en abuserai point. Voici seulement ce que j'en attends. C'est que vous alliez me louer une petite chambre à un cinquieme étage. J'ai encore quelque argent qui pourra me suffire pour deux ou trois mois. Je travaillerai, je ferai du filet. Cherchez-moi dans Saint-Germain quelques pratiques, voilà tout ce que je vous demande, & tout ce que vous pourrez faire pour moi. Pendant ce discours, Ambroise debout vis-à-vis sa maîtresse, la considéroit en silence; & lorsqu'elle eut fini de parler, il tomba à ses pieds. Ah, ma respectable maîtresse! s'écria-t-il, recevez le serment du pauvre Ambroise, qui s'engage à vous servir jusqu'à la fin de sa vie!... & de meilleur cœur, avec plus de respect & plus d'obéissance que je n'ai jamais fait. Il y a vingt ans que vous me nourrissez, que vous m'habillez, que vous me faites vivre, & que vous me rendez la vie heureuse. J'ai bien souvent mésusé de votre bonté & de

votre patience. Ah, Madame, pardonnez-moi toutes les fautes que mon mauvais caractere m'a fait commettre envers vous. Je les réparerai, soyez-en sûre : je ne demande au bon Dieu des jours que pour cela. En achevant ces mots, Ambroise, baigné de larmes, se releva & sortit précipitamment sans attendre de réponse.

Vous jugez facilement de quelle vive & profonde reconnoissance cet entretien dut pénétrer le cœur de Madame de Varonne; elle éprouvoit qu'il n'est point de maux dont ce sentiment si doux ne puisse diminuer l'amertume. Au bout de quelques minutes, Ambroise revint, il tenoit un petit sac de peau, & le posant sur la cheminée : Grace à Dieu, dit-il, grace à vous, Madame, & à défunt Monsieur, il y a là-dedans trente louis. Cet argent vient de vous, il vous appartient... — Ambroise! le fruit de vos épargnes durant vingt ans; ô Ciel!... — Quand vous aviez de l'argent vous m'en donniez. Quand vous n'en avez plus je vous le rends. L'argent n'est bon qu'à cela. Je sais bien que cette petite somme ne peut pas tirer Madame d'embarras; mais voici comme je compte m'arranger. Il faut que Madame se souvienne que je suis le fils d'un Chaudronnier, & que je n'ai pas oublié mon premier métier; car, dans mes moments perdus, & quelquefois quand Madame me donnoit la permission de sortir, j'allois chez Nicault, un de mes pays, qui est chaudronnier, & par amusement, je

lui demandois de l'ouvrage. Eh bien à présent je travaillerai sérieusement, & avec quel courage!... Ah, c'en est trop, s'écria Madame de Varonne; Ambroise, vertueux Ambroise, dans quel état indigne de vous le sort vous a-t-il placé!... J'en suis content, reprit Ambroise, si Madame peut s'accoutumer à son changement de situation. — Ambroise, votre attachement doit me consoler de tout. Mais comment supporterai-je de vous voir souffrir pour moi?... — Souffrir en travaillant! & quand ce travail vous sera utile! Non, Madame, pour moi je serai très-heureux. Dès demain je me mets à l'ouvrage. Nicault, qui est un brave homme, ne m'en laissera pas manquer. Il est accrédité dans Saint-Germain, il a justement besoin d'un bon compagnon; je suis fort, je ferai bien l'ouvrage de deux, & tout ira bien. Madame de Varonne ne trouvant plus d'expressions capables de peindre ce qu'elle éprouvoit, levoit les yeux au Ciel, ne répondoit que par ses pleurs.

Cependant le lendemain la cuisiniere & la servante furent congédiées. Ambroise loua dans Saint-Germain une petite chambre bien propre & bien claire, à un troisieme étage, & il la meubla du peu de meubles qui restoient à sa maîtresse. Il y conduisit Madame de Varonne. Elle y trouva un bon lit, un grand fauteuil bien commode, une petite table avec une écritoire & du papier, au-dessus de laquelle ses livres

étoient rangés sur cinq ou six planches, & une grande armoire qui contenoit son linge, ses robes, & une provision de fil pour travailler, un couvert d'argent, (car Ambroise ne vouloit pas qu'elle mangeât dans de l'étain,) & la bourse de peau qui renfermoit les trente louis. Dans un coin de la chambre, derriere un rideau, étoit cachée la petite vaisselle de terre qui devoit faire la cuisine de Madame de Varonne. Voilà, dit Ambroise, tout ce que j'ai pu trouver de mieux pour le prix que Madame vouloit mettre à son loyer. Il n'y a qu'une chambre, mais la servante couchera sur un matelas qui est là roulé sous le lit de Madame... Comment, la servante, interrompit Madame de Varonne. — Pardi, Madame peut-elle se passer d'une servante pour faire son pot-au-feu, ses commissions, pour la déshabiller?... — Mais, mon cher Ambroise!... — Oh, cette servante-là ne vous coûtera pas cher, c'est un enfant de treize ans, vous ne lui donnerez point de gages, & elle vivra des restes de Madame. Pour ce qui est de moi, j'ai fait mon arrangement avec Nicault. Je lui ai dit que j'avois été compris dans la réforme que Madame a été forcée de faire; je lui ai dit que j'étois dans le besoin, & que je ne demandois pas mieux que de travailler. Nicault, qui est riche, & qui est un brave homme & mon pays, me couchera chez lui, c'est à deux pas d'ici, il me nourrira & me donnera vingt sols par jour. La vie est à bon

marché à Saint-Germain ; ainsi avec vingt sols par jour Madame pourra vivre tout doucement, d'autant qu'elle a quelques provisions, & un peu d'argent comptant. Je n'ai pas voulu dire tout cela devant la petite Susanne, votre nouvelle servante. A présent, je vais vous la chercher. En achevant ces paroles, Ambroise sortit, & revint un moment après, en tenant par la main une jolie petite-fille, qu'il présenta à Madame de Varonne, en disant : Voilà la jeune fille, dont j'ai eu l'honneur de parler à Madame. Son pere & sa mere sont pauvres, mais laborieux ; ils ont six enfants, & Madame fera une très-bonne action en prenant celle-ci à son service. Après ce préambule, Ambroise, d'un ton sévere, exhorta Susanne à se bien conduire ; ensuite il prit congé de Madame de Varonne, & s'en fut chez son ami Nicault.

Qui pourroit rendre compte de tout ce qui se passoit au fond de l'ame de Madame de Varonne !... Non-seulement de tels procédés la pénétroient de reconnoissance & d'admiration ; mais le changement subit qu'elle remarquoit dans les manieres & dans l'humeur d'Ambroise, ne l'étonnoit pas moins. Cet homme qu'elle avoit toujours vu si brusque, si grossier, ne paroissoit plus être le même homme ; depuis qu'il étoit devenu son bienfaiteur, il n'étoit pas reconnoissable, il joignoit les égards aux procédés, la délicatesse à l'héroïsme, & son cœur lui avoit appris en un moment tout

ce qu'on doit de ménagement & de respect aux infortunés. Il sentoit combien sont sacrées les obligations que nous imposent nos propres bienfaits ; il sentoit qu'on n'est pas véritablement généreux si l'on humilie, ou seulement si l'on embarrasse le malheureux que l'on secourt. Le lendemain du jour où Madame de Varonne prit possession de son nouveau domicile, elle ne vit pas Ambroise dans le cours de la journée, parce qu'il travailloit ; mais il vint le soir un moment. Il pria Madame de Varonne de donner une commission à Susanne ; & quand il se trouva seul avec sa maîtresse, il tira de sa poche vingt sols enveloppés dans du papier, & les posant sur la table, *voilà*, dit-il, *ma journée*. Alors, sans attendre de réponse, il fut rappeller Susanne ; & retourna chez Nicault. Après un semblable emploi de sa journée, que le sommeil doit être paisible, & que le réveil doit être doux ! Par ce que nous éprouvons en faisant une bonne action, jugeons de la satisfaction inexprimable que peut procurer une action héroïque.

Ambroise, fidele aux devoirs sublimes qu'il s'étoit imposés, venoit tous les jours faire une visite à Madame de Varonne, & déposer chez elle le fruit des travaux de sa journée ; il ne se réservoit, au bout de chaque mois, que l'argent nécessaire pour payer son blanchissage, & quelques bouteilles de bierre bues les Fêtes & Dimanches ; encore ne retenoit-il pas cette légere somme, mais il la demandoit à Ma-

dame de Varonne, & la recevoit comme un don. En vain, Madame de Varonne, sensiblement affligée de dépouiller ainsi le généreux Ambroise, vouloit lui persuader qu'elle pouvoit vivre en lui coûtant moins. Ambroise alors, ou ne l'écoutoit pas, ou paroissoit l'entendre avec tant de peines, qu'elle étoit bientôt forcée de se taire.

Dans l'espoir d'engager Ambroise à se procurer un peu plus d'aisance, Madame de Varonne, de son côté, travailloit presque sans relâche, elle faisoit du filet; Susanne l'aidoit dans cette occupation, & alloit vendre son ouvrage; mais quand Madame de Varonne exagéroit à Ambroise le profit qu'elle retiroit de ce petit commerce, il répondoit simplement, *tant mieux*, & sur le champ il parloit d'autre chose. Le temps n'apporta nul changement dans sa conduite, & durant quatre ans entiers on ne le vit jamais se démentir un seul instant. Enfin, le moment approchoit où Madame de Varonne devoit ressentir le chagrin le plus cruel & le plus déchirant pour son cœur. Un soir qu'elle attendoit Ambroise, comme à l'ordinaire, elle vit entrer dans sa chambre la servante de Nicault, qui vint lui dire qu'Ambroise étoit malade, & qu'il avoit été forcé de se mettre au lit. A cette nouvelle, Madame de Varonne pria la servante de la conduire sur le champ chez Nicault, & en même-temps elle ordonna à Suzânne d'aller chercher un Médecin. Madame de Varonne en

arrivant chez Nicault, causa beaucoup de surprise à ce dernier, qui ne l'avoit jamais vue. Elle lui dit qu'elle vouloit aller dans la chambre d'Ambroise. Mais, Madame, reprit Nicault, c'est impossible... — Comment? — Il faut monter une échelle pour arriver à ce grenier... — Une échelle!... Ah pauvre Ambroise! Allons, conduisez-moi... — Mais, Madame, encore une fois, vous risquerez de vous rompre le col, & puis vous ne pourrez vous tenir debout chez Ambroise; il est niché dans un si vilain trou! A ces mots, Madame de Varonne ne put retenir ses pleurs; & priant Nicault de la guider, il la mene au bas d'une petite échelle qu'elle eut bien de la peine à monter, & qui la conduisit dans le coin d'un triste grenier où elle trouva Ambroise couché sur une paillasse. Ah, mon cher Ambroise, s'écria-t-elle, en le voyant, dans quel état je vous trouve! Et vous disiez que votre logement vous plaisoit, que vous étiez parfaitement bien!... Ambroise n'étoit pas en état de répondre à Madame de Varonne; depuis près d'une heure, il n'avoit plus sa tête, & Madame de Varonne, s'en appercevant bientôt, se livra à la plus juste douleur. Enfin, Susanne revint avec un Médecin; ce dernier, en entrant dans le galetas d'Ambroise, fut étrangement surpris de voir auprès de la paillasse d'un pauvre garçon chaudronnier, une Dame décemment mise, dont l'air noble annonçoit la naissance, & qui pa-

voiffoit accablée de désespoir. Il s'approcha du malade, l'examina attentivement, & dit qu'on l'avoit appellé trop tard : jugez de l'état de Madame de Varonne, lorsqu'elle entendit prononcer ce funeste arrêt ! Aussi, dit Nicault, c'est sa faute, à ce pauvre Ambroise; il y a plus de huit jours qu'il est malade, & que je voulois l'empêcher de travailler; mais il alloit toujours son train. Il ne s'est alité que ce matin, encore avec bien de la peine. Pour entrer chez nous, il s'étoit chargé de plus d'ouvrage qu'il n'en pouvoit faire; il s'est tué à force de travailler. Chaque mot de ce discours étoit un trait mortel pour la malheureuse Madame de Varonne. Elle s'avança vers le Médecin, & baignée de larmes, les mains jointes, elle le conjura de ne pas abandonner Ambroise. Le Médecin avoit de l'humanité; d'ailleurs, tout ce qu'il voyoit excitoit vivement sa curiosité : ainsi il s'engagea facilement à passer une partie de la nuit avec Ambroise. Madame de Varonne envoya chercher chez elle des matelats, des couvertures, du linge; elle voulut faire avec Suzanne un lit pour Ambroise, & dans lequel le Médecin & Nicault le poserent doucement; ensuite, Madame de Varonne se jetta sur une escabelle de bois, & donna un libre cours à ses pleurs. Sur les quatre heures du matin, le Médecin se retira, après avoir fait saigner le malade, en promettant de revenir à midi. Vous

imaginez bien que Madame de Varonne ne quitta pas Ambroise un moment; elle passa quarante-huit heures à son chevet sans recevoir du Médecin la plus légere espérance ; enfin, le troisieme jour, le Médecin dit qu'il croyoit appercevoir du mieux, & le soir même, il déclara qu'il répondoit de la vie d'Ambroise.

La Baronne en étoit là de son récit lorsque Madame de Clémire, craignant qu'un plus long discours ne la fatiguât, l'interrompit, quoiqu'il ne fût pas neuf heures & demie, & l'engagea à réserver le reste de son histoire pour le lendemain. Eh quoi, déja, s'écria Caroline, il est encore de si bonne heure!... Et vous ne remarquez pas, dit Madame de Clémire, que depuis un quart-d'heure votre bonne maman est enrouée, & qu'elle a toussé plusieurs fois?... — Maman!... — Un cœur sensible devroit rendre plus attentive; un cœur sensible inspire toujours la crainte d'abuser de la bonté qu'on nous témoigne... — Maman, je sens à présent tout mon tort. — Dans ce cas, je suis sûre que vous n'y retomberez plus, & qu'une autre fois vous n'hésiterez pas à sacrifier vos plaisirs à la reconnoissance, ou même à de simples égards de société. Après cette petite leçon, on alla se coucher, & le lendemain la Baronne continua son récit de cette maniere :

Je ne vous peindrai point la joie, les transports de Madame de Varonne en voyant Ambroise hors de danger; elle desiroit le

veiller encore la nuit suivante ; mais Ambroise, qui avoit repris sa connoissance, ne voulut jamais y consentir. Elle retourna chez elle accablée de fatigues ; le Médecin fut la voir le lendemain, & il lui témoigna tant d'intérêt, il lui avoit inspiré tant de reconnoissance pour tous les soins qu'il avoit prodigués à Ambroise, que Madame de Varonne ne put se défendre de répondre à ses questions. Elle satisfit sa curiosité, & lui conta son histoire. Trois jours après cette confidence, le Médecin, qui n'habitoit pas ordinairement Saint Germain, fut obligé de retourner à Paris ; il partit précipitamment, laissant Madame de Varonne en bonne santé, & Ambroise convalescent.

Cependant Madame de Varonne se trouvoit dans une situation aussi pressante que malheureuse ; en huit jours elle avoit dépensé pour Ambroise le peu d'argent qu'elle possédoit ; elle en avoit assez pour vivre quatre ou cinq jours ; mais à cette époque Ambroise ne seroit pas encore en état de se remettre à l'ouvrage, & elle frémissoit en songeant que la nécessité le contraindroit à travailler, au risque de retomber malade. Ce fut alors qu'elle sentit l'horreur de sa situation ; elle se reprocha amérement d'avoir accepté les secours du généreux Ambroise. Sans moi, disoit-elle, il seroit heureux, son travail auroit pu lui procurer une honnête subsistance ; son attachement pour moi lui a ravi sa tranquil-

lité, son bonheur... & va peut-être lui coûter la vie!... & moi je mourrai sans m'acquitter.... m'acquitter!.... hélas! quand il me seroit possible de disposer à mon gré des événements, pourrois-je m'acquitter jamais. Dieu seul la sauroit payer cette dette sacrée! Dieu seul peut récompenser dignement une vertu si sublime!...

Un soir que Madame de Varonne étoit profondément absorbée dans ces douloureuses réflexions, Susanne, toute essoufflée, entra dans sa chambre, en lui disant qu'une belle Dame demandoit à la voir... Elle se trompe sûrement, répondit Madame de Varonne. Non, non, répondit Susanne, je l'ai vu la belle Dame, elle a dit comme ça: *Madame de Varonne qui demeure ici chez M. Daviet, au troisieme étage sur la cour*: elle disoit cela de sa voiture, une voiture avec six beaux chevaux. Moi, j'étois sur le pas de la porte: *Madame*, ai-je fait, *c'est ici*. La Dame m'a répondu: *Voulez-vous bien aller dire à Madame de Varonne que je lui demande en grace de m'accorder un moment d'entretien?* Là-dessus, j'ai pris mes jambes à mon cou.... Comme Susanne achevoit ces mots, Madame de Varonne entendit frapper doucement à la porte; elle se leva avec une extrême émotion, & fut ouvrir, & elle vit entrer en effet une Dame parfaitement belle, qui s'avança d'un air timide & attendri. Madame de Varonne renvoya Susan-

ne. Lorſqu'elle ſe trouva ſeule evec l'inconnue, cette derniere prenant la parole: Je ſuis charmée, Madame, lui dit-elle, de vous annoncer que le Roi vient enfin d'être informé de votre ſituation, & que ſa bonté le porte à réparer les injuſtices de la fortune envers vous... Oh, Ambroiſe!... s'écria Madame de Varonne, en joignant les mains, & les élevant vers le ciel avec toute l'expreſſion de la joie & de la reconnoiſſance la plus vive... A cette exclamation, l'inconnue ne put retenir ſes pleurs; elle s'approcha de Madame de Varonne, & lui prenant affectueuſement les mains: Venez, Madame, lui dit-elle, venez dans le nouveau logement qui vous eſt préparé!... Ah, Madame, interrompit Madame de Varonne, comment pourrois-je vous exprimer... Mais ſi j'oſois... je vous demanderois la permiſſion... Madame, j'ai un bienfaiteur, daignez ſouffrir qu'avant tout j'aille l'inſtruire... Je vais vous laiſſer en liberté, reprit l'inconnue; dans la crainte de vous gêner, je ne vous accompagnerai point à votre maiſon, j'irai de mon côté; mais je vais vous conduire à votre voiture qui vous attend à la porte... — Ma voiture!... — Oui, Madame, ne perdons plus de temps, venez. En diſant ces mots, l'inconnue, donnant le bras à Madame de Varonne, qui pouvoit à peine ſe ſoutenir ſur ſes jambes, ſortit avec elle, deſcendit l'eſcalier. Arrivée prés de la porte, l'inconnue dit à un laquais

qui l'attendoit : *Appellez les gens de Madame de Varonne.* Cette derniere croyoit rêver. Son étonnement s'accrut encore en voyant un laquais, vêtu de gris, faire approcher une voiture simple & commode, & dire ensuite : *Voilà la voiture de Madame.* Alors la Dame inconnue faisant ouvrir la portiere du carrosse, y fit entrer Madame de Varonne, & la quitta pour aller rejoindre sa voiture. Le nouveau laquais de Madame de Varonne lui demandant ses ordres, fut prié bien poliment, & avec une voix bien tremblante, de prendre le chemin de la maison de M. Nicault, le Chaudronnier. Vous concevez bien, mes enfants, la vive émotion & le battement de cœur que la vue de cette maison dut causer à Madame de Varonne!... Elle tire le cordon; on arrête; elle ouvre elle-même la portiere; & s'appuyant sur l'épaule de son laquais, elle entre dans la boutique de Nicault. Le premier objet qu'elle apperçoit, c'est Ambroise lui-même dans son habit d'ouvrier. Ambroise, à peine convalescent, mais qui, malgré sa foiblesse, avoit voulu essayer de se remettre à l'ouvrage.... Madame de Varonne, en le voyant travailler, éprouva un attendrissement d'une douceur inexprimable. Il travailloit pour elle, & elle alloit l'aracher pour jamais à ces travaux pénibles, à la misere, à la fatigue. Elle goûtoit dans toute sa pureté tout le bonheur que la reconnoissance la plus profonde & la mieux fon-

dée peut procurer aux belles ames. O mon cher Ambroise ! s'écria telle avec transport, venez, suivez moi.... venèz.... quittez cet ouvrage, vous ne le reprendrez plus, votre sort est changé... Venez, ne différez pas davantage. Ambroise, frappé d'étonnement, demande en vain des explications, en vain il veut du moins obtenir le temps nécessaire pour s'habiller & se revêtir de son habit des Dimauches. Madame de Varonne n'est en état ni de l'écouter, ni de lui répondre. Elle saisit son bras, elle l'entraîne, sort avec lui, & le force de monter dans sa voiture. Alors son laquais dit : *Madame veut-elle aller dans sa nouvelle maison?* Madame de Varonne tressaillant à ces mots : Oui, répond-elle, en regardant Ambroise, menez-nous dans *notre maison.*

Pendant le chemin, Madame de Varonne instruisit Ambroise de la visite de la Dame inconnue. Ambroise l'écoutoit avec une joie mêlée de crainte & de doute; il osoit à peine compter sur un bonheur si extraordinaire & si inespéré. Enfin, la voiture s'arrête à la porte d'une jolie petite maison dans la forêt de Saint-Germain. Madame de Varonne & Ambroise descendent; ils entrent dans un sallon dans lequel ils trouvent la Dame inconnue qui les attendoit. Cette derniere s'avance vers Madame de Varonne, & lui présentant un papier : Voilà, Madame, lui dit-elle, ce que le Roi a daigné me charger de vous remet-

tre ; c'est le brevet d'une pension de dix mille livres, & il vous laisse encore la liberté d'assurer la moitié de cette pension à la personne que vous voudrez désigner... Ah ! quel bienfait, s'écria Madame de Varonne ! La voilà, Madame, cette personne ; voilà l'homme vertueux & sublime, véritablement digne de votre protection & des graces de son Souverain. A ces mots, Ambroise, qui jusques-là s'étoit tenu caché derriere sa maîtresse, sentit augmenter son embarras ; il fit quelques pas en-arriere d'un air honteux, en ôtant son bonnet ; & malgré l'excès de sa joie, il éprouvoit une confusion pénible en s'entendant louer de la sorte ; d'ailleurs, il étoit assez fâché de paroître devant la Dame à cette premiere entrevue, sans perruque, avec son tablier de cuir & sa veste sale, & il regrettoit un peu son habit des Dimanches... L'Inconnue s'approcha de lui : Arrêtez, Ambroise, lui dit-elle, arrêtez ; laissez moi vous regarder un moment... Mon Dieu, Madame, reprit Ambroise, en baissant sa tête & en tournant son bonnet, je n'ai rien fait que de bien naturel, il n'y a pas là de quoi s'étonner... Ici Madame de Varonne l'interrompit pour détailler, avec autant de chaleur que de rapidité, tout ce qu'elle devoit à Ambroise. Après ce récit, l'Inconnue, vivement attendrie, soupira, & levant les yeux au Ciel : Enfin, dit-elle, après avoir vu tant d'ingrats, je goûte donc le plaisir de découvrir deux cœurs véritablement

véritablement sensible & reconnoissants!... Adieu, Madame, continua-t-elle, cette maison & tous les meubles qu'elle contient vous appartiennent; & vous allez toucher, dans un moment, le premier quartier de votre pension. En achevant ces mots, l'Inconnue fit quelques pas vers la porte. Madame de Varonne courut à elle, & avec un visage baigné de larmes, se précipita à ses genoux. L'Inconnue la releva, l'embrassa affectueusement, & sortit. A peine l'Inconnue étoit-elle sortie, que la porte se r'ouvrit, & Madame de Varonne apperçut le Médecin auquel Ambroise devoit la vie....

Ah! je m'en doutois, s'écria César, que c'étoit ce bon Médecin qui avoit tout conté à la Dame. Précisément, reprit la Baronne, & Madame de Varonne en le voyant, le devina facilement. Après lui avoir témoigné toute la reconnoissance dont elle étoit pénétrée, elle le questionna, & le Médecin lui apprit que l'Inconnue se nommoit Madame de P***, qu'elle habitoit toujours Versailles, & qu'elle avoit beaucoup de crédit. Depuis dix ans, continua-t-il, je suis son Médecin, je connoissois sa bienfaisance, j'étois certain de l'intéresser vivement en lui contant votre histoire. En effet, aussi-tôt qu'elle en a su les détails, elle a fait l'acquisition de cette petite maison, & elle a obtenu du Roi la pension dont elle vous a donné le brevet.

Comme le Médecin achevoit ce récit, un laquais entra, & dit à Madame de Varonne

qu'elle étoit servie. Elle retint le Médecin à souper; & s'appuyant sur le bras d'Ambroise, elle passa dans sa salle à manger. Alors elle invita Ambroise à s'asseoir à côté d'elle, & ce dernier s'en défendant, en disant qu'il n'étoit pas fait pour se mettre à table avec elle : Eh quoi, reprit-elle, mon bienfaiteur & mon ami, n'est-il pas mon égal? Le modeste, le généreux Ambroise obéit, & Madame de Varonne, placée entre lui & le Médecin, goûta dans cette heureuse soirée, tous les plaisirs purs & délicieux que peuvent procurer à un cœur tendre, & la reconnoissance & le bonheur inexprimable de prouver toute l'étendue d'un sentiment si vertueux & si doux.

Vous jugez bien qu'Ambroise le lendemain, graces à Madame de Varonne, eut des habits convenables à sa nouvelle fortune, & que son appartement fut meublé & arrangé avec autant de recherches que de soins; que Madame de Varonne partagea toute sa vie avec lui tout ce qu'elle possédoit, & qu'enfin elle ne reçut & ne vit jamais d'argent sans se rappeller, avec un profond attendrissement, ce temps où le fidele Ambroise lui apportoit ses vingt sols, en lui disant : *voilà ma journée.*

Cette histoire, mes enfants, continua la Baronne, prouve, comme nous vous le disions, qu'il n'est point de classes, point d'états où l'on ne puisse trouver des vertus héroïques; elle prouve encore que si nous entendions bien nos intérêts, nous serions

toujours constamment vertueux. Il est bien rare qu'une belle action reste secrete; il est impossible qu'une conduite sublime demeure ignorée, & n'obtienne pas une éclatante récompense. Ambroise, en se sacrifiant pour sa maîtresse, n'avoit consulté que son cœur; mais supposons un moment qu'il n'eût eu que de l'esprit & de l'ambition, il n'auroit pu suivre un meilleur plan de conduite pour arriver à la fortune. Voici la maniere dont il eût raisonné dans ce cas: „ Je „ veux m'élever au-dessus de mon état; „ comment m'y prendrai-je? Je suis pau„ vre, obscur; comment ferai-je pour at„ tirer les regards & la bienveillance de „ ceux qui pourroient changer mon sort? „ Quels sont les plus sûrs moyens de fixer „ l'attention des hommes, & de leur ins„ pirer un vif intérêt? Les talents? Je n'en „ ai point. Mais quand j'en aurois même „ de supérieurs, je serois confondu avec „ tant d'autres; d'ailleurs, si les talents „ peuvent plaire, éblouir, ils ne sauroient „ séduire qu'une très-petite classe; peu de „ gens en connoissent le prix, & la froide „ admiration qu'ils inspirent ne vient ja„ mais du cœur. Quel est donc le mérite „ qui intéresse universellement? Ce char„ me irrésistible n'appartient qu'à la seule „ vertu; mais, pour me faire distinguer, „ la probité ne me suffira pas; elle obtient „ l'estime & non l'admiration... Le sort „ m'offre une occasion d'atteindre le but „ que je me propose. Madame de Varonne

„ est prête à succomber sous le poids de
„ la misere, qu'elle me doive son existen-
„ ce. Sa reconnoissance tôt ou tard trou-
„ vera bien les moyens de donner de l'é-
„ clat à cette bonne action : en attendant
„ je la tairai ; car si elle n'étoit divulguée
„ que par moi, elle perdroit tout son
„ prix... „

Ah, rien n'est plus vrai, interrompit César, ç'auroit été raisonner à merveille. L'intérêt personnel auroit pu seul conseiller à Ambroise tout ce que la vertu lui fit faire. Sans doute, ajouta Madame de Clémire, & ce rapport qui vous frappe existe pour tous les hommes & dans toutes les occasions de la vie. L'intérêt personnel, bien entendu, doit nous engager à être sinceres, droits, équitables, généreux. Aussi un Ecrivain célebre a dit (a) : *C'est par sottise qu'on est méchant ; c'est par sottise qu'on est fourbe ; & c'est par une sottise plus grande qu'on attache des idées de force & de grandeur au crime impudent, des idées d'esprit & de talent à la fraude & à l'artifice.*

Comment, maman, s'écria Caroline, il existe des gens qui trouvent de la grandeur dans le crime ? Malheureusement, répondit Madame de Clémire, l'histoire vous en fournira plus d'une preuve. Presque

(a) M. Gaillard, Histoire de Charlemagne, tome I, page 279.

tous les Historiens prodiguent le surnom de grand à des hommes, à des Souverains qui ne sont célebres que par leurs injustices & leurs usurpations. Aux conquérants, par exemple. — L'on peut donc devenir célebre sans être vertueux? Assurément; mais on sera malheureux & haï. Il suffit de faire des choses extraordinaires pour être célebre; tandis qu'on n'obtient une célébrité desirable, c'est-à-dire, glorieuse, qu'en faisant des actions vertueuses. — J'entends & je comprends aussi, que, faute de réfléchir, on puisse quelquefois admirer les conquérants, parce que leur courage fait excuser leur injustice. Mais, maman, comment peut-on regarder l'artifice comme une preuve d'esprit? — Il n'y a que les sots qui pensent ainsi; les sots forment une classe très-nombreuse, voilà pourquoi vous trouverez tant de gens qui ont adopté cette opinion. Écoutez encore à ce sujet l'Auteur que je vous citois tout-à-l'heure. Tout homme de mauvaise foi, dit-il (a), *est essentiellement mal-adroit, va directement contre son but, & sera tôt ou tard, mais infailliblement, & par la nature des choses, la victime de ses artifices, parce qu'il n'en est point qu'on puisse dérober entiérement aux regards, ou du moins aux soupçons, & qu'il n'en est pas qui n'irrite & ne révolte dès qu'il est ap-*

(a) Histoire de Charlemagne, t. 2, p. 460.

perçu. Cette citation termina la cinquieme veillée du Château. Madame de Clémire se leva, & chacun se retira, charmé de l'histoire de Madame de Varonne, & de la vertu du bon Ambroise.

On étoit alors au vingt-cinq de Février, le froid étoit excessif; cependant Madame de Clémire avoit promis à César de faire avec lui une longue promenade le lendemain matin. César conjura sa mere de le mener au bois de Faulin. Madame de Clémire y consentit. Et comme Caroline & Pulchérie étoient enrhumées, elles ne furent point de cette partie. A dix heures précise Madame de Clémire & son fils sortirent à pied, suivis d'une voiture, car la course étant de trois lieues, il falloit en faire la moitié en voiture, afin de ne pas retarder le dîner qu'on servoit toujours à midi. Le froid n'avoit pas encore été aussi piquant de tout l'hyver. César s'en plaignit d'abord un peu; ensuite, au bout d'un quart-d'heure, il dit qu'il le trouvoit fort supportable. Cependant, reprit Madame de Clémire, il est tout aussi rigoureux qu'au moment où nous sommes partis; mais vous y êtes accoutumé, & vous n'en souffrez plus. Il en est ainsi de tous les maux physiques; on s'accoutume à tous ceux qu'on peut supporter sans mourir: l'habitude familiarise avec les objets qui paroissent les plus effrayants, les plus dangereux; elle fait plus encore, elle familiarise avec la douleur même; ou pour mieux

dire, elle en émousse, elle en détruit le sentiment ; il est très-salutaire de se pénétrer de cette vérité, afin de pouvoir envisager avec courage & tranquillité toutes les peines attachées à la condition humaine. Mais, interrompit César, il y a des personnes naturellement si délicates, qu'elles ne pourroient s'accoutumer à souffrir. Je me souviens, maman, de vous avoir entendu dire que Madame de B..., après la perte de son procès, ne put jamais s'accoutumer à la pauvreté, & au séjour de la campagne. Cela est vrai, répondit Madame de Clémire ; mais cet exemple est rare, il faut ne le regarder que comme une exception ; & cette exception n'a lieu que pour les personnes décidément lâches. Au reste, cette lâcheté n'est point dans la nature, elle n'est jamais que l'effet de la corruption, causée par une mauvaise éducation. — Ainsi donc, maman, beaucoup de gens qui nous paroissent bien malheureux, ne le sont pas autant que nous le croyons. — C'est-à-dire, qu'ils souffrent moins que nous l'imaginons, mais par-là même, ils sont plus dignes de notre intérêt & de nos secours. L'infortuné qui se soumet courageusement à son sort, & qui souffre sans se plaindre, est, sans doute, un être aussi respectable qu'intéressant. Ainsi il faudroit avoir une ame bien grossiere & bien insensible pour refuser de la pitié à l'homme malheureux, qui, à force de souffrir, s'est endurci contre la douleur. Cette

résignation vertueuse doit exciter notre admiration, & rendre notre compassion plus tendre & plus active. Enfin, il est d'ailleurs très-naturel de plaindre vivement des maux que l'on supporteroit soi-même facilement. Ce sentiment, qui a quelque chose de sublime, est commun à toutes les belles ames, & nous en voyons tous les jours mille preuves frappantes. Par exemple, je me regarde saigner, je tiens moi-même la lumiere, ce qui est fort simple; & je ne puis, sans quelque peine, voir piquer une autre personne. J'ai vu votre pere se casser le bras, se le faire remettre sans se plaindre; & je l'ai vu prêt à se trouver mal le jour où il fut témoin du même accident arrivé à Thibaut, le valet-de-chambre de votre oncle. Ah, je comprends bien cela, dit César, assurément je tombe, je me blesse, je me coupe sans aucun chagrin, & je ne puis voir couler le sang de qui que ce soit sans ressentir une vraie douleur. Vous sentez donc, reprit Madame de Clémire, qu'il n'est pas toujours naturel de se préférer aux autres, & que l'homme constamment personnel (a) n'est qu'un être dégradé & corrompu.

Comme Madame de Clémire achevoit ces mots, elle se trouva à l'entrée d'une vaste prairie couverte de neige, & traversée par

(a) C'est-à-dire, qui rapporte tout à lui, qui n'est touché que de ce qui lui est propre.

un ruisseau gelé, sur lequel César eut envie de faire quelques glissades; il se mit ensuite à courir vers un petit bois qui bordoit un des côtés de la prairie. Il entra dans le taillis, & Madame de Clémire le perdit de vue. Au bout d'un instant, Madame de Clémire voit reparoître César, qui s'écrie de toute sa force, en avançant vers elle: Ah, venez, venez, peut-être ne sont-ils pas morts... Que voulez-vous dire, demanda Madame de Clémire, qu'avez-vous vu?... — Hélas! deux pauvres petit enfants que le froid a saisis, & qui sont là couchés sans connoissance. A ces mots Madame de Clémire double le pas. César, pénétré d'attendrissement & de pitié, la conduit auprès d'un buisson où l'on apperçoit les deux enfants couchés de maniere qu'on ne pouvoit voir leur visage. Madame de Clémire approche, elle voit alors le plus grand des deux enfants déshabillé & nud en chemise, couché sur l'autre enfant. O Ciel! s'écria-t-elle, ce sont sans doute deux freres, & l'aîné a eu la générosité de se dépouiller de tous ses habits pour en revêtir son frere! ô charmant enfant!... pourvu que nous ne soyons pas arrivés trop tard... En disant ces paroles elle s'avance, en ordonnant à ses gens de prendre les deux petits paysans & de les mettre dans sa voiture. César au moment même, défait sa redingotte & la jette sur l'aîné des enfants. Alors Morel, le laquais de César, prend dans les bras ce petit paysan, en disant: *il est bien roide*,

je le crois mort. En faisant ce mouvement, il découvrit le visage de l'enfant. César le regarde & s'écrie en fondant en larmes : Dieu ! c'est notre bon petit Augustin avec Colas son frere ! César ne se trompoit pas. Cette reconnoissance redoubla aussi l'intérêt & l'attendrissement de Madame de Clémire ; elle mêla ses pleurs à ceux de César. Son cœur se déchiroit en voyant la mort peinte sur le visage du généreux Augustin, & sur-tout en se représentant le désespoir que sa perte feroit éprouver à la malheureuse mere de ce précieux enfant. Cependant Morel & un autre laquais tenoient les deux enfants dans leurs bras, en assurant qu'ils étoient morts. N'importe, dit Madame de Clémire, mettez-les dans ma voiture. Morel, montez-y avec eux. Essayez de les réchauffer tout doucement, & conduisez-les au château le plus promptement que vous pourrez. Labrie restera avec mon fils & moi, & nous nous en retournerons à pied. En effet, Morel obéissant sans délai à sa maîtresse, porta les deux enfants dans la voiture, & sur le champ y monta avec eux. Au bout de quelques minutes, Madame de Clémire & César perdirent de vue la voiture. Ils hâterent leur marche autant qu'il leur fut possible, & ils entrerent dans l'avenue du château extrêmement fatigués, & sur-tout remplis d'inquiétude sur le sort d'Augustin & de son petit frere. Enfin, à la moitié de l'avenue, Madame de Clémire apperçut l'Abbé avec Caroline & Pulché-

rie. Ces deux dernieres, aussi-tôt qu'elles purent être entendues de leur mere, s'écrierent qu'Augustin & Colas vivoient... A cette nouvelle, César pleura de joie, & courut embrasser ses sœurs avec transports. On rentre au château précipitamment, & Madame de Clémiere, suivie de ses enfants, court à la chambre où l'on avoit établi Augustin & Colas. Elle les trouva un peu ranimés; mais n'ayant pas encore repris leur connoissance. Elle envoya chercher leur mere, qui arriva au moment où le petit Colas, qui avoit moins souffert que son frere, commençoit à ouvrir les yeux, & à prononcer quelques mots. Une heure après, Augustin donna quelques signes de connoissance. Il reconnut sa mere, & bégaya le nom de son frere. Enfin, sur le soir, un Médecin qu'on avoit envoyé chercher, arriva, & il déclara, que quoique les enfants fussent encore dans un état très-inquiétant, il les croyoit cependant hors de danger. Madeleine, un peu tranquillisée, questionnée par Madame de Clémire sur ce triste événement, lui conta que ses deux enfants étoient sortis de la maison à huit heures pour aller ramasser des feuilles dans le bois, mais qu'ils avoient été plus loin qu'à l'ordinaire; que sur les neuf heures & demie, ne les voyant pas revenir, elle avoit envoyé son mari les chercher; & que ce dernier, trompé par les traces d'autres petits enfants, avoit suivi un sentier qui aboutissoit au côté du

bois opposé à celui où ses enfants étoient évanouis.

César & ses sœurs ne furent occupés toute la soirée que d'Augustin ; toute la maison prenoit à cet aimable enfant le plus vif intérêt. Afin de voir l'effet des remedes qu'on lui donnoit, personne dans le château ne voulut se coucher avant minuit, & plusieurs domestiques passerent la nuit entiere dans la chambre d'Augustin. A la pointe du jour, César étoit à sa porte ; il apprit avec une vive satisfaction, que les deux petits freres étoient presqu'entiérement guéris, qu'ils parloient & qu'ils avoient leur parfaite connoissance. L'après-midi Augustin se leva. César eut la permission d'entrer dans sa chambre. Il le vit & l'embrassa avec un plaisir inexprimable ; enfin, le jour suivant, Augustin fut en état de conter lui-même les détails de son aventure.

La famille de Madame de Clémire forma un cercle autour d'Augustin, qui, placé entre sa mere & son frere, fit tous les frais de la veillée. Il conta de la maniere la plus naïve & la plus intéressante, que Colas, au-lieu de ramasser des feuilles, avoit voulu *s'affiter*, & qu'un moment après le froid l'avoit saisi au point de lui ôter l'usage de ses sens. Augustin dit qu'alors il essaya vainement de réchauffer son frere avec son haleine & en lui frottant les mains ; qu'enfin, le voyant toujours *violet* & sans mouvement, il fit retentir le bois de ses cris, qu'il appella plusieurs fois son pere

à son secours, & que personne ne répondant, *il se mit à pleurer*; que ses larmes couloient sur le visage de Colas, & *s'y geloient* presque au même moment; ce qui *le fit pleurer bien plus fort*; que cependant, ne perdant pas courage, il tâcha de soulever Colas pour l'emporter sur ses épaules; mais que déja transi de froid, il n'en eut pas la force, & tomba à côté de son frere; que dans cette extrêmité, *il s'avisa, pour derniere ressource*, d'ôter son habit, *& puis sa veste, & puis tout le reste*, afin d'en couvrir Colas. Que dans cet instant, Colas ouvrit les yeux, regarda fixement Augustin, & *repoussa l'habit, comme s'il eût voulu le rendre... Là dessus*, poursuivit Augustin, *je me sentis tout je ne sais comment, une espece de sommeil me prit, je ne souffrois quasi plus, & je me laissai aller sur Colas. V'la tout not' Dame; je ne peux pas me souvenir d'autre chose.*

A peine Augustin avoit-il fini son récit, que César se leva impétueusement, & fut se jetter à son col. Augustin fut très-surpris de ce mouvement, car il trouvoit tout ce qu'il avoit fait si naturel & si simple, qu'il ne concevoit pas qu'on pût l'admirer. Un moment après, sa mere l'emmena coucher; & quand il fut sorti : Cette histoire, mon fils, dit Madame de Clémire, cette action héroïque d'un enfant ne vous prouve-t-elle pas la vérité de ce que je vous disois l'autre jour : qu'il n'est pas aussi naturel qu'on le croit communément, de se

préférer aux autres. Auguſtin s'eſt dépouillé de tous ſes habits, parce qu'il ſouffroit moins de la douleur qu'il éprouvoit, que de celle qu'enduroit ſon frere!... O quel ſentiment ſublime que la pitié, puiſqu'il peut donner de ſemblables vertus! loin d'amollir l'ame, il l'éleve, il fait oublier les dangers, braver la mort & la douleur!... Ne vous défendez donc jamais d'un mouvement ſi beau. Conſervez avec ſoin cette compaſſion active & tendre, ſi naturelle au cœur de l'homme, & qu'il ne peut perdre qu'en ſe corrompant. En achevant ces mots, Madame de Clémire ſe leva pour aller ſe coucher. Mais Céſar la retint encore pour lui dire qu'il éprouvoit un vrai chagrin, en penſant qu'Auguſtin retourneroit ſous deux jours dans ſa chaumiere. Eh bien, reprit Madame de Clémire, vous ſerez ſatisfait; je demanderai Auguſtin à ſes parents. Je me chargerai à jamais de lui, & il ſera élevé avec vous. A cette promeſſe, Céſar ſauta de joie; je lui apprendrai tout ce que je ſais, s'écria-t-il. Mais, dit Pulchérie, comment ſon pere & ſa mere pourront-ils conſentir à ſe ſéparer d'un ſi charmant enfant? Sûrement ils n'héſiteront pas, répondit Madame de Clémire, à ſacrifier leur propre ſatisfaction à l'intérêt de leur enfant, & c'eſt ainſi qu'il faut aimer, ou, pour mieux dire, quand on penſe autrement, on n'aime point. En effet, dès le lendemain, Madame de Clémire parla aux parents d'Auguſtin, qui ac-

cepterent ses offres avec autant de joie que de reconnoissance. Augustin pleura beaucoup en apprenant qu'il alloit quitter son pere & sa mere, & le petit Colas. Cependant il étoit très-sensible à l'amitié que lui témoignoit César, & il avoit un grand desir de s'instruire, & d'apprendre, disoit-il, *toutes les belles choses que savoit M. César*.

Augustin avoit tellement occupé les enfants de Madame de Clémire pendant trois ou quatre jours, qu'ils en avoient oublié les veillées; mais enfin, ils rappellerent à Madame de Clémire qu'elle leur devoit une histoire. Vous avez, leur dit-elle, justement admiré la délicatesse & la vertu d'Ambroise, vous imaginez sans doute qu'il n'est pas possible de montrer plus de générosité, d'attachement & de grandeur d'ame; eh bien, je vais vous conter une histoire où vous trouverez l'exemple d'une conduite plus sublime encore. Je vous ai dit beaucoup de mal des femmes-de-chambre en général, parce qu'en effet rien n'est plus commun que d'en trouver de malhonnêtes. Cependant croyez qu'il en existe de raisonnables & de vertueuses; & pour vous en convaincre, écoutez une histoire qu'on pourroit intituler : *L'Héroïsme de l'attachement*, & qui s'est presque passée sous mes yeux.

Dans une des Provinces septentrionales de la France, il existe un petit coin de terre, où l'honneur & la vertu tiennent lieu de loix, & procurent aux heureux ha-

bitants de cette paisible contrée, une félicité aussi pure qu'inaltérable. — Oh, maman, quel charmant pays!... Comment s'appelle-t-il?... — Il se nomme S***. — Y avez-vous jamais été, maman? — Oui, dans ma premiere jeunesse, j'ai goûté le plaisir d'admirer un spectacle si doux. J'ai vu là des cultivateurs simples & laborieux, qui n'ont ni dans leurs manieres, ni dans leur langage, la rudesse & la grossiéreté des autres paysans. Là, toutes les meres sont tendres, tous les enfants reconnoissants & soumis, toutes les jeunes filles modestes; là enfin, la cupidité, l'envie, sont des vices inconnus, & l'on retrouve la douce égalité, l'union, les mœurs pures, & les vertus qui faisoient le bonheur des hommes dans les premiers siecles du monde. Le Seigneur de cette terre avoit une femme digne à tous égards d'habiter ce fortuné séjour. Madame de S*** joignoit à une raison supérieure une ame bienfaisante, un esprit éclairé. Elle aimoit l'étude, la lecture & l'ouvrage. Elle brodoit, elle faisoit de la tapisserie, elle cultivoit des fleurs. Elle avoit dans son jardin des ruches de mouches à miel (8), elle soignoit ses mouches, elle élevoit des vers à soie. Chargée d'ailleurs de conduire sa maison, elle s'occupoit avec activité de ces soins domestiques; elle n'en négligeoit aucuns, parce qu'ils sont partie des devoirs d'une femme, & qu'ils sont tous intéressants par eux-mêmes, sur-tout lorsqu'on vit à la cam-

pagne. Elle visitoit avec grand plaisir & sa basse-cour & sa laiterie, & elle trouvoit dans ces détails économiques de l'amusement, de l'instruction, & les moyens de vivre dans l'aisance avec des revenus très-modiques. De l'instruction, maman! interrompit Caroline, & quelle instruction?... Une très-réelle, reprit Madame de Clémire. Vous savez déja que l'histoire naturelle est une science fort étendue; eh bien, il y a une infinité de parties de cette science, (& ce ne sont pas les moins utiles & les moins curieuses) qu'on apprend tout naturellement & sans étude en vivant à la campagne, & en s'occupant des soins de son ménage. Les faits & les objets nous instruisent beaucoup mieux que les livres. Souvent les livres ne laissent que des mots dans la tête; les faits y font naître des idées, & y gravent des souvenirs ineffaçables. J'ai connu une femme à Paris, qui, après avoir fait un cours d'histoire naturelle, n'auroit pas su distinguer les fleurs d'un pommier de celles d'un cerisier. Quand on n'a jamais habité la campagne, on est d'une ignorance ridicule à beaucoup d'égards. Comment étudier les merveilles de la nature à Paris, où n'y voit des légumes & des fruits qu'à la Halle ou sur nos tables, & des fleurs que dans des caraffes. On ne peut s'y former une idée des travaux rustiques, des plaisirs champêtres, plaisirs innocents & tranquilles, qui ne sont dédaignés que par ceux qui n'ont ja-

mais pu les goûter. Aussi un des plus illustres Écrivains de ce siecle a-t-il dit : „ Tout „ ce que nous voulons au-delà de ce que „ la nature peut nous donner est peine, „ & rien n'est plaisir que ce qu'elle nous „ offre (*a*) ". Mais, maman, dit Pulchérie, il y a pourtant des personnes qui aiment passionnément Paris & le grand monde, elles y trouvent donc de grands plaisirs? — Ces personnes sont dans une agitation continuelle, dans une espece d'enivrement qui leur ôte non-seulement la faculté de penser, mais même celle de sentir; & dans cette situation, il n'est pas de bonheur qu'on puisse goûter, parce que cet état est produit par un déréglement d'imagination qui ouvre notre cœur aux passions violentes & aux desirs impétueux. — Maman, qu'est-ce qu'une passion? — C'est avoir pour une chose ou un objet une préférence absolument exclusive; par conséquent, c'est se livrer à un penchant déraisonnable. — Mais, maman, il y a des passions raisonnables & légitimes?... — L'excès peut quelquefois n'être pas criminel, mais il est toujours insensé. Par exemple, une femme qui aime son mari avec passion est dans ce cas. — Quoi, cette femme n'est pas raisonnable? — Non, assurément, & elle est très-malheureuse; car il n'y a pas de bonheur sans la raison. — Cependant,

(*a*) M. de Buffon.

maman, il faut aimer ſon mari de tout ſon cœur. — Certainement. — Comme vous aimez papa?... — Sans doute. — Eh bien, maman, vous préférez papa à tout?... — Qu'appellez-vous préférer à tout?... *Préférence excluſive*, comme je diſois tout-à-l'heure?... — Mais vous aimez mieux un quart-d'heure d'entretien avec papa que de jouer du clavecin, que de lire, que de vous promener... — J'en conviens. Je préfere ſa converſation, ou le ſeul plaiſir de le voir à tous les amuſements du monde; & de plus, ſon bonheur m'eſt beaucoup plus cher que le mien... — Quoi, maman, ce n'eſt pas là de la paſſion?.... — Point du tout. — Mais que feroit donc de plus la paſſion? — Des extravagances. Pour vous en donner une idée, vous connoiſſez Madame d'Orgimont?... — Oui, maman. Cette Dame dont le mari fit pour ſon plaiſir un voyage en Ruſſie l'année paſſée, & que vous fûtes conſoler, parce qu'elle étoit dans ſon lit malade de chagrin? — Préciſément; & voilà la paſſion. C'eſt la paſſion qui ravit le courage & la force, qui fait qu'on ne peut réſiſter à ſes peines. — Pourtant on ne peut pas s'empêcher d'avoir la fievre. — Non. Mais quand on n'eſt pas dominé par la paſſion, une abſence ne la donne pas, parce qu'on fait uſage de ſa raiſon, & qu'on ſe réſigne à ſon ſort. Madame d'Orgimont a véritablement pour ſon mari une préférence excluſive; non-ſeulement elle

préfere sa société à toute autre, mais il n'y a pas de société qui puisse lui plaire sans M. d'Orgimont. Elle ne sacrifiera pas le plaisir de le voir pour s'occuper de l'éducation de ses enfants... — Ah, vous n'êtes pas comme cela, vous, maman, & cependant au fond, vous avez autant d'attachement pour papa que Madame d'Orgimont peut en avoir pour son mari, puisque le bonheur de papa vous est plus cher que le vôtre. Madame d'Orgimont aime plus fort, mais vous aimez mieux. Je vois aussi par cet exemple que même *une passion légitime* nous fait faire bien des fautes, sans compter qu'elle nous rend malades... négliger ses enfants, & puis la fievre, tout cela ne vaut rien... — Toute passion telle qu'elle soit nous prive de la raison, & par conséquent, nous égare plus ou moins suivant les circonstances. — Maman, peut-on s'empêcher d'avoir des passions?... — Assurément, & même elles sont toutes notre propre ouvrage; comme elles ne naissent que par degrés, nous pouvons toujours en arrêter facilement les progrès. Quand nous sentons qu'une inclination prend trop d'empire sur nous, il faut aussi-tôt se surmonter, &... — Mais à quoi connoît-on qu'on a un petit commencement de passion?... — C'est lorsque nous sommes tentés de sacrifier à un objet, à un amusement ou à un goût, quelques-uns de nos devoirs... Eh mon Dieu, maman, s'écria Pulchérie, j'ai donc bien des passions? car, si j'en étois

la maîtresse, je sacrifierois souvent mes études à la promenade, au jeu de galet, à mon serin, à mon écureuil, à... Cela prouve seulement, reprit Madame de Clémire, que l'étude vous ennuie quelquefois; ce qui est assez commun à votre âge; mais en vous procurant d'autres amusements, vous ne regretteriez ni votre serin, ni votre écureuil; vous n'avez pas pour eux de véritable préférence; ainsi vous n'avez point de passion; vous êtes légere, étourdie & paresseuse, voilà tout. — Ah, j'entends. Il faut un commencement de préférence, & puis avec cela les tentations de manquer à ses devoirs... — Justement. — Maman, si par hasard en grandissant j'allois préférer l'étude à tous les autres plaisirs, faudroit-il me vaincre?... — Non, car cette préférence seroit très-bien fondée... — Eh bien, maman, voilà donc une passion permise? — Non. Une simple préférence ne suffit pas pour constater la passion... — Ah, c'est vrai, j'oubliois les tentations. — Si le plaisir d'apprendre & de s'instruire faisoit négliger les devoirs de la société, l'on seroit condamnable... Le goût le plus légitime, le plus utile, le plus pur, cesse d'être vertueux dès qu'il devient une passion. La passion nous aveugle, nous rend foibles, injustes, extravagants... — Cela est triste! Ainsi donc, ma chere maman, quand vous dites : *J'aime ma petite Pulchérie à la passion*, ce n'est qu'une façon de parler?... — Et quand je dis : *Je l'aime à la folie*,

desireriez-vous que cela fût vrai? — Oh, non, maman, assurément je ne voudrois pas vous voir folle... — Mais, d'après tout ce que nous venons de dire, ne concevez-vous pas que la passion & la sagesse sont incompatibles, qu'il n'y a point de passion sans un certain degré de folie?... Aussi *j'aime à la folie*, *j'aime à la passion*, sont des phrases absolument synonymes; par conséquent, ne seriez-vous pas cruelle de desirer que je vous aimasse avec passion? J'y perdrois de la raison & des vertus, & vous n'y gagneriez aucune preuve desirable de tendresse. S'il falloit donner ma vie pour sauver celle de l'un de vous trois, je la sacrifierois sans hésiter, cette vie que vous rendez si heureuse! Je ferois pour vous tout ce que la passion peut inspirer d'héroïque, mais je ne trahirois pour vous aucun de mes devoirs, c'est-à-dire, que mon affection ne peut que m'élever, & ne sauroit m'égarer ou m'avilir... Pourriez-vous, Pulchérie, me souhaiter d'autres sentiments?... Ah, non, ma chere maman, s'écrierent à la fois tous les enfants, en se jettant dans les bras de leur mere, qui les serra tendrement contre son sein, & ne put retenir ses larmes en sentant couler sur sa main celles de Pulchérie. Après un moment de silence, causé par l'attendrissement, on se remit à causer. Maman, dit César, j'ai encore une question à vous faire sur les passions. Lorsqu'on a eu le malheur de se livrer à une passion, & que cette passion

eft bien violente, peut-on s'en guérir? — Oui, fans doute, car il n'eft point de victoire que nous ne puiffions remporter fur nous-mêmes quand nous le voulons fincérement. Mais dans le cas dont vous parlez, cet effort eft très-pénible. Il eft bien facile de fe préferver des paffions, il en coûte beaucoup pour les vaincre. — Maman, comment s'en préferve-t-on?... — En s'accoutumant de bonne heure à confulter toujours la raifon, & à fe furmonter dans toutes les petites chofes qui la bleffent; en fongeant fouvent qu'on eft éternellement fous les yeux de l'Etre fuprême, cet Etre fouverainement fage, auquel tout excès déplaît; enfin, avec le fecours de la Religion, de l'empire fur foi-même, & le goût de l'occupation & de l'étude, on eft pour jamais à l'abri de paffions violentes. — Maman, puifque tout excès, quel qu'il foit, eft condamnable, doit on admirer la conduite de M. de Lagaraye, cet homme extraordinaire dont nous parloit l'autre jour M. l'Abbé, qui renonça au monde, fit de fon château un hôpital pour les pauvres malades, & les foigna toute fa vie... — Sans doute, on doit admirer cette conduite, & la regarder comme le modele de la perfection... — Cependant M. de Lagaraye pouffoit l'humanité jufqu'*à la paffion?* ... — On n'appelle communément paffion, que les fentiments intéreffés qui ont pour bafe notre fatisfaction perfonnelle; tels que le penchant qui nous porte vers certains objets,

ou l'attrait que nous trouvons à de certaines jouissances (*a*), ou le goût que nous prenons à divers amusements (*b*), ou enfin différents vices auxquels on a assez improprement donné le nom de passion ; comme, par exemple, la colere. Mais l'amour de l'humanité est le plus désintéressé de tous les sentiments ; plus il est étendu & vague, plus il est sublime. Se dépouiller de tous ses biens en faveur d'un objet qu'on aime, c'est faire une action noble & louable, car ce sacrifice est toujours beau ; mais donner tout ce qu'on possede à des infortunés auxquels nul sentiment particulier n'attache, excepté celui de la pitié, leur consacrer sa vie, se priver pour eux de mille jouissances agréables, les traiter comme des enfants chéris, uniquement parce qu'ils sont souffrants & malheureux, voilà l'effet d'une vertu véritablement héroïque & divine. La bienfaisance portée à cet excès, peut bien en effet être appellée *une passion* ; mais c'est une passion bien différente de toutes les autres, puisqu'elle est absolument désintéressée, puisqu'elle ne produit que des actions sublimes, & qu'enfin elle n'est inspirée que par Dieu même ; car, sans la Religion, il est impossible de parvenir

(*a*) Comme l'avarice qui se plaît à accumuler les richesses.

(*b*) Telle est la passion du jeu.

nir à ce point admirable de perfection. — Maman, si M. de Lagaraye avoit eu des enfants, auroit-il pu donner tout son bien aux pauvres ? — Non sûrement, car il faut avant tout remplir les devoirs qui nous sont imposés par la nature. M. de Lagaraye n'auroit pu donner aux infortunés que son superflu ; & obligé d'élever ses enfants, il eût été dans l'impossibilité de se consacrer au service des pauvres.

A présent, Maman, dit Caroline, que vous avez eu la bonté de répondre à toutes nos questions, j'espere que vous voudrez bien reprendre l'histoire de Madame de S***. Volontiers, repartit Madame de Clémire ; mais je ne sais plus où j'en étois... — Maman, vous nous avez dit que Madame de S*** étoit heureuse, parce qu'elle étoit bienfaisante ; & puis qu'elle aimoit la campagne, qu'elle cultivoit des fleurs, qu'elle lisoit, qu'elle travailloit, qu'elle avoit des ruches, des vers à soie... Vous en étiez demeurée là.... Eh bien donc, reprit Madame de Clémire, Madame de S***, satisfaite de son sort, menoit une vie aussi douce qu'innocente. Son mari, très-peu riche, ne lui laissoit pas la possibilité de secourir les infortunés avec de l'argent ; cependant elle ne passoit jamais un jour sans faire quelque bonne action. Il n'y avoit dans son village ni Médecin ni Chirurgien ; elle savoit un peu de botanique, elle avoit lu avec attention l'*Histoire*

des plantes usuelles, par Chomel (a), elle savoit par cœur l'*Avis au Peuple* (b), ouvrage également intéressant & estimable par son utilité & les principes d'humanité qui l'ont dicté. Madame de S***, avec ces connoissances, n'exerçoit pas absolument la médecine; car c'est un art qu'on ne peut pratiquer sans imprudence & sans folie, à moins d'y être consommé; mais elle visitoit les Villageois malades, elle les empêchoit de faire des remedes dangereux; elle leur en indiquoit quelquefois qui ne pouvoient être nuisibles; elle leur portoit du bouillon, du bon vin, du linge, & elle les consoloit par sa présence, ses discours & son humanité; elle prouvoit qu'il est possible d'être bienfaisante avec la fortune la plus bornée; & lorsqu'on fait tout le bien qu'on peut faire, on jouit de tout le bonheur que la bienfaisance peut procurer.

Madame de S*** avoit une femme-de-chambre nommée Marianne, qui la servoit depuis douze ans : cette fille étoit véritablement distinguée par sa parfaite hon-

---

(a) Dans lequel on explique la maniere de se servir de ces plantes, leur dose, leurs propriétés, & les principales compositions de Pharmacie dans lesquelles on les employe, ouvrage en trois volumes, très-estimé, & que tous ceux qui vivent à la campagne, privés du secours des Médecins, devroient lire.

(b) De M. Tissot.

nêteté, son désintéressement & son attachement pour sa maîtresse, dont elle avoit les vertus, & dont elle imitoit la conduite exemplaire. Il est vrai qu'elle n'avoit jamais été à Paris, & que rien n'avoit pu corrompre ou même altérer son caractere & son heureux naturel. Madame de S*** l'aimoit tendrement, & le soin de la rendre heureuse formoit un de ses plus doux plaisirs. Marianne un peu plus âgée que Madame de S***, se flattoit bien de mourir à son service; mais la Providence en ordonna autrement. Madame de S*** fut attaquée d'une maladie qui n'étoit rien dans son principe, & qui, mal traitée, devint mortelle. Elle envisagea la mort, non-seulement sans effroi, mais avec cette douce sérénité d'une ame vertueuse & pénétrée des grandes vérités de la religion; & tandis que tout ce qui l'environnoit, s'abandonnoit à la juste douleur qu'inspiroit la certitude de la perdre, elle montroit une tranquillité inébranlable. Un régime salutaire & exactement suivi prolongea sa vie quelques mois; le courage lui donnoit des forces; elle ne gardoit pas son lit, elle se promenoit, elle lisoit; elle faisoit venir comme à l'ordinaire plusieurs jeunes filles du village qu'elle se plaisoit à instruire, à faire travailler; elle s'entretenoit avec sa fidelle Marianne. Elle recevoit de fréquentes visites de son Curé; & jamais sa douceur & son égalité ne l'abandonnerent un instant.

Un matin, dans les beaux jours du mois de Mai, elle ſe leva avec l'aurore, & ſuivie de Marianne, elle fut ſe promener dans les champs. Elle gagna le haut d'une coline de laquelle on découvroit une vue délicieuſe; elle ſe coucha ſur le gazon, & Marianne s'aſſit à ſes pieds. Au bout d'un inſtant, Madame de S*** ſe levant, & s'appuyant ſur les bras de Marianne : Que ce lieu me plaît, dit-elle, quel charmant payſage! regarde, Marianne, cette belle prairie que nous avons parcourue tant de fois; c'eſt-là que nous rencontrâmes un jour la bonne vieille Véronique, accablée ſous le faix de ſa hotte, & tenant d'une main l'anſe d'un lourd panier rempli de pommes : tu voulus te charger de la hotte, & moi, malgré ſa réſiſtance, je la débarraſſai du panier; nous la conduiſîmes ainſi à ſa chaumiere. Te ſouviens-tu de notre gaieté durant ce trajet, & de la reconnoiſſance de la bonne femme, & du déjeûner qu'elle nous donna. Tourne les yeux à droite; tiens, voilà l'allée de ſaules ſur le bord de l'étang, où, dans notre jeuneſſe, nous avons ſi ſouvent pêché à la ligne. C'eſt auſſi dans ce même lieu, qu'avec la jeune Marthe & la petite Babet, nous avons fait tant de corbeilles de joncs, que nous rempliſſions enſuite de violettes, de muguet & de noiſettes... Reconnois-tu là-bas cette cabane, c'eſt celle de Françoiſe. Te rappelles-tu d'avoir fait en deux jours, l'habit de noce que je lui donnai?

Un peu plus loin, vers la gauche, je découvre le commencement du bois, où, les jours de fête, je tenois ma petite école dans les belles soirées d'été. Que j'ai passé là d'agréables moments, environnée d'une partie des jeunes filles du village ! Tu n'as point oublié les histoires si longues & si naïves que nous contoit Marguerite, & les Romances que chantoit Honorine avec une voix si jeune & si juste !.... Ici chaque objet me retrace un souvenir intéressant !... O combien, dans la situation où je suis, de tels souvenirs paroissent doux !...

Comme Madame de S*** prononçoit ces mots, Marianne détourna la tête pour cacher à sa maîtresse des larmes qu'elle ne pouvoit plus retenir... Après un instant de silence, Madame de S***, joignant les mains, & les élevant vers le Ciel : O Dieu ! s'écria-t-elle, toi que je crois voir à travers ces nuages brillants qui parent les Cieux, toi qui m'entends & qui lis dans mon ame, je te remercie comme mon Créateur, mon Pere & mon Bienfaiteur ; je te remercie de m'avoir placée dans une condition qui me mettoit à l'abri des persécutions de la haine, des noirceurs de l'envie, de la contagion des mauvais exemples, & de la séduction des conseils dangereux. Rien n'a pu altérer ma raison & corrompre mon cœur. Je n'ai connu ni la Cour ni la ville ; j'ai su qu'il existoit des flatteurs, des ambitieux, de

faux philosophes, des hommes enfin avilis par la cupidité, ou pervertis par l'orgueil ; j'ai gémi de leurs erreurs ; ce sentiment a souvent troublé le charme de mes rêveries ; j'ai plaint les méchants, mais j'ai toujours vécu loin d'eux. Soustraite aux passions violentes, aux plaisirs tumultueux & trompeurs, ma vie s'est écoulée dans une heureuse obscurité. Mon bonheur fut d'autant plus pur, qu'il ne m'attira point d'envieux ; l'innocence & la paix, l'amitié fidelle, les tendres sentiments de l'humanité, ont embelli tous les instants de ma carriere ; j'ai possédé tous les vrais biens !... & dans ce moment redoutable où la mémoire du passé fait le supplice du méchant, les plus doux souvenirs viennent en foule s'offrir à mon imagination... & je me rappelle avec transport que je n'ai dû qu'à la vertu le bonheur si pur dont j'ai joui. O grand Dieu ! quelle est ta bonté suprême ! Quand tu nous ordonnes de détester & de fuir le vice, tu nous enseignes les seuls moyens d'être heureux sur la terre, & tu nous promets encore au-delà de cette vie fragile, une immortelle récompense !...

En finissant ces paroles, Madame de S***. se laissa aller doucement dans les bras de Marianne ; la chaleur avec laquelle elle venoit de parler avoit épuisé ses forces. Marianne la regarda ; & la voyant pâle, immobile & les yeux fermés, elle poussa un cri douloureux. Madame de S*** r'ouvrit

ses yeux, & serrant tendrement la main de Marianne qu'elle tenoit dans les siennes : D'ou vient cet effroi, lui dit-elle avec un doux sourire? eh quoi, ma chere Marianne, toi dont la piété est si sincere, n'es-tu pas résignée?... ton sacrifice n'est-il pas déja fait?... Nous nous rejoindrons, mon enfant, & pour ne nous plus séparer!.... Que ma sérénité, ma tranquillité te consolent... Je me flatte que tu trouveras toujours un asyle dans le château de S***. Hélas! que n'ais-je pu t'assurer un sort! J'emporte encore un autre regret, il faut que je l'avoue... (Ici Marianne regarda fixement sa maîtresse, & l'attention qu'elle prenoit à ce discours arrêta & suspendit ses larmes.)

Tu sais, continua Madame de S***, qu'il y a ici une maîtresse d'école pour apprendre à lire aux enfants du village. La grande partie des habitants est en état de la payer; mais il existe beaucoup de pauvres paysans qui ne peuvent lui donner la modique rétribution qu'elle exige. Si j'eusse vécu quelques années de plus, j'aurois amassé l'argent nécessaire (c'est-à-dire, cent écus) pour faire une petite rente à cette sœur d'école, afin qu'elle pût instruire *gratis* les pauvres filles du village. Mais puisque Dieu n'a pas permis que j'eusse cette satisfaction, je dois me soumettre sans murmure à sa volonté. A ces mots, Marianne saisit avec transport une des mains de Madame de S***, en s'écriant : O ma chere

maîtresse!... Elle n'en put dire davantage, ses sanglots lui couperent la parole, & Madame de S***, se levant & s'appuyant sur son bras, reprit avec elle le chemin du château.

Madame de S*** ne survécut que peu de jours à cette conversation. Parvenue au dernier degré d'abattement & de foiblesse, elle fut obligée de garder son lit. Marianne, au désespoir, ne quitta plus son chevet, tous les domestiques fondoient en larmes dans tous les coins de la maison. La cour du château étoit remplie des habitants du village qui venoient tour-à-tour s'informer des nouvelles de *leur Dame*, de leur bienfaitrice, & qui ne sortoient du château que pour aller à l'Eglise former les vœux les plus ardents pour la conservation d'une vie si pure & si précieuse. Enfin, Madame de S***, toujours aussi tranquille & aussi résignée, vit approcher sa derniere heure avec ce courage sublime que la Religion seule peut donner. Marianne reçut son dernier soupir...

Ah, Dieu! s'écria Pulchérie en pleurant; la pauvre Marianne, que va-t-elle devenir?... — Les veilles, la fatigue & le chagrin causerent une funeste révolution dans sa santé; elle tomba dangereusement malade; mais à peine fût-elle en état de se lever, qu'elle prit la résolution de quitter S***; elle fit ses paquets, se rendit à l'Eglise où sa maîtresse étoit enterrée, baigna de larmes son tombeau, & partit en-

fuite pour Charleville sa patrie (*a*), vivement regrettée du Curé & des habitans. On fut deux ans sans entendre parler d'elle. Enfin, au bout de ce temps, le Curé reçut d'elle une boîte qui contenoit cent écus, & une lettre conçue en ces termes :

De Charleville, le 24 Septembre 1775.

MONSIEUR LE CURÉ,

„ Les voilà enfin, ces cent écus, que „ ma chere & digne maîtresse, comme vous „ le savez, desiroit à l'article de la mort. „ Dieu soit loué, ses dernieres volontés „ seront exécutées, & la bonne œuvre „ qu'elle projettoit aura lieu. Si j'avois „ eu du surplus d'argent, je vous aurois „ porté moi-même les cent écus de ma „ maîtresse ; mais je n'ai pas seulement „ de quoi payer la moitié du voyage. Avec „ cela j'ai le cœur aussi content que je „ peux l'avoir, après la perte que j'ai „ faite ; & je suis soulagée d'un terrible „ poids qui m'oppressoit jour & nuit. Je „ vous conjure, M. le Curé, de faire

(*a*) Charleville est une ville charmante, à cinquante-deux lieues de Paris, en Champagne, dans le Rhételois. Elle n'est sujette à aucune espece d'impositions. Elle est située sur la Meuse. Elle n'est séparée de la jolie ville de Mézieres que par un pont & une chaussée.

„ tout de suite la rente à la sœur d'école.
„ Ce sera pour moi une grande consola-
„ tion d'apprendre qu'elle est en fonction
„ d'enseigner à lire *gratis* aux pauvres
„ jeunes filles, & que toutes les bonnes
„ meres du village, & même des environs,
„ qui ne pouvoient pas les payer, lui en-
„ voient leurs enfants. J'espere que tous
„ ces petits innocents & leurs familles,
„ prieront Dieu pour ma maîtresse leur
„ bienfaitrice, & que vous leur direz,
„ M. le Curé, qu'ils le doivent. Mainte-
„ nant, je ne demande plus qu'une grace
„ au Seigneur, c'est d'avoir les moyens de
„ retourner quelque jour à S***. Quand
„ j'aurai vu de mes yeux l'école de charité
„ fondée par ma chere maîtresse, je n'aurai
„ plus rien à desirer en ce monde ".

Je suis, avec respect, Monsieur le Curé,

Votre très-humble, &c.

MARIANNE RAMBOUR.

Le Curé fut pénétré d'admiration en lisant cette lettre; son ame étoit faite pour sentir toute la sublimité d'une semblable action. Le lendemain au Prône, il lut à haute voix la lettre de Marianne. Cette lecture touchante, fit fondre en larmes tous les habitants; & le Curé lui-même, ne pouvant retenir ses pleurs, fut plusieurs fois obligé de s'interrompre... —

Je le crois, interrompit César. Oh, comme j'aurois pleuré si j'eusse été là !... Mais, maman, la fondation a-t-elle eu lieu ?... — Assurément. Le Curé a placé les cent écus. Cette somme, fruit des veilles & du travail sans relâche durant deux ans de la vertueuse Marianne, a produit une rente pour la sœur d'école, qui l'a mise en état de montrer *gratis* à tous les pauvres enfants de S***.

A présent, mes enfants, dites-moi, si cette action ne vaut pas bien celle d'Ambroise ?... — Oh, maman, elle est encore plus belle ; car la pitié faisoit agir Ambroise tout naturellement ; & puis la reconnoissance de Madame de Varonne le récompensoit à mesure... — Sans doute. Au-lieu que le seul respect que Marianne avoit pour la mémoire de sa maîtresse l'engageoit à tous les sacrifices qu'Ambroise avoit faits pour conserver les jours de Madame de Varonne. La conduite d'Ambroise est digne d'admiration ; celle de Marianne est au-dessus de tous les éloges. Enfin, pour en sentir le mérite, jugez d'après ce que Marianne a fait pour une maîtresse qui n'existoit plus, de ce qu'elle eût été capable de faire pour lui sauver la vie. Mais, continua Madame de Clémire, croyez-vous, mes enfants, que l'histoire de Marianne soit finie ? — Comment, maman... — Ne trouvez-vous pas qu'il y manque un dénouement ? Ne sommes nous pas convenus qu'il étoit impossible qu'une action héroïque ne fût pas

tôt ou tard récompensée?... — Ah, tant mieux, Marianne aura une récompense, & la veillée n'est pas finie; quelle joie!... Eh bien, maman?... — Eh bien, Marianne, après avoir donné tout ce qu'elle possédoit, se remit à travailler sur de nouveaux fraix, mais non avec autant d'ardeur; car elle ne travailloit plus que pour se procurer sa subsistance. Vers ce même temps, un de ses parents mourut, qui, touché de la vertu de Marianne, lui laissa deux cents soixante livres de rente. Avec ce petit héritage, Marianne travaillant toujours, se trouva riche dans un pays exempt d'impositions, & qui produit avec abondance toutes les choses nécessaires à la vie; mais elle ne dépensa pour elle que ce qu'il falloit indispensablement pour sa subsistance, afin d'être en état de donner quelques secours aux pauvres... — Eh quoi, maman, interrompit Caroline d'un ton chagrin, deux cents soixante livres de rente, voilà toute la récompense de la vertueuse Marianne?... — Mais, reprit Madame de Clémire, songez qu'une personne de la condition de Marianne, avec deux cents soixante livres de rente & le goût du travail, est plus riche à Charleville, qu'une mere de famille à la Cour avec vingt-cinq mille livres de rente. En général, toute fortune qui nous tire de notre état, ne doit pas nous rendre heureux... — Mais pourquoi, dit César? — Supposez, répondit Madame de Clémire, que Morel, votre Laquais, gagne demain deux millions

à la loterie. — Eh bien, maman, Morel sera parfaitement heureux, il a un bon cœur, il fera beaucoup de bien, de bonnes actions... — En admettant que cet événement ne lui tourne pas la tête, ne le rende pas vain, orgueilleux, insensé, il sera toujours fort à plaindre. Morel sait lire & écrire, il a d'excellents sentiments, il est très-distingué dans l'emploi qu'il occupe; mais quelle figure fera-t-il dans le grand monde? à quelles moqueries ne sera-t-il pas exposé? comment fera-t-il les honneurs de sa maison? quelle sera sa conversation, son maintien? saura-t-il gouverner ses terres? saura-t-il démêler si un régisseur est intelligent, honnête ou non? Il voudra se marier, il n'épousera certainement ni une Marchande, ni une Fermiere, il choisira une femme aimable & bien élevée en apparence; cette femme ne l'aura épousé que pour sa fortune; par conséquent, elle ne sera point estimable, & elle sera le tourment de sa vie. ainsi vous voyez que Morel avec cent mille livres de rente, seroit aussi malheureux que ridicule. Au lieu de cela, supposez qu'il ne gagne à la loterie que douze mille francs, il achetera quelques arpents de terre, il épousera une bonne & jolie ménagere, bien honnête, bien laborieuse, & qui lui apportera en dot cinq ou six mille francs. Aimé, respecté de sa femme, vivant dans la plus grande aisance, considéré des Fermiers ses voisins, parce qu'il est bon, charitable, & qu'il a plus d'instruction qu'on n'en a commune-

ment dans son état ; voilà Morel le plus fortuné de tous les hommes. — Cela est vrai, maman ; mais si Morel en gagnant deux millons, veut rester dans son état, s'il ne va pas habiter une ville, s'il se contente d'une petite ferme & d'une jolie ménagere pour femme, & s'il emploie tout le reste de sa fortune à faire de belles actions, on ne se moquera pas de lui, & il sera heureux. — Morel est un fort honnête homme ; mais dans cette supposition, vous en faites un philosophe & un héros, & je ne le crois ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, pour suivre votre idée, il faudroit encore que la ménagere qu'il épousera fût aussi une héroïne, & que tous les enfants qu'il en aura fussent autant de philosophes ; sans cela la ménagere sera très-fâchée que Morel ne se réserve pas soixante mille livres de rente au moins ; les enfants partageront ce sentiment, & le malheureux Morel n'entendra dans sa famille que des plaintes & des reproches... — Eh bien, il n'a qu'à ne se pas marier. — Et s'il le desire ?... — Supposons qu'il ne le desire pas. — Il n'aura jamais d'enfants ; de quel bonheur vous le privez !... — Ah, chere maman !... donnons-lui une bonne mere, il n'aura rien à regretter. — Aimable enfant !... Mais je le veux bien ; je consens à tout ce que vous voulez. Je suppose avec vous que Morel ait une mere tendre & chérie, qu'il se retire avec elle dans une petite terre, qu'il ne se réserve que douze ou quinze cents li-

vres de rente, & qu'il donne le reste aux infortunés, je lui vois encore bien des chagrins.... — Quels sont-ils? — Morel ne connoît ni les hommes, ni les affaires; des frippons adroits, souples & entreprenants s'empareront de sa confiance, sous prétexte de l'éclairer & de diriger ses vues bienfaisantes. Morel, trompé, dupé, volé, ruiné par eux en voulant faire le bien, ne parviendra qu'à enrichir des intrigants & des méchants. — Mais s'il ne donne sa confiance qu'à des gens éclairés & honnêtes? .... — Malheureusement ceux qui ne le sont pas forment la classe la plus nombreuse. Ainsi remarquez, je vous prie, combien il faut faire de suppositions extraordinaires, & même extravagantes, pour admettre que Morel pût être heureux si la fortune lui donnoit demain cent mille livres de rente? .... — Cela est juste. Je sens à présent qu'il ne suffit pas d'être bon pour faire le bien, qu'il faut encore être éclairé; & puis je comprends aussi que c'est un fort grand malheur que de sortir de son état. — C'est-à-dire, pour une personne de la condition de Morel & de la vertueuse Marianne, pour une personne enfin qui manque d'éducation; car avec des vertus, des lumieres, de l'instruction, & la connoissance du monde & des hommes, on peut trouver le bonheur dans tous les états, & du moins on ne sera déplacé dans aucun. — C'est une bonne chose qu'une bonne éducation. — Oui; elle rend susceptible de tout, elle

nous offre mille ressources dans l'adversité, elle nous préserve du fol orgueil qu'inspirent trop souvent les faveurs de la fortune, ou du moins elle nous apprend à le cacher. Elle répare l'inégalité des conditions, elle nous donne les qualités qui font aimer, & les agréments qui préviennent & qui attirent; elle nous rend la solitude agréable, & nous fait paroître avec éclat dans le monde; enfin, elle perfectionne la raison, forme le cœur, & développe le génie. Jugez donc, mes enfants, de la reconnoissance qu'une personne bien élevée doit à tous les gens qui ont concouru à son éducation... — Et sur-tout à sa mere, à son pere... — Sans doute; & si l'on sent bien, comme vous, mes enfants, tout ce qu'on leur doit, on respecte & l'on aime véritablement les instituteurs & les maîtres auxquels ils ont remis une partie de leur autorité. En achevant ces paroles, Madame de Clémire se leva, embrassa ses enfants, & les envoya coucher.

Le jour suivant César & ses sœurs, selon leur coutume, s'entretinrent entre eux de l'histoire de la veille. Ils ne se lassoient pas de répéter l'éloge de la vertueuse Marianne Rambour; mais, malgré tout ce que Madame de Clémire leur avoit dit à ce sujet, ils ne pouvoient s'empêcher de trouver que Marianne n'étoit pas aussi heureuse qu'elle méritoit de l'être. Car enfin, disoit Pulchérie, cette bonne fille, avec ces deux cents soixante livres de rente, n'a-t-on

juste que ce qu'il lui faut pour vivre; aussi, pour pouvoir secourir les pauvres, elle est obligée de travailler toujours, & de se réduire, comme dit maman, à l'absolu nécessaire; voilà ce qui me fait de la peine. Je voudrois qu'elle eût du moins la possibilité de faire l'aumône sans se mettre mal à son aise.

Le soir, à l'heure de la veillée, Madame de Clémire adressant la parole à Pulchérie : J'ai entendu tantôt, lui dit-elle, toute votre conversation relativement à Marianne Rambour. Pourquoi rougissez-vous, Pulchérie?... — Maman!... — Si vous êtes fâchée que j'entende vos entretiens particuliers avec votre frere & votre sœur, il ne faudra pas une autre fois parler si haut à dix pas de mon métier. — Ah, maman, je n'aurai jamais rien de caché pour vous... — Pourquoi donc venez-vous de rougir? répondez à cette question. — C'est que, malgré vos réflexions d'hier, j'ai soutenu encore que l'action de Marianne n'étoit pas assez récompensée, & je sens bien à présent que j'ai tort d'avoir une opinion qui n'est pas celle de ma chere maman. — En effet, vous devez croire que votre opinion ne vaut rien quand elle differe de la mienne; & lorsque vous n'êtes pas frappée de la vérité des principes que je cherche à vous donner, c'est à moi qu'il faut exposer vos doutes; je suis toujours prête à vous entendre, à vous répondre. Ainsi quand vous n'êtes pas de mon avis, je

trouve très-bon que vous m'en fassiez l'aveu; je le desire même, & je l'exige. Mais, en le disant aux autres, vous manquez à l'affection & au respect que vous me devez. D'ailleurs, si vous m'avez mal compris, je ne pourrai pas vous faire connoître votre erreur si je ne suis pas présente à la critique que vous faites de mes opinions... — La critique!... — Oh, ma chere maman, quelle expression!... — Elle est peut-être un peu forte. Mais enfin, n'avez-vous pas dit que vous ne trouviez pas que Marianne fût assez récompensée de son action, & que vous ne pouvez penser comme moi à cet égard?... Voulez-vous à présent écouter mes raisons?... — Ah, maman, de tout mon cœur, & je vais tâcher de vous bien comprendre, afin de penser comme vous. — Ce qui vous fâche, c'est que vous ne croyez pas que Marianne soit parfaitement heureuse, n'est-ce pas?... — Oui, justement, maman. — Qu'est-ce qui peut rendre *parfaitement heureuse* une personne pieuse, simple, laborieuse, une personne enfin qui porte la vertu jusqu'au degré d'héroïsme le plus sublime;... de l'argent?... vous ne le pensez pas... — Mais, maman, lorsqu'on ne le desire que pour le donner, l'argent ajoute au bonheur. — Selon vous, la bienfaisance pourroit rendre ambitieux, & cela n'est pas. On ne desire réellement des richesses que par orgueil ou par cupidité. Quand ce n'est pas la vanité qui porte aux actions vertueuses, on est pleinement

fatisfait en fecourant les malheureux autant qu'on en a le pouvoir. Le riche bienfaifant donne avec plus d'éclat : le pauvre bienfaifant donne avec plus de plaifir.... — Pourquoi cela, maman ?... — Vous allez le comprendre ; plus une action eft vertueufe, plus elle nous procure de faisfaction... — Ah, cela eft certain. — Une action eft plus ou moins belle fuivant les facrifices qu'elle coûte. L'homme qui poffede cinquante mille livres de rente, & qui fe réduit à vingt-cinq, afin de donner le refte aux pauvres, fait affurément une belle action, & malheureufement trop rare. Cependant de quoi fe prive-t-il? de quelques brillantes bagatelles; il fe retranche quelques diamants, un peu de dorures, &c. En gardant vingt-cinq mille livres de rente, il fe réferve toutes les commodités de la vie, un bon carroffe, une maifon agréable, une jolie terre, en un mot, les feuls agréments réels que puiffe procurer la fortune; il n'a renoncé qu'à de vaines fuperfluités, & ce facrifice, auffi brillant que peu pénible, ajoute à fa confidération, & lui obtient l'eftime générale. Il eft heureux fans doute, il eft digne de l'être. Mais le pauvre bienfaifant jouit d'un bonheur cent fois au-deffus du fien. Figurez-vous Marianne Rambour avec fes deux cents foixante livres de rente; figurez-vous cette fille angélique, n'agiffant que pour Dieu & fa confcience; repréfentez vous-la, travaillant tout le jour afin de porter fecrete-

ment le soir chez un malade, ou chez une mere de famille, la petite somme qui doit donner du bouillon au pauvre infirme, & du pain à quatre ou cinq enfants. Après cette action, suivez-la, voyez-la revenir chez elle les yeux encore humides des douces larmes qu'elle a versées. Elle rentre dans sa petite chambre, elle n'aura pour son souper qu'une salade, peut-être, mais elle dira : Le plat dont je suis privée aujourd'hui a donné du pain à cinq infortunés... Cette réflexion remplit son cœur d'une joie délicieuse. Elle se rappelle les remerciements de la pauvre mere de famille, elle croit l'entendre, elle croit voir encore les petits enfants se jettant avec avidité sur la nourriture qu'ils demandoient en vain depuis deux jours! O combien de tels souvenirs rendent cheres à Marianne la frugalité de son repas! En sortant de table, avec quel plaisir, avec quelle confiance elle va prier Dieu, cet Être souverainement bon qui a dit : „ Prenez bien garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, afin qu'ils vous voyent, autrement vous n'en recevrez point de récompense de votre pere qui est dans les Cieux (*a*) ". Marianne n'a point eu le bonheur & la gloire d'arracher à la misere une multitude d'infortunés, elle n'a point formé d'établissement utile & durable, elle n'a point fondé d'hôpital, mais

(*a*) Evangile de St. Matthieu, chap. 5.

elle a donné en ſecret, & c'eſt une partie de ſon néceſſaire qu'elle a donné. Elle n'a recherché ni les louanges, ni l'approbation des hommes; elle n'eſt guidée que par la Religion, & par l'humanité; elle trouve dans ſes réflexions, dans ſon cœur, dans le ſouvenir de ce qu'elle a fait, ſur-tout dans ſes ſacrifices, une ſource inépuiſable de félicité; enfin, elle goûte déja d'avance une partie de l'immortel bonheur des Anges; elle eſt ſatisfaite d'elle-même, elle eſt ſûre que Dieu l'approuve & la protege. A préſent vous devez comprendre que ſi Marianne avoit aſſez de fortune pour ſecourir les pauvres ſans prendre ſur ſon néceſſaire, ſes aumônes ne lui procureroient pas autant de ſatisfaction, puiſqu'elle auroit moins de mérite, en les faiſant; vous en pouvez juger par vous-même. L'autre jour on vous envoya un panier de pommes que vous avez partagé avec votre frere & votre ſœur. Avant-hier Madeleine vous apporta un petit agneau, votre ſœur en eut envie, & vous le lui donnâtes. De ces deux actions, quelle eſt celle que vous avez faite avec le plus de plaiſir? — De donner le joli petit agneau blanc à ma ſœur. — Cependant vous regrettiez beaucoup le joli petit agneau. — Oh, oui, maman; mais c'eſt préciſément à cauſe de cela, je ſentois tout le plaiſir qu'il devoit faire à ma ſœur. Je me diſois: ma ſœur ſera enchantée ſi je lui porte ce petit agneau; je me repréſentois ſa ſurpriſe, ſa joie, & je pen-

fois que cela me feroit bien plus de plaisir que de garder l'agneau. Je demandai du ruban couleur de rose à ma bonne; je parai mon agneau, je lui mis un collier & des brasselets, & puis je courus chercher ma sœur; le cœur me battoit en chemin, d'une force!... mais c'étoit de joie, j'étois charmée... — C'est ce qu'on éprouve toujours quand on fait un sacrifice généreux; plus ce sacrifice est grand, plus on est content de soi-même; & par la joie que vous ressentiez, en vous représentant celle que le don du petit agneau causeroit à votre sœur, jugez donc du sentiment qu'on doit éprouver en portant des secours à une famille infortunée prête à expirer de faim & de misere!... — Oh, maman, je l'imagine facilement. Ah, quand nous ferez-vous jouir du bonheur d'aller secourir des malheureux?... — L'hyver prochain, quand nous serons à Paris, si vous vous conduisez parfaitement jusques-là... — Oh, c'est la récompense que nous aimerons le mieux... Mais, maman, il n'y a personne ici dans cet excès de misere; & comment cela peut-il se trouver à Paris dans une si belle ville, & habitée par des gens si riches!... — Voilà le funeste effet du luxe, c'est-à-dire, de la plus méprisable vanité, celle de vouloir briller par une folle magnificence, au-lieu de chercher à se distinguer par la vertu; cette manie qui ne donne que des ridicules haïssables, & qui ne produit pas une seule jouissance réelle, est précisément ce qui fait qu'on

trouve beaucoup plus d'infortunés dans les grandes villes que dans les villages les plus pauvres. — Ah, cela ſeul dégoûteroit de la ville, & feroit aimer la campagne. Mais, Maman, comment fait-on pour découvrir ces infortunés dont vous parlez ? car je ſais bien que ceux qui demandent l'aumône ne ſont pas les plus à plaindre... Mais ceux qui ſont malades, qui ne ſortent point ? — Hélas ! Paris en eſt plein ; il n'y a preſque point de rues où l'on ne puiſſe en trouver... — O Ciel ! comment ! on paſſe ſans ceſſe devant les maiſons de ces pauvres malheureux, on paſſe devant leur porte, on les a pour voiſins !... Ah, maman, croyez-vous qu'il y en ait dans notre rue à Paris ?... Cette idée-là m'empêcheroit de dormir. Comment s'endormir tranquillement quand on penſe qu'on eſt peut-être à cent pas d'un pauvre malade couché ſur de la paille !... — Conſervez cette humanité, ma fille ; & quand vous aurez de l'argent, ſi vous êtes ſouvent tentée d'acheter des ſuperfluités, rappellez-vous cette touchante réflexion que vous venez de faire ; dites-vous : avec l'argent que je mettrois à ce chiffon, dont je ſerois dégoûtée dans deux jours, je puis ſauver la vie à un enfant mourant, & à une mere déſolée !... — Ah, je n'acheterai jamais de ſuperfluités... — Ne prenez point cet engagement, parce qu'il eſt vraiſemblable que vous ne le remplirez pas. Ne ſe réſerver que le néceſſaire, & donner le reſte aux pauvres, eſt l'effet d'une vertu

qui n'eſt faite, ni pour l'enfance, ni pour la premiere jeuneſſe. Contentez-vous de ſavoir qu'elle exiſte, & qu'elle aſſure le ſeul bonheur réel qui ſoit ſur la terre. Accoutumez-vous dès-à-préſent à réfléchir ſur la frivolité des joujoux & des bagatelles qui font ſouvent l'objet de vos deſirs. Songez qu'ils ne procurent que des amuſements, paſſagers, des plaiſirs auſſi vains que peu durables, tandis que le ſeul récit d'une bonne action vous émeut, vous tranſporte & fait couler vos larmes.... Que ſeroit-ce donc ſi vous la faiſiez vous-même, cette action?... Songez quelquefois à la multitude d'infortunés qui manquent de pain, tandis que vous jettez, ou que vous perdez celui qu'on vous donne pour votre goûter; qui ſouffre toutes les rigueurs du froid, faute de vêtements, tandis que vous coupez vos robes pour en habiller votre poupée. Ces réflexions, en ouvrant votre cœur à la compaſſion, vous rendront économe; & ſans l'économie, il eſt impoſſible d'être généreux. Ainſi d'abord, prenez l'habitude de ne rien perdre; enſuite impoſez-vous de temps en temps quelques petits ſacrifices volontaires; acquérez de l'empire ſur vous-même; rappellez-vous bien qu'on ne peut ſe diſtinguer que par la vertu; qu'on ne peut être eſtimé, heureux & chéri que par elle; rappellez-vous enfin & nos converſations & les hiſtoires de nos veillées, & peu-à-peu votre ame s'élevera, votre raiſon ſe perfectionnera,

vous

vous deviendrez véritablement bienfaisante, & vous serez les délices & la gloire de votre mere. — Je voudrois faire votre bonheur dès-à-présent, ma chere maman. Se peut il qu'il soit impossible à mon âge d'être assez bonne pour sacrifier aux pauvres toutes ses fantaisies?... — On n'est pas capable à votre âge, & dans la grande jeunesse, d'une réflexion assez suivie pour pouvoir atteindre le point de perfection dont vous parlez. Vous n'avez rien vu, tout est nouveau pour vous, tout vous charme; mais quand vous saurez vous occuper solidement, la plupart des choses frivoles qui vous plaisent & vous tentent maintenant, vous paroîtront insipides, vous n'attacherez de prix qu'à ce qui touche le cœur; & rien ne le satisfait pleinement que le constant usage de la bonté. Au reste, on n'est pas obligé de donner tout son superflu aux pauvres. L'Evangile nous prescrit de faire l'aumône (*a*), & ne nous ordonne pas de nous dépouiller entiérement en faveur des autres. Il est vrai que celui qui se pénétreroit parfaitement de l'esprit de l'Evangile, donneroit aux pauvres tout ce qu'il possede; mais enfin, la Religion n'exige pas que nous sacrifions à l'humanité toutes

(*a*) Donnez à celui qui vous demande, & n'évitez pas celui qui veut emprunter de vous. *Evangile St. Mathieu, ch. 5.*

les commodités de la vie, elle exige seulement que nous mettions un frein à nos fantaisies, afin que nous soyons en état d'expier notre frivolité par des actes de bonté & de bienfaisance. — J'entends bien tout cela. Quand on est médiocrement bon, on donne une petite partie de son superflu ; quand on est bien bon & bien pieux, on en donne beaucoup plus de la moitié ; quand on est parfait, on donne tout. — Voilà une définition très-juste. — Maman, vous avez dit tout-à-l'heure qu'il n'est pas possible d'être généreux sans être économe ? — Certainement. Ce qu'on prodigue, ce qu'on perd, est un vrai vol qu'on fait aux pauvres. Cette négligence est d'autant plus condamnable, qu'elle ne nous procure aucune sorte de plaisir. Par exemple, Pulchérie, voici le compte que votre Bonne m'a montré, des choses que vous avez perdues dans le cours de cette année : Un manteau de taffetas noir, six mouchoirs de poche, quatre paires de gants, deux dés à coudre, trois étuis remplis d'aiguilles, & une paire de ciseaux. Toutes ces choses forment la somme de quarante francs qu'il m'a fallu donner pour acheter de nouveau tout ce que vous avez perdu. Si vous eussiez été plus soigneuse, j'aurois eu quarante francs de plus, que j'aurois pu employer, ou pour votre agrément, ou à faire une bonne action. Si vous ne mettez tous vos soins à vous corriger de ce défaut, il me coûtera bien plus d'argent à mesure

que vous avancerez en âge, parce qu'en grandissant, votre entretien deviendra beaucoup plus cher, & je vous conterai demain à ce sujet une petite histoire, qui, je l'espere, vous fera quelqu'impression. — Mais, maman, pourquoi ne pas nous la dire aujourd'hui, il est de si bonne heure? — C'est que je n'ai pas encore achevé de vous conter celle d'hier... — Quoi, s'écrierent à la fois tous les enfants, l'histoire de Marianne Rambour!... — Je ne vous ai point dit qu'elle fût finie, vous m'avez toujours interrompue, & vos questions ne m'ont pas laissé le temps de la reprendre. J'ai tâché de vous faire comprendre, qu'en général les personnes sans éducation sont très-à plaindre, lorsqu'un événement imprévu les sort de leur état. Je crois avoir prouvé à Pulchérie que Marianne Rambour devoit être heureuse avec deux cents soixante livres de rente, mais je n'ai point dit que ce petit héritage fût le seul prix que le Ciel eût réservé à sa vertu. Je vous ai rappellé cette maxime, que *jamais une action héroïque ne reste sans récompense même dès ce monde*. Là-dessus vous vous êtes récriés tous sur la modicité d'une rente de deux cents soixante livres, sans vous informer si c'étoit en effet [illegible] toute sa récompense. — Ah, je vois [illegible] qu'il ne faut pas se presser de juger, & [illegible] qu'avant de décider, il faut se bien fai[illegible] expliquer les choses. Nous mériterio[illegible], pour notre punition, d'être privé[illegible] du reste de l'histoire de Ma-

rianne; ce feroit pourtant un bien grand chagrin. — Je ne vous le donnerai pas. C'eſt aſſez pour moi que vous preniez la réſolution de juger à l'avenir avec moins de précipitation & de légéreté.

Mais revenons à Marianne. Elle apprit dans ſa retraite que le Curé de S*** avoit lu ſa lettre au Prône; loin d'en être flattée, elle s'en affligea. Elle écrivit au Curé à ce ſujet : „ Je ſuis fâchée, lui mandoit-„ elle, que vous avez rendu publique une „ action que j'aurois voulu qui n'eût été „ connue que de Dieu & de vous". Malgré la ſincérité de ce regret, tout le monde ſut bientôt à Charleville l'hiſtoire de Marianne. Les perſonnes les plus diſtinguées de la ville voulurent la voir, la connoître, l'attirer chez elles. Pluſieurs même tenterent tous les moyens imaginables pour l'engager à recevoir des ſecours que ſa ſituation devoit lui rendre néceſſaires. Mais Marianne les refuſa conſtamment, & répondit toujours qu'elle n'avoit beſoin de rien, & qu'elle étoit parfaitement ſatisfaite de ſon ſort. Enfin, le Curé de S*** fit un voyage à Paris, il y parla plus d'une fois de Marianne Rambour; il conta, entr'autres, cette hiſtoire touchante à une femme à laquelle il donna quelques lettres de Marianne, & une copie de l'acte de fondation faite par elle. Cette femme remit ces différentes pieces à un homme de Lettres de ſes amis, afin qu'il les inſérât dans un ouvrage intéreſſant qu'il fai-

soit alors imprimer (a). — Quoi, la vie de Marianne Rambour est imprimée? ah, que j'en suis aise, voilà donc déja Marianne célebre... — Malgré toute sa modestie, la voilà tirée de l'obscurité qu'elle aimoit; mais écoutez le reste. — Voici le dénouement, le cœur me bat... Eh bien, maman?... — Il existe un jeune Prince, à-peu-près de votre âge, César; il a neuf ans, & déja son caractere donne l'espérance heureuse de le voir un jour aussi distingué par ses vertus & sa bienfaisance, que par le rang auguste où le sort l'a placé; ainsi que vous, mes enfants, un de ses plus grands plaisirs est celui d'entendre conter des histoires intéressantes; il les écoute avec avidité, elles font une profonde impression sur son cœur, & se gravent dans son souvenir. Un jour la personne chargée de présider à son éducation, lui conta l'histoire de Marianne Rambour. Quand ce récit fut achevé, le jeune Prince, fondant en larmes, s'écrie: *Ah, que je suis malheureux de n'être qu'un enfant!*... Pourquoi, Monseigneur, lui demanda-t-on? — Je ferois une pension à cette vertueuse fille... — Mais vous avez le plus tendre des peres... — Croyez-vous que je puisse lui demander?... — N'en

(a) Intitulé *la Fête de la Rose*, & qui se trouve à la suite du charmant Roman, qui a pour titre: *Les Amours de Pierre le Long.*

doutez pas, vous le comblerez de joie... A ces mots, le jeune Prince, transporté, hors de lui, se leve, sort en courant de la chambre, traverse un corridor, descend précipitamment deux étages, arrive dans une salle de billard, dans laquelle il trouve huit ou dix personnes; mais il n'y voit que le Prince son pere; & malgré sa timidité naturelle, il se jette dans ses bras, en disant, d'une voix entre-coupée : *Papa, j'ai une grace à vous demander*, & il l'entraîne dans la chambre voisine. Là il explique ce qu'il desiroit de la maniere la plus touchante. Il reçut, pour premiere récompense de sa sensibilité, les tendres embrassements de son pere, qui le serra contre son sein, en lui disant : Je vais donner l'ordre qu'on fasse en votre nom le brevet d'une pension de six cents livres pour Marianne Rambour. Ah, maintenant, maman, interrompit Pulchérie, je suis satisfaite... — O le charmant petit Prince, qu'il dut être content!... Il voulut écrire lui-même à Marianne Rambour pour lui annoncer cette nouvelle... — Lui-même!... — Assurément, & voici la lettre qu'il écrivit.

*De St L**, ce 2 Août 1782.*

„ Je suis bien heureux, Mademoiselle,
„ qu'on m'ait appris l'action que vous a
„ fait faire votre attachement pour Mada-
„ me de S***, puisque j'ai la liberté de
„ vous dire à quel point j'en suis touché,

„ On vouloit me prouver combien la vertu
„ est belle, combien elle mérite d'être ai-
„ mée, & l'on m'a conté votre histoire.
„ Je vous dois une leçon que je n'oublie-
„ rai jamais, & que je me rappellerai tou-
„ jours avec attendrissement. Recevez,
„ Mademoiselle, le brevet de la pension
„ de six cents livres que je vous envoye,
„ comme un témoignage de mon admira-
„ tion, & du vif & tendre intérêt que je
„ prendrai toute ma vie à votre bonheur.
„ Je fais joindre à ma Lettre une ref-
„ cription de cent & cinquante livres pour
„ le premier quartier de votre pension, qui
„ commence à courir du premier Juillet
„ dernier".

Jugez, mes enfants, de l'effet que cette lettre produisit sur le cœur sensible de Marianne! d'autant mieux que le brevet qui l'accompagnoit étoit conçu dans les termes les plus honorables & les plus touchants... Ainsi Marianne est aujourd'hui très-riche dans son état, sur-tout dans le pays qu'elle habite, & elle jouit de la seule considération flatteuse, celle qu'on ne doit qu'à la vertu. — Ah, maman, la charmante histoire!... Que j'aime ce jeune Prince déja si bon! — J'espere que la veillée, demain, ne vous paroîtra pas moins intéressante. Mais il est tard, il faut terminer celle-ci. Ma chère maman, encore un mot. Quel est le titre de l'histoire que vous aurez la bonté de nous dire demain?... — *Eglantine*, ou l'*Indolence corrigée*. —

Eglantine ! le joli nom ! Et elle étoit indolente ? Mais, au reste, ce n'est pas là un bien grand défaut. — Vous verrez quels en peuvent être les inconvénients. En attendant, allons nous coucher. Ce peu de mots de Madame de Clémire inspira beaucoup de curiosité, & fit desirer vivement la neuvieme veillée que Madame de Clémire commença de la sorte.

Doralice, femme d'un Financier, jouissoit d'une fortune considérable; mais elle avoit trop d'esprit & un trop bon cœur pour aimer le faste, & pour vouloir se distinguer par une vaine magnificence. Elle savoit que le luxe, toujours condamnable, est véritablement ridicule dans les personnes que leur état dispense de toute espece de représentation. Elle n'avoit point de diamants, elle habitoit une maison aussi simple que commode; elle ne donnoit point de fêtes, mais elle faisoit de bonnes actions; & sa fortune, loin de l'exposer à l'envie des sots, au mépris des gens raisonnables, lui attiroit les bénédictions des infortunés & l'estime générale. Rien chez elle n'annonçoit l'ostentation & le puérile desir de briller. Quoiqu'elle sût se suffire à elle-même, elle aimoit la société. Afin de s'en former une véritablement agréable, elle n'avoit donné la préférence exclusive à aucune classe sur une autre; elle n'avoit point dit : *Je ne verrai que les gens d'un tel état*, ou bien je ne verrai point les gens d'un tel état; mais elle s'étoit décidée à rece-

voir toutes les personnes véritablement distinguées par les qualités du cœur & les agréments de l'esprit, de quelque condition qu'elles fussent. Doralice n'avoit qu'une fille : cette enfant, âgée de six ans, annonçoit un bon cœur ; elle étoit douce, obéissante, sincere ; elle ne manquoit point de mémoire ni d'intelligence, mais elle étoit excessivement indolente ; par conséquent, elle n'avoit nulle activité, aucune application. Elle faisoit tout avec lenteur & nonchalance, & elle étoit également négligente & paresseuse. Comment, maman, interrompit Caroline, l'indolence entraîne tous ces défauts-là ? ... — Réfléchissez-y, & vous n'en serez pas surprise. Qu'est-ce que l'indolence ? C'est une certaine lâcheté qui donne du dégoût pour tout ce qui pourroit fatiguer le moins du monde, soit l'esprit, soit le corps. Avec cette disposition, on ne veut ni courir, ni sauter, ni danser, ni jouer au volant, parce que ces amusements sont fatigants. Par la même raison, on n'aime point l'étude, parce qu'on ne veut pas prendre la peine de s'appliquer. On ne réfléchit point, on ne pense à rien, & l'on végete au lieu de vivre. Tel étoit l'état d'Eglantine, la fille de Doralice. Elle prenoit ses leçons avec beaucoup de douceur ; mais elle n'écoutoit pas un mot de tout ce qu'on lui disoit, & elle ne faisoit nulle espece de progrès. D'un autre côté, sa Gouvernante se plaignoit sans cesse du peu de soin dont elle étoit capable. En

effet, on trouvoit dans tous les coins de la maison les mouchoirs, les gants, les ciseaux, les poupées d'Eglantine. Elle aimoit mieux perdre que de ranger & de serrer les choses à son usage; tout étoit en désordre dans sa chambre, tout y étoit de la malpropreté la plus dégoûtante. Eglantine, obligée de passer une partie du jour à chercher ses livres, son ouvrage, ses joujoux, s'ennuyoit mortellement, & consumoit, dans cette désagréable occupation, un temps précieux qu'elle eût pu employer utilement, ou du moins donner à ses plaisirs.

Tous les matins il falloit la gronder pour la décider à sortir de son lit. Ensuite nouveaux sermons sur l'engourdissement qu'elle conservoit régulièrement plus d'une heure après son réveil, & qui se manifestoit par des bâillements redoublés. Autres sermons sur la longueur excessive de son déjeûner; & puis la promenade, où les remontrances recommençoient, parce qu'Eglantine vouloit s'asseoir au lieu de marcher, & se plaignoit ou du froid ou du chaud. Les leçons ne se passoient pas mieux; Eglantine n'en prenoit guere sans pleurer ou sans en avoir envie; les récréations n'étoient pas plus amusantes; il falloit chercher les joujoux égarés & perdus, & s'entendre gronder encore à ce sujet.

Dorslice avoit tous les talents nécessaires pour former une excellente institutrice; mais elle manquoit d'expérience, cette édu-

cation étoit la premiere à laquelle elle eût présidé; en toutes choses il faut payer son apprentissage par des fautes, & dans cette occasion elle en fit une grande. Elle ne prévit pas toutes les conséquences fâcheuses qui pouvoient résulter du défaut dominant de sa fille, (défaut à la vérité qu'il est le plus difficile de détruire). Elle se flatta que l'âge & la raison donneroient insensiblement à Eglantine l'activité dont elle étoit dépourvue; elle se contenta de la gronder de temps-en-temps, au-lieu de la punir, & elle ne sentit son erreur, que lorsqu'il étoit trop tard pour y remédier. — Vous croyez, maman, que si l'on eût mis Eglantine en pénitence on l'auroit corrigée?... — Il est rarement nécessaire d'employer des moyens violents pour corriger les enfants actifs & sensibles, parce qu'ils prennent tout vivement; un rien les affecte, un mot suffit pour les punir. Mais les caracteres indolents & froids s'émeuvent difficilement; il leur faut de temps-en-temps quelques secousses qui puissent les tirer de leur assoupissement habituel. — Maman, quelles pénitences auriez-vous données à Eglantine? — Les plus rigoureuses pour elles, & cependant les plus simples. Quand elle n'auroit voulu ni courir ni marcher d'un bon pas à la promenade, j'aurois prolongé sa promenade d'une heure. Quand elle auroit pris une leçon avec nonchalance, j'aurois fait recommencer la leçon; ainsi du reste. Eglantine alors, pour

s'éviter de la peine, se seroit appliquée, auroit pris une activité apparente qui finit toujours par en donner une réelle, & insensiblement elle eût changé de caractere.

Doralice ne suivit point cette méthode, & s'en répentit amérement dans la suite. Cependant, voyant la négligence d'Eglantine augmenter tous les jours, elle imagina de faire un journal dans lequel elle écrivit tous les soirs le détail le plus exact de toutes les choses qu'Eglantine avoit perdues dans la journée, avec le prix de toutes ces choses perdues. Elle mettoit dans cette liste les livres déchirés ou dépareillés, les joujoux brisés, les robes neuves tâchées & gâtées de maniere à ne pouvoir plus les porter, les morceaux de pain jettés dans tous les coins du jardin, les bijoux cassés, le papier, les plumes & les crayons inutilement prodigués; toutes ces déprédations jointes aux choses perdues, formerent au bout du mois, la somme de quatre vingt-dix-neuf livres, c'est-à-dire, quatre louis & trois livres... O Dieu! s'écria Pulchérie, cela est incroyable. Moi, graces au Ciel, dans toute l'année, je n'ai perdu que la valeur de quarante francs!...
— Oui, reprit Madame de Clémire; mais on n'a compté que ce que vous avez perdu, & non ce que vous avez gâté & prodigué follement. D'ailleurs, je ne suis pas riche, vous ne portez ni mousseline brodée, ni dentelles, vous ne pouvez perdre que des choses communes. Vous n'a-

vez pour bijoux que des étuis de paille & des boîtes de bergamottes, & tous vos joujoux ne valent pas six francs... — Tant mieux, maman, interrompit Pulchérie, je suis comme Henriette, la fille de Madame Steinhausse, je sens que de beaux ajustements me gêneroient. Un beau tablier garni de dentelles me rendroit malheureuse ; car je veux aussi, comme Delphine, des roses sans craindre les épines... — Ce souhait est naturel. Mais songez qu'Henriette, aussi simple que vous, étoit plus raisonnable encore ; car elle ne perdoit rien. Et songez aussi, que suivant la proportion des fortunes, vous m'occasionnez une aussi forte dépense en perdant votre dé d'ivoire & vos ciseaux Anglois, &c. qu'Eglantine en causoit à sa mere en perdant son dé d'or, & ses ciseaux damasquinés. — Mais aussi, maman, pourquoi Doralice n'élevoit-elle pas sa fille dans la simplicité ? En lui donnant toutes ces frivolités si cheres, elle ne faisoit pas là un bon emploi de ses richesses. — Doralice possédoit une fortune considérable, elle n'avoit point de fantaisies pour elle, il lui étoit bien permis de disposer de son superflu en faveur de sa fille. — Mais c'étoit inspirer à cette enfant le goût de toutes ces bagatelles ? — C'est en les gardant pour soi, & non en les donnant, qu'on en inspire le goût. Maman, disoit Eglantine à sa mere, pourquoi n'avez-vous qu'une montre d'or unie avec un petit cordon de soie ?...

Ma fille, c'eſt qu'une montre unie eſt infiniment plus commode à porter, & par conſéquent plus agréable qu'une belle montre... Mais, maman, reprenoit Eglantine, vous m'en avez donnée une émaillée, garnie de diamants, avec une chaîne de chatons? — C'eſt qu'à votre âge on eſt frivole, on manque d'eſprit & de raiſon; tout ce qui brille ſéduit; on n'a que des goûts puériles, on aime les perles, les poupées, les diamants, le clinquant, les bijoux. Ainſi, quand je vous donne tous ces colifichets, je vous traite en enfant. Doralice, en parlant de la ſorte, n'exagéroit pas, elle diſoit la vérité. En effet, toute perſonne d'un âge mûr qui trouve encore quelque plaiſir à ſe parer de ces vaines ſuperfluités, n'a pas plus de raiſon & de ſolidité qu'un enfant de ſix ans. Mais reprenons le fil de notre hiſtoire.

Au bout d'un an, Doralice montra à ſa fille le compte de toutes les choſes qu'elle avoit perdues ou diſſipées dans le cours de l'année; le total des ſommes montoit à plus de douze cents livres. Eglantine, qui n'avoit alors que ſept ans, fut peu touchée de ce calcul. Sa mere ſe flattant qu'elle en ſeroit plus frappée lorſqu'elle connoîtroit la valeur de l'argent, continua toujours ſon journal avec la même exactitude; elle fut aidée dans ce travail par la gouvernante d'Eglantine, qui, chaque ſoir, donnoit à Doralice ſur une feuille volante, le détail des prodigalités dont elle avoit

été témoin. Doralice mettoit toutes ces feuilles dans une cassette, sans les joindre au journal qu'elle écrivoit de son côté; & bientôt les mémoires de la gouvernante devinrent si nombreux, qu'il auroit fallu beaucoup de temps pour faire le relevé de toutes les sommes qu'ils contenoient. Alors Doralice, les serrant toujours avec soin, se décida à n'en faire la supputation que lorsqu'Eglantine auroit atteint un âge raisonnable.

En attendant, plus le temps s'écouloit, & plus le journal de Doralice prouvoit que l'indolence d'Eglantine ne faisoit qu'augmenter au-lieu de diminuer. Eglantine alloit souvent se promener au bois de Boulogne; elle y perdit en quatre mois la valeur de cinquante ou soixante louis de bijoux, tantôt une bague, tantôt un flacon; une autre fois un médaillon, sans compter les mouchoirs ou les gants oubliés sur l'herbe. En outre, elle brisoit, réguliérement tous les jours, un éventail, & cassoit le grand ressort & la glace de sa montre, en dérangeoit la répétition, & il falloit payer sans cesse des mémoires d'horlogers. L'hyver, la dépense étoit encore plus forte. Eglantine, comme toutes les personnes indolentes, étoit extrêmement frileuse; elle se traînoit dans les cendres, elle y laissoit tomber tout ce qu'elle tenoit; elle brûloit ses robes, ses jupons, ses manchons: on étoit obligé de renouveller sa garderobe tous les mois. En ou-

tre, quand ses maîtres venoient, elle avoit presque toujours un mal de tête qui ne lui permettoit pas de prendre ses leçons. On donnoit un cachet au maître, & on le renvoyoit... — Comment, maman, dit César, ces maux de tête n'étoient donc pas véritables? — Non. Eglantine s'en plaignoit uniquement pour se dispenser de l'étude... — Mais cela est horrible, elle mentoit!... — Voilà où la conduisoit l'indolence, ce défaut qui semble d'abord si léger. Et c'est ainsi qu'il n'est point de défaut qui, lorsqu'il est dominant, n'entraîne les plus affreuses conséquences. Eglantine étoit naturellement sincere, mais elle étoit encore plus paresseuse; & pour s'éviter la plus petite fatigue, elle avoit recours au mensonge, non sans efforts & sans remords; mais communément la paresse triomphoit des scrupules. Cependant Eglantine commençoit à sortir de l'enfance, elle touchoit à sa dixieme année. Sa mere lui donna des nouveaux maîtres.

Eglantine, excédée du clavecin, & n'y faisant aucun progrès, avoua enfin qu'elle avoit un dégoût invincible pour cet instrument, & prétendit qu'elle avoit envie d'apprendre à jouer du luth. Doralice lui permit d'abandonner le clavecin, quoiqu'elle en jouât depuis l'âge de cinq ans, & on lui donna un maître de luth. En même-temps le prix qu'avoit coûté le maître de clavecin, l'achat de la musique, du clavecin, du piano-forté, l'entretien de ces

inſtruments, tout cet argent ſe trouvoit perdu, puiſqu'Eglantine renonçoit à ce talent; de maniere que Doralice écrivit ſur ſon journal cette dépenſe, qui ſe montoit à plus de huit mille francs (*a*). Eglantine ne joua du luth qu'un an; ſon maître, rebuté de ſon peu d'application, la quitta. Alors elle apprit à jouer de la guitarre avec auſſi peu de ſuccès. Enfin, la guitarre fut abandonnée comme le luth & le clavecin, & la harpe remplaça ces trois inſtruments.

Eglantine avoit en outre beaucoup d'autres maîtres. Elle apprenoit le deſſin, la géographie, l'Anglois, l'Italien. Elle avoit un maître de danſe, un maître de chant, un répétiteur pour l'accompagner du violon, un maître à écrire, & tous ces maîtres coûtoient dix-neuf à vingt louis par mois; l'indolente Eglantine n'en étoit pas plus ſavante, & la dépenſe qu'elle occaſionnoit n'avoit plus de bornes. Tous les deux ou trois mois, ſa muſique, ſes li-

(*a*) Ce qui eſt très-croyable au bout de cinq ans: un bon maître de clavecin coûte trois louis par mois pour trois leçons par ſemaines, & beaucoup plus quand il vient tous les jours. Un bon clavecin coûte cinquante louis; un piano-forté quinze ou vingt. Un facteur, pour accorder ces deux inſtruments, coûte douze à quinze livres par mois. La muſique eſt exceſſivement chere, &c.

vres, ses cartes de géographie étoient déchirés & en morceaux, il falloit en acheter d'autres; n'ayant aucun soin de sa harpe, elle la laissoit à l'humidité devant des fenêtres ouvertes, on étoit obligé de la remonter presque tous les jours; elle dépensoit en cordes de harpe, en crayons, en papiers, &c. plus du quadruple de ce qu'une personne soigneuse eût coûté.

Comme son excessive indolence lui rendoit insupportable toute espece de sujétion, elle étoit d'une mal propreté honteuse. En deux ans, on avoit été forcé de renouveller deux fois les meubles de son appartement; elle se décoëffoit sur tous les fauteuils de sa chambre, les remplissoit de poudre & de pommade, & ne manquoit jamais de jetter négligeamment à terre toutes ses épingles; ses robes étoient toujours couvertes de crayons, d'encre, de taches de cire. Tous ces désagréments gâtoient en elle la plus jolie figure du monde; elle passoit un temps prodigieux à sa toilette, parce qu'elle ne faisoit rien qu'avec une extrême lenteur; en même-temps, personne n'étoit plus mal mise; elle regardoit sans voir, elle agissoit sans penser, & elle n'avoit aucune espece de goût en quoi que ce pût être. D'ailleurs, elle manquoit absolument de graces; n'ayant jamais voulu s'assujettir à mettre des gants, ses mains étoient également rudes & rouges, & elle avoit un vilain pied, & marchoit de la maniere la plus désagréable, parce qu'elle

portoit constamment des souliers en pantoufles.

Telle étoit Eglantine à treize ans. Doralice s'étoit plu à lui former une jolie bibliotheque, dans l'espoir qu'elle prendroit du goût pour la lecture. Eglantine, pour obéir à sa mere, lisoit à sa toilette, & dans l'après-midi; c'est-à-dire, elle tenoit un livre; car elle lisoit avec si peu d'attention, qu'il étoit impossible qu'elle acquît la plus légere instruction. Aussi à seize ans, elle étoit d'une ignorance d'autant plus inexcusable, qu'on n'avoit rien épargné pour son éducation; elle ne savoit ni l'histoire, ni la géographie, ni même l'ortographe; elle étoit également hors d'état de faire un extrait & d'écrire une lettre; & quoiqu'elle eût appris dix ans l'arithmétique, il n'y avoit guere d'enfants de huit ans qui ne comptassent mieux qu'elle.

Vers ce temps, une jeune homme, nommé le Vicomte d'Arzelle, se fit présenter chez Doralice; il avoit vingt-trois ans, & il étoit aussi distingué par son esprit, ses vertus, sa réputation, que par sa naissance, sa fortune & ses agréments personnels. Il parut avoir le plus vif desir de plaire à Doralice, & d'obtenir son amitié: il sentoit tout le prix de sa simplicité, de sa douceur, de son égalité parfaite; il aimoit également ses manieres, son ton naturel & noble, & sa conversation, à la fois solide, intéressante & agréable; il la rencontroit souvent

chez une de ses parentes ; il lui avoit fait plusieurs visites, & il n'avoit point encore vu Eglantine. Enfin, Doralice pria le Vicomte à souper, & à neuf heures Eglantine parut dans le sallon : sa mere avoit ce jour-là présidé à sa toilette. Eglantine n'avoit rien de recherché dans sa parure, mais ses cheveux ne traînoient pas sur ses épaules, ses oreilles n'étoient point couvertes de poudre & de pommade, & elle avoit lavé ses mains. Le Vicomte l'examina avec beaucoup d'attention : d'abord il la trouva parfaitement belle ; un instant après il remarqua qu'elle n'avoit aucune grace ; & au bout d'un quart-d'heure, il ne la regarda plus, & il oublia même qu'elle fût dans la chambre.

Cependant il continua toujours d'aller aussi assidument chez Doralice. Un jour qu'il la trouva seule, il lui parla avec une confiance qui autorisa Doralice à lui demander s'il songeoit à se marier. Oui, Madame, répondit-il ; mais quoique mes parents me laissent absolument la liberté du choix, je sens que je ne me déciderai pas facilement ; l'intérêt ou l'ambition ne me détermineront pas ; une passion aveugle ne me fera jamais faire des folies ; je veux me marier, non pour acquérir plus de fortune ou plus de considération, mais pour être plus heureux : ainsi il faudra que je trouve une personne parfaitement bien élevée, qui joigne les vertus aux agréments & aux talents ; il faudra encore que ses parents

ſoient eſtimables, afin que je puiſſe les reſpecter & les chérir, & que ſa mere, par exemple, ait toutes les qualités qui vous diſtinguent, puiſqu'elle ſera le mentor & le guide de ma femme. Comme le Vicomte achevoit ces mots, ſurvint une viſite qui mit fin à la converſation. Quelques jours après, Doralice apprit que le Vicomte d'Arzelle avoit chargé un de ſes gens de queſtionner adroitement ceux de Doralice relativement à Eglantine, & qu'en outre le Vicomte lui-même s'étoit adreſſé directement à pluſieurs maîtres d'Eglantine, auxquels il avoit ſans peine fait dire l'exacte vérité; de maniere qu'il ſut, à n'en pouvoir douter, qu'Eglantine n'avoit retiré aucun fruit de l'éducation diſpendieuſe & diſtinguée que ſa mere lui avoit donnée. Depuis ce moment, le Vicomte parut beaucoup moins chez Doralice, & bientôt il ceſſa entiérement d'y aller. Doralice, certaine qu'il auroit épouſé Eglantine ſi elle eût été plus aimable, regretta beaucoup pour ſa fille un établiſſement auſſi brillant qu'avantageux, & que le ſeul mérite perſonnel du Vicomte lui auroit fait préférer à tout autre.

Elle devoit éprouver encore des peines bien plus ſenſibles. Eglantine, plus indolente que jamais, lui cauſoit tous les jours de nouveaux chagrins. A dix-ſept ans, elle avoit encore tous les maîtres qu'on quitte ordinairement à quatorze; elle n'avoit de goût pour aucune eſpece d'occupation. Ce-

pendant comme son cœur étoit bon, & qu'elle aimoit sa mere, elle essayoit quelquefois de vaincre sa nonchalance naturelle; alors on étoit étonné de l'intelligence & des dispositions qu'elle montroit; le cœur sensible de Doralice se r'ouvroit à l'espérance & à la joie, mais ce bonheur duroit peu. Au bout de cinq ou six jours, Eglantine retomboit dans son apathie ordinaire: elle sentoit confusément ses torts, & cette connoissance, au-lieu de lui donner le desir de les réparer, ne lui inspiroit que du découragement. D'ailleurs, accoutumée à ne point penser, c'est-à-dire, ne réfléchissant jamais, elle ne voyoit pas toute l'ingratitude qu'il y avoit à répondre si mal aux soins de la plus tendre mere; elle se disoit seulement: Il est vrai que j'ai causé beaucoup de dépenses inutiles, mais cette dépense n'a pu déranger une fortune aussi considérable que celle de mon pere; au reste, je suis jeune, je suis riche, on dit que je suis belle, je puis bien me passer d'instructions & de talents. C'est comme si elle eût dit: *Je puis bien me passer de montrer ma reconnoissance à ma mere, je puis bien me passer de faire son bonheur, & en même temps d'être aimable & d'être aimée.* Voilà comme on raisonne quand on est incapable de réfléchir.

Eglantine, n'ayant aucun desir de plaire & d'obtenir l'approbation de ceux qui l'entouroient, n'avoit nulle espece de considération dans la maison de sa mere; les do-

mestiques & les amis de Doralice la regardoient toujours comme un enfant; elle étoit si peu obligeante & si singuliérement insipide; faute de réflexion, elle disoit si souvent des choses si déplacées, qu'elle étoit dans la société également importune, ennuyeuse & désagréable. Toute contrainte lui paroissoit insupportable, & presque tout étoit contrainte pour elle; tous les usages reçus dans le monde lui sembloient tyranniques; elle trouvoit la politesse gênante, & elle n'étoit à son aise qu'avec des personnes subalternes & sans éducation. Loin de rechercher les conseils dont elle avoit besoin, elle les craignoit parce qu'elle sentoit qu'elle n'auroit pas le courage de les suivre; aussi quand Doralice lui représentoit les inconvénients de son caractere, Eglantine l'écoutoit avec plus de dépit que de repentir. Ces conversations étoient toujours suivies d'un embarras & d'une humeur de la part d'Eglantine, qu'elle ne pouvoit ni vaincre ni dissimuler; car, accoutumée à céder lâchement aux impressions qu'elle recevoit, n'ayant aucun empire sur elle-même, elle aimoit toujours mieux aggraver ses torts, que de se donner la peine de chercher les moyens de les réparer.

Eglantine, en prenant tant de nouveaux défauts, n'avoit perdu aucun de ceux qu'on lui reprochoit dans son enfance; elle avoit pour son entretien, depuis deux ans, une pension aussi forte que si elle eût été ma-

riée ; cependant elle étoit toujours mal mise, & faisoit des dettes. Enfin, elle atteignit sa dix-huitieme année, époque heureuse pour elle, parce que c'étoit celle où l'on devoit congédier sans retour tous les maîtres. Ce jour même, Doralice vint le matin dans la chambre d'Eglantine ; elle tenoit un livre ; elle le posa sur une table, & s'asseyant auprès de sa fille : Vous avez aujourd'hui dix-huit ans, lui dit-elle, c'est l'âge où l'éducation est ordinairement finie, j'ai fait pour vous jusqu'à ce moment tout ce que je pouvois faire, je vous en apporte la preuve ; voici le journal dont je vous ai parlé souvent, il contient le détail de toutes les choses que vous avez perdues depuis votre enfance, & de toutes les dépenses inutiles que vous avez coûtées ; j'y ai joint les anciens mémoires de votre gouvernante, ceux de votre femme-de-chambre, &c. j'ai fait le relevé de ces différentes sommes ; ce qui produit un total de cent trois mille francs... Ah, maman, s'écria Eglantine, est-il possible !... Et vous croyez bien que je ne fais pas entrer dans ce calcul les dépenses nécessaires, tant pour votre entretien que pour les maîtres qui ont réussi à vous apprendre quelque chose. Par exemple, vous avez une jolie écriture, vous lisez passablement la musique ; je n'ai point parlé de ces deux maîtres dans mon journal, quoique j'aie été obligée de vous les conserver beaucoup plus long-temps que je n'aurois fait si vous eussiez eu plus d'application

cation. J'ai dû encore mettre au nombre des dépenſes pedues tout ce qu'ont coûté les maîtres d'inſtruments, de deſſin, de géographie, d'hiſtoire, de blaſon, d'arithmétique, &c. ſans oublier la maîtreſſe qui vous a appris à broder pendant deux ans, & l'énorme quantité de ſoie, de chenille, de paillettes, de ſatin, de velours, &c. que vous avez dépenſée ſans avoir jamais fait un ouvrage qui pût ſervir... Mais, repartit Eglantine, cent trois mille francs!... Je ne puis le concevoir. Votre ſurpriſe ceſſera, dit Doralice, ſi vous voulez vous rappeller ce que je vous ai dit mille fois, qu'il n'eſt point de petites dépenſes qui, ſouvent répétées, ne deviennent exorbitantes, & par conſéquent ruineuſes; un exemple vous en fera juger. Vous avez deux montres; depuis l'âge de huit ans juſqu'à ce moment vous n'avez point paſſé de mois ſans les envoyer chez l'Horloger ou chez le Bijoutier, tantôt pour y remettre des glaces, ou même un cadran neuf, ou pour faire raccommoder la répétition, & tantôt pour y faire remettre des aiguilles ou des diamants, &c. Il n'y a pas de mois que ces montres n'ayent au moins coûté ſept ou huit francs d'entretien. Il y en a beaucoup où elles ont coûté trois ou quatre louis, de maniere qu'au bout de dix ans, ce ſeul article ſe monte à cent huit louis. On doit bien regretter l'argent qu'on a prodigué ainſi, en ſongeant à combien d'autres uſages on auroit pu l'employer. Cent trois mille

francs que vous avez perdus, ma fille, auroient pu assurer un sort heureux à plus de vingt familles infortunées.

Cette derniere réflexion de Doralice fit couler les larmes d'Eglantine; elle prit une des mains de sa mere, & la serrant dans les siennes: O que je suis coupable, s'écria-t-elle... Mais, ma chere maman, quoique je sois sans talent, quoique je n'aye pas d'instruction, cependant il me reste les éléments de tout ce qu'on m'a appris... Sans doute, reprit Doralice; & si vous vouliez vous appliquer, étudier sérieusement, vous pourriez encore regagner une partie de l'argent que vous avez perdu; mais il faudroit que vous eussiez désormais autant de persévérance & d'activité, que vous avez montré jusqu'ici d'inconstance & de paresse. A ces mots, Eglantine soupira & tomba dans la rêverie. Je sais, continua Doralice, que votre fortune & les louanges qu'on donne à votre figure, vous persuadent que vous avez moins besoin de talents & de graces que beaucoup d'autres personnes; mais parce qu'on possede les avantages les plus fragiles & les moins estimables de tous, est-ce une raison pour dédaigner ceux qui, seuls, peuvent procurer des suffrages véritablement flatteurs? est ce la beauté qui fait aimer? Séparée des gaaces, elle n'a même pas le droit de plaire. Sont-ce les richesses qui rendent heureux? n'êtes-vous pas consumée d'ennui, toujours mécontente des autres & de vous-même?... D'ail-

leurs, connoiſſez vous l'état des affaires de votre pere; & s'il ſe ruinoit?... Ces derniers mots réveillerent l'attention d'Eglantine; elle regarda ſa mere avec une eſpece d'effroi. Doralice ceſſa de parler, leva les yeux au Ciel; & après quelques moments d'un morne ſilence qu'Eglantine n'oſoit rompre, elle reprit la parole, changea d'entretien, & au bout d'un demi quart-d'heure elle ſe leva, ſortit, & laiſſa ſa fille accablée de triſteſſe & d'inquiétude.

Les allarmes d'Eglantine n'étoient que trop fondée. Mondor, ſon pere, auſſi inſatiable que Doralice étoit modérée, n'avoit pu ſe contenter de deux cents mille livres de rente; il s'étoit engagé dans des entrepriſes immenſes, & couroit à grands pas vers ſa ruine totale. Doralice ne connoiſſoit pas toute l'étendue de ſon malheur, mais elle en ſoupçonnoit une partie, & c'eſt ce qu'elle avoit voulu faire entendre à ſa fille. Mondor, mieux inſtruit, dans l'eſpoir de conſerver ſon crédit, tâchoit de cacher le mauvais état de ſes affaires; mais bientôt pluſieurs banqueroutes de ſes aſſociés en découvrirent le déſordre affreux. Mondor n'avoit pas une ame faite pour ſupporter l'adverſité; il tomba malade, & les ſoins de Doralice & d'Eglantine ne purent l'arracher au trépas; il expira en déteſtant l'ambition & la cupidité, funeſtes cauſe de ſa ruine & de ſa mort. Doralice alors s'occupa du ſoin de ſatisfaire tous ſes créanciers. La fortune entiere de Mondor n'y put ſuffire: Doralice

possédoit une terre de quinze mille livres de rente, sur laquelle les créanciers n'avoient aucun droit; mais afin de compléter la somme nécessaire pour payer les dettes de son mari, elle abandonna pour six années les revenus de cette terre, le seul bien qui lui restât. Eglantine, sacrifia au même usage, tous les diamants qu'elle tenoit de sa mere.

Ces arrangements faits, il ne restoit à Doralice, pour vivre pendant six ans, que ses bijoux & quelque argenterie; elle les vendit & en eut vingt mille francs. Il faut, dit Doralice à sa fille, que nous allions habiter un pays où l'on puisse vivre pendant six ans avec la somme qui nous reste; mon intention est de m'établir en Suisse jusqu'au moment où je recouvrerai la terre dont j'ai cédé les revenus. O ma mere! s'écria douloureusement Eglantine, vingt mille francs! Voilà donc tout ce qui nous reste... Quelle pensée pour moi quand je me rappelle tout ce que je vous ai coûté!... N'y pense plus, interrompit Doralice en l'embrassant; si j'eusse prévu les malheurs que le sort nous réservoit, tu n'aurois jamais su un détail dont le souvenir est une peine de plus pour toi; je l'ai brûlé ce journal, & tout ce qu'il contenoit est pour jamais effacé de ma mémoire... Ah, reprit Eglantine, en tombant aux pieds de sa mere, j'éprouve un repentir trop vrai pour les oublier jamais, ces fautes que vous me pardonnez avec tant de générosité!... Le desir & l'es-

poir de les réparer & de faire votre bonheur, peuvent feuls maintenant m'attacher à la vie..., O Maman! je le fais, une fille digne de vous pourroit vous confoler de vos malheurs : eh bien, je me corrigerai, j'acquerrai les vertus qui me manquent; il vous faut une amie, je deviendrai la vôtre; & pour obtenir un titre fi cher, je pourrai tout fur moi-même...

Pendant ce difcours, Doralice contemploit avec raviffement Eglantine baignée de larmes & ferrant fes genoux; elle la releva, la prit dans fes bras; & la preffant contre fon fein : Tu me fais éprouver dans cet inftant, dit-elle, toute la joie que le cœur d'une mere peut reffentir; va, ne gémis plus fur mon fort... En prononçant ces paroles, Doralice ne pouvoit retenir fes pleurs; mais ces larmes étoient les plus douces qu'elle eût jamais verfées. Le foir méme qui fuivit cet entretien, Eglantine fe plaignit d'un violent mal de tête. Le lendemain on lui trouva de la fievre; Doralice envoya chercher un Médecin, qui, après avoir attentivement examiné la maladie, déclara qu'elle avoit tous les fymptômes qui précédent la petite-vérole; il ne fe trompoit pas : cette maladie fe manifefta de la maniere la plus inquiétante; le Médecin ne cacha point à Doralice que la petite-vérole étoit confluente & de la plus mauvaife qualité. Doralice, accablée de défefpoir, ne quitta plus le chevet d'Eglantine, & paffa quatre jours dans cette mortelle inquiétude.

Eglantine, dans les accès d'un délire affreux, recevoit les soins de sa mere sans la reconnoître; elle étoit dans ses bras, & l'appelloit, en s'écriant douloureusement: *Ma mere m'abandonne!... Je l'ai mérité!... Je ne l'ai pas rendue heureuse!... Je meurs sans recevoir sa bénédiction!... O mon Dieu! pardonnez-moi...*

Ces discours entrecoupés de soupirs & de sanglots, perçoient l'ame de Doralice; en vain elle répondoit à sa fille, en vain elle la baignoit de ses larmes; Eglantine ne l'entendoit pas, & recommençoit toujours ses tristes plaintes. La maladie, faisant de rapides progrès, se porta sur-tout au visage d'Eglantine, & bientôt couvrant ses yeux d'une croûte épaisse, la priva totalement de la lumiere. Ce nouvel accident, assez ordinaire dans la petite-vérole, n'inquiéta pas d'abord; mais ensuite il devint si considérable, que le Médecin en fut vivement allarmé, & ne put dissimuler à Doralice qu'il craignoit qu'Eglantine ne perdît la vue pour jamais. O Ciel! s'écria la malheureuse mere, ma fille seroit aveugle!... Le mal, reprit le Médecin, ne me paroît pas encore sans remede, & je vais vous en proposer un qui m'a réussi dans une circonstance semblable; il s'agit de donner un cours à l'humeur qui se porte sur les yeux... Avec de l'argent, il n'est point de secours qu'on ne puisse obtenir, surtout à Paris... Il ne seroit pas difficile de trouver une personne dans la misere, qui

voulût consentir à rendre à Mademoiselle votre fille, le service pénible & dégoûtant qui pourroit lui conserver la vue; mais il seroit à desirer que cet personne fût parfaitement saine. (*a*)... Quel service, interrompit vivement Doralice, & que voulez-vous dire? Il faudroit, répondit le Médecin, que quelqu'un consentît à sucer doucement le venin qui se porte sur les yeux de Mademoiselle votre fille. O Dieu! je vous rends graces, s'écria Doralice, en joignant les mains, je vous rends graces de m'avoir donné un sang pur & une bonne santé... Ah, de ce moment seul je sens tout le prix de ce bienfait! Allons, Mon-

(*a*) Si le trait qu'on va lire étoit inventé, il n'auroit aucun prix. On n'est pas excusable lorsque dans un sujet d'invention, on offre des détails faits pour répugner à l'imagination & révolter les sens; mais ces mêmes détails ajoutent à l'intérêt; & deviennent sublimes quand on ne peut douter de leur vérité. C'est une personne très-connue, Madame de R..., car je ne puis m'empêcher d'écrire au moins les lettres initiales du nom d'une si bonne mere qui a été capable de cette action touchante. Un trait semblable auroit seul suffi pour justifier la confiance qu'une grande Princesse a témoigné à cette personne estimable, en la chargeant de la premiere éducation des Princes ses enfants.

Comme Doralice étoit une excellente mere, je n'ai pu me défendre de lui attribuer cette action; certaine, par les détails de son histoire, qu'elle eût été capable de la faire.

ſieur, continua-t-elle, en ſe retournant vers le Médecin, ne perdons point de temps, allons chez ma fille, venez... Quoi! Madame, dit le Médecin, ſeroit-il poſſible que vous vouluſſiez vous charger vous-même d'une opération ſemblable!... Quand vous pourriez avec de l'argent...— Qui, moi! j'abuſerois ainſi de la miſere d'un infortuné, je le forcerois à vaincre un dégoût invincible pour lui, ſi facile à ſurmonter pour moi! Pouvant faire une action de mere, j'en ferois une inhumaine & lâche!... Pouvant rendre un ſervice important à ma fille, je me diſpenſerois de ce devoir cher & ſacré!...— Mais, Madame, aurez-vous le courage?....— Je ſuis mere, ma fille eſt en danger, & vous doutez de mon courage!...— Mais vous expoſez votre ſanté...— Venez, ne différons plus. En diſant ces mots, Doralice, ſans écouter davantage le Médecin, l'entraîna dans la chambre de ſa fille.

Madame de Clémire en étoit là de ſon récit quand la Baronne, regardant à ſa montre, donna le ſignal de la retraite; elle ſe leva, on demanda vainement une prolongation de veillée, il fallut s'aller coucher. Le lendemain, Madame de Clémire reprit l'hiſtoire d'Eglantine en ces termes:

Nous en étions reſtés au moment où Doralice ſe diſpoſoit à entrer dans l'appartement de ſa fille. Cette derniere avoit repris toute ſa connoiſſance depuis la veille: Doralice, en l'engageant à ſouffrir le re-

mede ordonné par le Médecin, se garda bien de lui dire qu'elle même se chargeoit de l'opération. J'ai trouvé, lui dit-elle, une femme disposée à vous rendre ce service, & elle en sera si bien récompensée, que vous ne devez pas la plaindre! O Ciel! interrompit Eglantine, comment ne plaindrois-je pas une personne assez infortunée pour se décider à se charger de cette horrible opération! Eh quoi, ne peut-on me rendre la vue qu'à ce prix?... Mon cœur se souleve à la seule idée de ce que cette malheureuse femme va souffrir.... Ah, l'humanité permet-elle d'acheter un semblable secours!... Songez à votre mere, reprit Doralice, songez à la mortelle inquiétude qui déchire son ame! D'ailleurs, cette femme, ayant eu la petite-vérole, ne peut craindre la contagion de cette maladie, & soyez sûre qu'uniquement occupée de votre guérison & de sa récompense, elle ne trouvera rien de pénible dans l'emploi auquel elle se consacre. Enfin, ma fille, j'exige de vous cette preuve de soumission... Vous obéir, repliqua Eglantine, est le premier de mes devoirs; vous l'ordonnez, il ne m'est plus permis de balancer.

A ces mots, ont fit entrer une femme qui s'approcha du lit de la malade, & qui l'assura d'un ton ferme de son zele & de son courage. Allons, dit Doralice, commencez donc cette opération, je vous laisse, & je reviendrai quand elle sera finie.

En disant ces paroles, Doralice feignit de sortir de la chambre, ensuite elle se rapprocha doucement du lit d'Eglantine, elle se mit à la place de la femme qui se tint derriere elle, afin qu'Eglantine, de temps en temps, pût entendre cette voix inconnue qui lui avoit parlé d'abord. Eglantine, croyant sa mere sortie, conjura le Médecin de différer encore un moment l'opération : alors croyant s'adresser à la femme inconnue, elle saisit une des mains de sa mere, & la serrant dans les siennes : O malheureuse femme, lui dit-elle, pardonnez l'affreuse extrêmité où vous réduit la fortune... Hélas ! je sens trembler votre main !... Eh quoi, vous pressez la mienne! O Ciel! implorez-vous ma pitié?... Cette opération est-elle au-dessus de vos forces? Ah, je le conçois... Ah, Dieu! poursuivit Eglantine, elle me serre dans ses bras!... Je l'entends pleurer... Vos discours, interrompit le Médecin, & votre humanité l'attendrissent ; vous changez son zele en affection. A ces mots, la voix inconnue prit la parole, & protesta que sa résolution étoit inébranlable, & qu'elle lui coûtoit mille fois moins qu'Eglantine ne pouvoit l'imaginer. Quand elle eut cessé de parler, le Médecin imposa silence à tout ce qui étoit dans la chambre, & fit commencer l'opération qui dura à peu-près six minutes. Au bout de ce temps, le Médecin renvoya la femme, en lui recommandant de venir le soir; ce qu'elle

promit, après avoir reçu les plus tendres remerciments d'Eglantine, & l'assurance d'une reconnoissance éternelle.

Ce secours, renouvellé plusieurs fois, produisit un mieux sensible. Enfin, le troisieme jour, le Médecin déclara qu'on n'emploieroit plus qu'une fois ce remede si affligeant pour Eglantine. Durant cette derniere opération, Eglantine se croyant toujours dans les bras d'une femme étrangere, tout-à-coup fit un crie de joie en s'écriant : J'apperçois le jour. En disant ces paroles, elle leve la tête pour voir celle qui lui rendoit la vue ; mais au-lieu de la figure inconnue qu'elle cherche, quel est l'excès de sa surprise & de son saisissement en reconnoissant le visage chéri de la plus tendre des meres !... Juste Dieu ! s'écria-t-elle, quoi, c'est vous, c'est ma mere !... Ses sanglots lui coupent la parole, & se jettant sur le sein de Doralice, elle ne peut d'abord exprimer les transports passionnés de sa reconnoissance que par des larmes... Le Médecin lui confirme qu'elle n'a jamais dû qu'à Doralice tous les secours qu'elle a reçus. O ma mere ! dit Eglantine, combien la vie me devient chere ! Ah, qu'il me seroit douloureux de la perdre avant d'avoir pu vous témoigner ma tendresse & ma reconnoissance !... Je ne veux vivre que pour faire votre bonheur, & je ne puis être heureuse que par vous... Eglantine parloit avec tant d'action & de feu, que le Médecin, craignant pour elle l'effet d'une

émotion si violente, l'interrompit, & fit cesser une conversation qui auroit pu redoubler sa fievre.

Depuis ce jour, la maladie ne donna plus d'inquiétude; mais le Médecin déclara qu'elle laisseroit des traces fâcheuses sur la figure d'Eglantine. En effet, Eglantine perdit sa beauté; quoiqu'elle ne fût pas excessivement marquée de la petite-vérole, & qu'elle n'eût aucune coûture sur le visage, elle étoit à peine reconnoissable: elle avoit perdu les plus beaux cheveux du monde, ses traits étoient grossis, & elle n'avoit plus cet éclat brillant que donne un teint uni, & d'une blancheur éblouissante. Sachant combien elle étoit changée, elle n'eut aucun empressement de se regarder dans un miroir; cependant, lorsqu'elle se leva pour la premiere fois, elle ne put éviter de se voir. Sa mere lui donnoit le bras; & en la conduisant vers une chaise longue, elle la fit passer devant une glace. Eglantine, en jettant les yeux sur la glace, ne put s'empêcher de tressaillir, & s'arrêtant: Est-ce là, dit-elle, cette figure qu'on louoit tant il y a trois semaines! Quel seroit votre sort, reprit Doralice, si vous aviez eu la folie d'attacher un prix à cette beauté fragile qu'un instant peut enlever!... & qu'il faut nécessairement perdre dans le court espace de quelques années...

Maman, interrompit Caroline, je crois que Doralice exagéroit un peu afin de consoler Eglantine; car on peut, en perdant

la jeunesse, conserver la beauté... — Non. La beauté ne peut exister sans la jeunesse. — Mais cependant Madame de Palmis, que tout le monde trouve si jolie, n'est plus jeune; elle a, dit on, trente-six ans. — Aussi n'est-elle plus jolie; on voit seulement qu'elle a dû l'être. Il est vrai qu'on lui répete tous les jours qu'elle n'a jamais été plus charmante, qu'elle a l'air d'avoir dix-huit ans, &c. Lorsqu'elle avoit cet âge, beaucoup de femme critiquoient sa figure, maintenant toutes s'accordent à la louer, précisément parce qu'elles ne la trouvent plus ce qu'elle étoit. Les jeunes personnes savent bien que les seuls agréments de la premiere jeunesse sont toujours préférés à la plus parfaite régularité que puisse offrir un visage de trente-six ans; & les femmes qui approchent de quarante ans, ne manquent pas de préférer la beauté de trente-six ans, à la beauté de vingt. Voilà pourquoi tant de personnes soutiennent que Madame de Palmis est plus belle que la Comtesse Rosalie. L'une à son déclin, ne cause plus d'ombrage; l'autre, à son aurore, excite la basse & ridicule envie de toutes les femmes assez bornées & assez frivoles pour regarder la beauté comme le plus précieux de tous les avantages. Pour moi, je n'ai jamais vu de femme, qui, passé trente ans, fût aussi jolie qu'à dix-huit, & qui fût véritablement charmante sans le secours de l'art, c'est-à dire, sans rouge, sans parure, ou sans illusion des

lumieres. Allons, maman, dit Caroline, je vois bien à présent que Doralice n'exagéroit pas, & qu'elle avoit bien raison de dire qu'il faudroit être insensée pour attacher quelque prix à un avantage si frivole, & dont on jouit si peu de temps. Mais ayez la bonté, chere maman, de reprendre la charmante histoire. Je suis sûre qu'Eglantine est à présent corrigée pour toujours, & qu'elle va faire le bonheur de sa mere.

Vous ne vous trompez pas, reprit Madame de Clémire. Eglantine, éclairée par le malheur & par la reconnoissance, sut vaincre tous ses défauts, & devint aussi raisonnable, aussi active, aussi digne d'être aimée, qu'elle avoit été indolente, paresseuse, inconstante & légere. Aussi-tôt que sa santé fut entiérement rétablie, Doralice partit avec elle pour la Suisse. Les deux voyageuses se rendirent d'abord à Lyon, prirent ensuite la route de Geneve; elles passerent par le Fort de l'Eclufe, (entre Châtillon & Coulonges) très remarquable par la singularité de sa situation. Elles s'arrêterent à Bellegarde pour y voir ce que les gens du pays appellent *la perdition du Rhône*. C'est un endroit près du pont de Lucé (*a*) où l'on voit en effet, le Rhône se perdre sous d'énormes rochers, dans de

---

(*a*) La moitié de ce pont appartient à la France, & l'autre moitié à la Savoye.

vastes gouffres, & reparoître ensuite en se précipitant en cascade sur d'autres rochers. Ce lieu, environné de montagnes, de précipices profonds, de rochers couverts de mousses & de verdure, suffiroit seul pour dégoûter à jamais de ces froids jardins à l'Angloise, où l'on a voulu follement imiter de semblables effets. Après avoir passé quelques jours à Geneve, Doralice parcourut les rives charmantes du lac, dans l'intention de chercher une maison où elle pût s'établir, & elle prit la résolution de se fixer à Morges, jolie ville entre Geneve & Lausanne (a), sur le bord du lac, & dans une situation ravissante.

Doralice loua une petite maison dans cet agréable séjour; les fenêtres du sallon donnoient d'un côté sur des campagnes riantes & fertiles, & de l'autre, elles laissoient voir le lac de Geneve, & par-delà les immenses montagnes chargées de glaces qui le bornent. On ne peut se faire une idée de ces montagnes; elles offrent mille aspects différents dans un jour, par l'effet des divers accidents de lumiere qui s'y succedent. Au lever de l'aurore, leurs sommités & leurs rochers sont couleur de rose, & les monceaux de glaces qui les couvrent, ressemblent à des nuages transparents. Quand le soleil devient plus vif, les

(a) A dix lieues de Geneve, & à deux lieues de Lausanne.

montagnes prennent des couleurs plus foncées, & paroiſſent ſucceſſivement gris de lin, violettes & bleu-brun. Au coucher du ſoleil, elles ſe dorent; on croit voir d'énormes maſſes de topaſes, & les yeux ſont éblouis de l'éclat brillant de leurs couleurs. Le lac de Geneve préſente des variétés auſſi piquantes. Lorſqu'il eſt tranquille, ſon onde pure & limpide réfléchit la couleur des cieux; mais lorſqu'il eſt agité, il reſſemble à la mer, il en produit le bruit impoſant, il en a la majeſté. Tour-à-tour tumultueux & paiſible, il attire, il charme, il étonne les yeux par des ſpectacles toujours nouveaux.

Eglantine ne pouvoit ſe laſſer de contempler cette vue raviſſante. Que tout ce que j'ai admiré juſqu'ici, diſoit-elle, me paroîtroit inſipide à préſent! Avec quel indifférence je reverrai les environs de Paris, ces plaines monotones, & ces jardins ſi vantés. Me voilà brouillée pour toujours avec les rivieres factices, les petits rochers & les petites montagnes... Si vous aviez fait le voyage de l'Italie, ajouta Doralice, vous n'aimeriez pas davantage *les petites ruines*... Il me ſemble, reprit Eglantine, que les Poëtes & les Peintres ne devroient ni décrire les beautés de la nature, ni faire des payſages, ſans avoir vu l'Italie & la Suiſſe. Je ſuis de votre avis, répondit Doralice. Auteuil & Charenton peuvent inſpirer de jolis vers, mais non les grandes idées qui produiſent dans ce genre des ou-

vrages immortels. Louis Bakhuisen, fameux Peintre Hollandois (a), s'exposa mille fois sur la mer agitée par de violentes tempêtes, pour observer le mouvement des vagues, le choc & les débris des vaisseaux échoués contre les écueils, le travail & le trouble des matelots épouvantés. Le célebre Rugendas (b), peintre de batailles, vit le siege, le bombardement, la prise & le pillage d'Ausbourg. Il brava la mort plusieurs fois, afin de considérer à loisir les effets des boulets & des bombes, & toutes les horreurs d'un assaut. On l'a vu dessiner au milieu du carnage, & en rapporter des dessins exécutés avec le même soin que s'ils eussent été faits dans son cabinet. Vander Meulen (c) suivit Louis XIV dans toutes ses conquêtes, dessinant sur les lieux les villes fortifiées & leurs environs; toutes les différentes marches de l'armée, les campements, les haltes, les escarmouches, afin d'en composer les tableaux qu'il fit de l'histoire de ce Prince. Voilà l'activité, le courage que peut donner le

---

(a) Mort en 1709.

(b) Mort en 1704. Une maladie lui ayant ôté pour un temps, la possibilité de peindre de la main droite, il s'exerça à peindre de la gauche, & y réussit parfaitement. Voyez *Extraits de différents ouvrages publiés sur la vie des Peintres*, ouvrage estimable en deux volumes, par M. P. D. L. F.

(c) Mort à Paris en 1690.

noble desir de se distinguer; mais quand on préfere à la vraie gloire les petits succès du moment, on n'a besoin ni d'instructions, ni de grands talents. On reste chez soi, on intrigue, on cabale, on se fait un parti, on peint ou l'on écrit sans chaleur & sans vérité, &, par conséquent, sans génie, mais on est loué deux jours. Au reste, il y a beaucoup de gens qui se rendent justice en ne poussant pas plus loin leur ambition.

Eglantine écoutoit sa mere avec un plaisir qu'elle n'avoit jamais éprouvé. Autrefois insensible aux charmes si doux de la conversation, son indolence & sa distraction l'empêchoient d'y prendre part; mais ses malheurs avoient produit en elle une révolution aussi subite qu'étonnante. Son caractere étoit absolument changé; elle réfléchissoit, elle sentoit vivement, & elle goûtoit une satisfaction inexprimable à s'entretenir avec sa mere. D'ailleurs, voulant dédommager Doralice de tous les chagrins qu'elle lui avoit causés par son indolence, elle s'occupoit avec une activité qui la fatigua d'abord, mais qui bientôt cessa de lui paroître pénible. La lecture, la musique & le dessin remplissoient tous ses moments. Comme elle s'appliquoit véritablement, l'étude & le travail, loin de l'ennuyer, l'amusoient & l'attachoient également. Dans les commencements, elle n'avoit été guidée que par le desir de rendre sa mere heureuse, & de lui prouver sa

reconnoiſſance; mais enſuite, charmée & ſurpriſe elle-même de la rapidité de ſes progrès, elle étudia pour ſon propre plaiſir; & à force d'ardeur, de patience & d'application, elle parvint à regagner tout le temps qu'elle avoit perdu. Elle acquit des connoiſſances ſolides & des talents ſupérieurs; l'agréable ſéjour qu'elle habitoit lui devenoit tous les jours plus cher.

Comme deux perſonnes peuvent vivre à Morges dans l'aiſance avec mille écus par an, elle ne s'appercevoit pas de la perte de ſa fortune; elle occupoit une maiſon commode; elle avoit un cabinet charmant. Aſſiſe à ſon bureau, elle voyoit le lac & les montagnes, elle trouvoit que cette vue valoit bien celle de la Seine & des Boulevards. Elle faiſoit beaucoup meilleure chere que dans le temps de ſon opulence; de bons fruits, du gibier, le délicieux laitage de la Suiſſe, l'excellent poiſſon du lac de Geneve, ne lui laiſſoient rien à deſirer à cet égard. Morges, ſes environs, & Lauſanne, lui offroient de plus, toutes les reſſources de ſociété qu'on peut ſouhaiter.

Dans cet heureux pays, que le luxe n'a point encore corrompu, on trouve toute la ſimplicité des mœurs les plus pures; & les femmes y ſont également aimables, inſtruites & vertueuſes.

Doralice & ſa fille alloient ſouvent à Lauſanne; elles y firent connoiſſance avec une jeune veuve, nommée Iſabelle, qui joignoit à tous les charmes extérieurs mille talents

agréables, un esprit fin, délicat, cultivé, un cœur sensible, & les qualités les plus estimables & les plus attachantes. Elle devint l'amie de Doralice & d'Eglantine, & les suivoit souvent à Morges, ou dans les courses qu'elles faisoient aux environs de Geneve. Tantôt elles s'engageoient dans de longues promenades sur le lac; tantôt on rassembloit à Morges une société choisie de douze à quinze personnes, & l'on faisoit de la musique; ou bien l'on formoit un bal champêtre sous une feuillée décorée de guirlandes de fleurs naturelles. Eglantine étoit le principal ornement de ces petites fêtes par ses agréments, sa gaieté & ses talents. Elle n'étoit plus belle, mais elle plaisoit mille fois davantage que dans le temps où l'on admiroit justement la régularité de ses traits, & l'éclat éblouissant de son teint. Elle avoit conservé la plus belle taille du monde; & elle avoit acquis les graces & le maintien sans lesquels cet avantage est à peine remarqué. Elle n'étoit plus habillée avec magnificence; mais elle étoit mise avec goût. On la regardoit sans étonnement; mais plus on la regardoit, & plus on aimoit sa figure. Son visage avoit pris de l'expression; enfin, elle n'avoit plus la beauté qui frappe tous les yeux, elle avoit mieux, elle possédoit le charme qui les attire & qui les fixe.

Il y avoit près de dix-huit mois que Doralice habitoit Morges, sans qu'elle eût pu se résoudre à s'en éloigner & à voyager

dans la Suiſſe comme elle en avoit toujours eu le projet. Cependant, voulant faire connoître à ſa fille un pays ſi intéreſſant, elle ſe décida enfin à quitter, pour quelque temps, & ſa petite maiſon, & l'aimable Iſabelle. Elle partit avec Eglantine ſur la fin de Juin, & alla d'abord à Berne, ville charmante par ſa régularité, & la beauté de ſa ſituation. Ses rues ſont extrêmement larges, & coupées dans le milieu par un petit ruiſſeau d'une eau coulante & pure. Des deux côtés des rues, il y a de belles arcades qui forment des galeries couvertes, pavées en larges pierres de taille; & le fond de ces arcades, ſi commodes pour les gens de pied, eſt rempli de jolies boutiques. Les promenades de Berne ſont raviſſantes, & la terraſſe, ſituée ſur l'Aar, préſente de tous côtés une vue aimable (*a*).

Doralice paſſa quelques jours à Berne; & après avoir été à Indelbank, village où l'on voit de ſuperbes tombeaux (9), elle partit de Berne, & dirigea ſa route vers

---

(*a*) On trouve dans un coin de cette terraſſe une inſcription qui conſerve la mémoire d'un événement ſingulier. Un écolier étant à cheval, tomba du haut de la terraſſe en-bas; il fit une chûte de cent & vingt pieds; ſon cheval fut tué, mais l'écolier en fut quitte pour deux jambes caſſées. Il a vécu quarante ans depuis; il a été Miniſtre, & eſt mort l'an 1694.

les fameuſes glacieres de Grindelwald, à vingt lieues de Berne.

De toutes les glacieres qui ſe trouvent dans les Alpes, la plus remarquable eſt celle de Grindelwald, auprès d'un village qui porte ſon nom. Le ſommet de la montagne eſt occupé par un immenſe réſervoir d'eau glacée. La roche qui ſert de baſſin à ce lac, eſt d'un marbre noir veiné de blanc, la partie qui deſcend en pente eſt d'un beau marbre varié. Les eaux ſuperflues du lac & des glaçons qui ſont à la ſurface, obligées de s'écouler & de rouler ſucceſſivement ſur un plan incliné, forment ce qu'on appelle particuliérement *les Glacieres*; c'eſt-à-dire, cet aſſemblage de glaces en pyramides qui tapiſſent toute la pente de la montagne. Rien n'eſt comparable à la beauté de ce brillant amphithéâtre, couvert de tours ou d'obéliſques qui paroiſſent être du cryſtal le plus pur, & qui s'élevent à plus de trente ou quarante pied de hauteur. Ce ſpectacle eſt éblouiſſant, ſur-tout lorſqu'en été le ſoleil darde ſes rayons ſur ces grouppes de pyramides glacées. Alors toute la glaciere commence à fumer & à jetter un éclat que les yeux ont peine à ſoutenir. Le vallon eſt bordé des deux côtés par deux montagnes couvertes de verdure, & d'une forêt de ſapins.

Doralice & ſa fille, après avoir vu Grindelwald, continuerent leur voyage dans l'intérieur de la Suiſſe; & voulant connoître l'Auteur du Poëme d'Abel, elles alle-

rent à Zurich (*a*). Elles virent un grand Poëte, d'autant plus intéressant, qu'il devoit une partie de ses talents à la sensibilité de son ame & à la pureté de ses mœurs. S'il n'eût pas aimé la campagne, s'il n'eût pas habité le plus délicieux pays du monde; enfin, s'il n'eût pas été bon pere & bon mari, il n'auroit point fait ces Idylles charmantes où la vertu se montre sous des traits si touchants, & sous une forme si séduisante. Pourquoi ces ouvrages, d'un genre si simple, ont-ils tant de charmes? Pourquoi sont-ils traduits dans toutes les langues? C'est que l'Auteur a senti tout ce qu'il exprime, c'est qu'il a vu tout ce qu'il peint. Il accompagna Doralice dans presque toutes ses promenades. En parcourant les bords enchantés du lac de Zurich, de la Sil, de la Limmat, Gesner montroit à Doralice les lieux charmants qu'il avoit dessinés (*b*) ou décrits dans ses vers, & Doralice admira sur-tout le bocage de pampres où Gesner composa la délicieuse Idylle de *Mirtylle*.

Doralice & Églantine passerent huit jours avec Gesner. Elles le contemplerent au milieu de sa famille, de ses occupations, & elles virent toujours en lui un Sage heureux, un vrai philosophe, & un digne peintre de la nature.

(*a*) Situé sur le Limmat.

(*b*) Gesner dessine aussi-bien qu'il écrit.

Après une absence de deux mois, Doralice & sa fille se retrouverent avec transport dans leur petite maison de Morges. Isabelle vint embellir leur retraite en passant avec elles une partie de l'hyver. Le printemps ramena les plaisirs, les fêtes champêtres & les longues promenades. Il y avoit deux ans que Doralice avoit quitté Paris ; Eglantine touchoit à sa vingtieme année; elle faisoit les délices de sa mere, & ne connoissoit le bonheur que depuis qu'elle habitoit Morges.

Un soir qu'Eglantine & Doralice se promenoient sur les bords du lac, elles rencontrerent un jeune homme vêtu de noir, qui marchoit lentement, & paroissoit plongé dans la plus triste rêverie. En passant à côté de Doralice, il leva les yeux, fit un mouvement de surprise, & s'avança. Alors Doralice reconnut, avec étonnement, le Vicomte d'Arzelle. Après les premiers compliments, le Vicomte lui apprit qu'il avoit éprouvé le plus grand des malheurs, celui de perdre un pere chéri; & il ajouta, que depuis cette perte, le séjour de Paris lui étant devenu odieux, il avoit pris la résolution de voyager; qu'il comptoit passer deux mois en Suisse, & partir ensuite pour l'Italie. Comme il finissoit ce récit, Doralice, voyant la nuit s'approcher, reprit le chemin de sa maison. Le Vicomte demanda la permission de la suivre, & lui offrit son bras. Dans ce moment, il se ressouvint que Doralice avoit une fille, & il s'apperçut

s'apperçut qu'elle étoit avec elle. Il lui adressa la parole ; mais ne put la voir : elle étoit cachée par sa mere ; & d'ailleurs, l'obscurité ne lui auroit pas permis de distinguer ses traits. Doralice arriva à la porte de sa petite maison. Elle sonne ; une servante vient ouvrir. On entre dans la cour, & le Vicomte dit à Doralice avec attendrissement : *Quoi, Madame, c'est ici votre demeure!* En disant ces mots, il se rappelle l'immense fortune dont jouissoit jadis Doralice, le digne usage qu'elle en faisoit, & qu'elle ne l'a perdue toute entiere qu'afin de payer toutes les dettes de son mari. Cependant on monte l'escalier ; on arrive dans un petit sallon orné de jolis dessins, & meublé avec goût. Ce cabinet n'est-il pas charmant, dit Doralice ; tout ce qu'il renferme est l'ouvrage d'Eglantine : elle a brodé ce meuble, elle a dessiné tous ces paysages... A ces mots, le Vicomte ne peut s'empêcher de montrer une surprise qui ressembloit à de l'incrédulité : en même-temps il jette les yeux sur Eglantine ; & frappé du changement de sa figure, il la regarde fixement sans pouvoir la reconnoître. Eglantine sourit en rougissant un peu ; & ce sourire embellit tellement son visage, que le Vicomte, qui la regardoit toujours, témoigna un nouvel étonnement. Il avoit d'abord considéré Eglantine avec curiosité, il commença à la contempler avec intérêt. Il remarqua qu'elle étoit grandie, il admira la beauté de sa taille, la noblesse

de son maintien, l'expression de sa physionomie, & il trouva que les graces qu'elle avoit acquises valoient mille fois mieux que l'éclat & la froide régularité qu'elle avoit perdus. Sa conversation le surprit bien davantage encore : en l'écoutant, il avoit peine à se persuader qu'elle fût la même personne qu'il avoit trouvée autrefois si insipide & si peu aimable; & il ne pouvoit concevoir que trois années pussent produire un changement si remarquable & si extraordinaire. En quittant Doralice, il lui demanda avec empressement la permission de revenir la voir; & dès le lendemain, il vint passer une partie de la journée avec elle. On faisoit ce jour-là de la musique chez Doralice; le Vicomte entendit Eglantine chanter & jouer de la harpe. Il croyoit rêver en se rappellant que cette jeune personne si charmante étoit cette même Eglantine qu'il n'avoit pas voulu épouser malgré sa fortune & sa beauté, parce qu'elle lui paroissoit alors aussi bornée qu'ignorante.

Le Vicomte habitoit Lausanne; il n'y entendoit parler que d'Eglantine : elle avoit gagné tous les cœurs par ses agréments, son esprit, & sur-tout sa douceur, sa parfaite égalité, & sa vive tendresse pour sa mere. Le Vicomte écoutoit avec plaisir les éloges qu'on lui donnoit. Isabelle louoit Eglantine avec toute la chaleur de l'amitié; & le Vicomte préféroit à toute autre la société d'Isabelle. Cependant il y avoit plus de deux mois que le Vicomte étoit en Suisse,

& il ne parloit plus de l'Italie. Il consacroit à Doralice tout le temps qu'elle lui permettoit de passer chez elle. Timide & réservé avec Eglantine, à peine osoit-il lui parler; mais il l'écoutoit & l'observoit avec une attention dont rien ne pouvoit le distraire; & il témoignoit à Doralice tout le respect & toute l'affection du fils le plus aimable & le plus tendre. Il passa encore un mois à Lausanne. Enfin, connoissant parfaitement Eglantine, & par sa réputation, & par l'étude qu'il avoit faite de son caractere, il cessa de dissimuler des sentiments que la raison même approuvoit. Il ouvrit son cœur à Doralice, & lui demanda sa fille. Vous la méritez, répondit Doralice; vous l'avez refusée belle & riche, vous la choisissez lorsqu'elle a perdu & sa beauté & sa fortune. Les graces, les talents & la vertu pouvoient seuls vous inspirer un attachement véritable. On doit compter sur la durée d'un semblable sentiment. Cependant, comme il est possible de s'abuser soi-même, j'exige que vous fassiez encore de sérieuses réflexions sur un engagement qui doit fixer votre sort & celui de ma fille. Partez, voyagez six mois. Au bout de ce temps, si vous êtes dans les mêmes dispositions, revenez, Eglantine est à vous. A ces mots, le Vicomte se jetta aux pieds de Doralice, & la conjura de ne point retarder son bonheur. Mais Doralice, inébranlable, ne se laissa toucher ni par ses prieres, ni par ses protestations; & le Vicomte au désespoir, fut

obligé de partir le lendemain. Ne pouvant s'arracher du pays qu'habitoit Eglantine, il erra dans la Suiſſe, & y paſſa tout le temps de ſon exil. Les ſix mois expirés, il vola à Morges. Quand il arriva, Doralice étoit ſeule dans ſon cabinet avec ſa fille. Tout-à-coup la porte s'ouvre ; le Vicomte paroît : il va ſe précipiter aux genoux de Doralice. Pour la premiere fois, il parle de ſes ſentiments devant Eglantine : il demande ſa main. Il proteſte de ne jamais la ſéparer de ſa mere. Eglantine déclare que ce n'eſt qu'à cette condition qu'elle peut ſe réſoudre à changer un ſort qui rempliſſoit tous les deſirs de ſon cœur ; & le Vicomte aſſure Eglantine qu'un ſentiment ſi naturel la rend encore plus chere à ſes yeux. Le ſoir même de cette converſation, Doralice, la plus heureuſe des meres, ſigna le contrat de mariage de ſa fille ; & trois jours après, le Vicomte, au comble de ſes vœux, épouſa l'aimable Eglantine.

Ah, maman, dit Caroline, voilà une jolie hiſtoire. Allons, je vous promets, maman, de ne plus perdre de mouchoirs, de gants, de ne plus jetter mon goûter dans le jardin ; je vous promets d'être bien ſoigneuſe, bien appliquée, afin qu'on ne me trouve pas à dix-ſept ans mauſſade & imbécille, & ſur-tout afin de ne pas vous cauſer de chagrin. Et ſi, par la ſuite, ajouta Madame de Clémire, on vous trouve belle, rappellez-vous encore, mon enfant, l'hiſtoire d'Eglantine. Songez que la beauté n'at-

tire que de vains compliments, & que les graces réunies aux qualités du cœur & de l'esprit, ont seules le droit d'obtenir des succès flatteurs, & d'inspirer des sentiments solides. Ici finit la dixieme veillée, & Madame de Clémire, en se séparant de ses enfants, leur dit qu'elle les meneroit dîner le lendemain chez M. de la Paliniere. Vous verrez là, ajouta-t-elle, de belles médailles; car M. de la Paliniere, malgré sa perruque ronde & noire, & son air distrait, est rempli d'esprit & d'instruction... — Maman, qu'est-ce que c'est que des médailles?... — Je vous expliquerai cela demain à déjeûner. Le lendemain matin, les enfants renouvellerent leurs questions au sujet des médailles; car sachant qu'ils entreroient dans le cabinet de M. de la Paliniere, ils desiroient du moins avoir une idée superficielle de ce qu'ils devoient y voir. Madame de Clémire leur lut un extrait fait pour eux, tiré de l'ouvrage qui a pour titre: *Science des Médailles* (10). Ensuite les enfants demanderent si on employoit aussi les *symboles* dans les emblêmes? Assurément, répondit Madame de Clémire; & même le symbole est indispensable dans l'emblême, & il ne l'est pas dans la médaille. Savez-vous ce que c'est qu'un emblême, c'est-à-dire, une devise?... — Oui, maman, à-peu-prés. — Une devise est une espece d'allégorie, c'est une symbole qui doit exprimer le caractere ou la situation de la personne qui la choisit. Par exemple, Madame

de M***, que vous connoissez, est une personne simple, modeste, aimant peu le grand monde, ne desirant plaire qu'à ses amis, & ne montrant tous les agréments de son esprit que dans le cercle choisi d'une société intime. Aussi a-t-elle pris pour devise, une violette à moitié cachée sous l'herbe; & pour *ame* (*a*), ces mots : *Il faut me chercher*. Ah, dit César, elle est fort jolie cette devise... Voyons, reprit Madame de Clémire, si vous comprendrez aussi bien celle-ci. Un grand homme a pris pour devise, un bouquet de lys & de roses, avec ces mots : *Tout pour eux & pour elles*. Qu'est-ce que cela signifie? J'en comprends bien la moitié, répondît César. Les lys sont l'emblême du Roi & de la patrie; mais les roses... Eh bien les roses, interrompit Pulchérie, sont les femmes, je le parierois... Cela n'est pas mal deviné pour votre âge, dit Madame de Clémire, s'il est vrai que votre mémoire ne vous ait pas aidée sans que vous le sachiez, & que je n'aye jamais parlé de cette devise devant vous. Mais enfin, puisqu'entre vous deux vous venez de l'expliquer entiérement, vous devez sentir qu'elle est charmante. — Ah, oui, maman... Cependant il me semble, que *tout pour les femmes*, comme *tout pour le Roi*,

---

(*a*) Dans une devise, on appelle l'objet qu'elle représente, *le corps*, & les paroles qui entourent cet objet, *l'ame*.

c'est trop dire. Pour sa mere, ses sœurs, sa femme, à la bonne heure; mais pour toutes les femmes en général, je trouve cela exagéré. — Cette espèce d'exagération s'appelle *de la galanterie*, on ne la donne pas pour la vérité; par conséquent, elle ne peut être ridicule, d'autant plus que l'usage l'autorise. Mais, pour revenir à cette devise, elle joint au mérite de la précision, celui d'être également fine & délicate. — Maman, en quoi est-elle fine? — En ce qu'elle est claire, s'entend facilement, & cependant ne s'explique qu'à demi. — Comment cela? — Elle dit seulement: *Tout pour eux & pour elles*; & si elle s'expliquoit entiérement, elle diroit: *Il n'y a rien qu'on ne puisse faire, point de périls qu'on ne puisse braver pour servir son Roi & sa patrie, & mériter des graces & de la beauté.* — Cette devise eût été un peu longue. J'aime mieux: *Tout pour eux & pour elles.* — Vous avez raison; s'expliquer avec un détail aussi superflu, c'est être lourd & pesant; voilà le contraire de la finesse. — Maman, ne peut-on pas, à force de finesse, devenir obscur... — Dès qu'on est obscur, on n'est plus fin; on devient ce qu'on appelle *entortillé*, *alambiqué*; c'est-à-dire, qu'on est dépourvu de raison & de goût. Toute pensée qui manque de justesse & de clarté n'a qu'un faux air de finesse, & ne peut plaire qu'aux esprit superficiels.

Comme Madame de Clémire achevoit ces paroles, on vint l'avertir que ses chevaux

I iv

étoient mis; César fit ses adieux au petit Augustin qui s'attendrit en le voyant partir, car il commençoit à s'attacher sincérement à lui, & César de son côté aimoit tendrement Augustin, & se plaisoit dans les moments de récréation à lui répéter une partie des leçons qu'il recevoit de son précepteur. Quand la famille fut en voiture, César fit l'éloge d'Augustin, & vanta avec chaleur sa bonté, son application & le desir qu'il montroit de s'instruire. J'espere, dit la Baronne, que vous trouverez toujours un grand plaisir à l'associer à vos études, & qu'en même-temps ses bonnes qualités vous donneront de l'émulation, & que vous tâcherez de devenir attentif, réfléchi, appliqué comme lui, sans cela son histoire pourroit bien ressembler un jour à celle du Cardinal d'Offat... — Ma bonne maman, voulez-vous bien me la dire cette histoire? — Volontiers.

Arnaud d'Offat, né à Cassagnabere, petit village auprès d'Auch, de parents pauvres, se trouva sans pere, sans mere & sans biens à l'âge de neuf ans; il fut élevé avec le fils du Seigneur du village, qu'il devança si fort dans le cours de ses études, qu'il devint par la suite son précepteur. — Ah, j'espere qu'Augustin ne deviendra pas le mien. Mais, maman, ce même d'Offat a été Cardinal? — Oui, ayant fait son droit sous Cujas, fameux Jurisconsulte, il suivit le barreau de Paris avec distinction; les protecteurs qu'il s'acquit par son mérite, lui

procurerent une charge honorable dans la Magiſtrature. Paul de Foix, Archevêque de Toulouſe, nommé par Henri III à l'ambaſſade de Rome, choiſit d'Oſſat pour ſecretaire de ſon ambaſſade; après la mort de l'Archevêque, d'Oſſat fut chargé en chef des affaires de France. Henri-le-Grand dut à ſes ſoins ſon abſolution & ſa réconciliation avec la Cour de Rome; les ſervices importants de d'Oſſat furent récompenſés par le chapeau de Cardinal : il mourut à Rome en 1604, âgé de ſoixante-ſept ans. Nous avons de lui un grand nombre de lettres qui ſont très-eſtimées.

Vous voyez, mes enfants, quelle fortune le mérite & les talents peuvent procurer, & quel éclat ils peuvent répandre ſur la vie; mais pour faire un chemin auſſi brillant, les talents ne ſuffiſent pas, il faut encore y joindre la vertu. — Oui, je vois bien, ma bonne maman, que ſi l'on veut réuſſir & devenir heureux, il faut prendre le parti d'être vertueux & inſtruit. Cependant, maman, il y a eu de malhonnêtes gens qui ont fait de grandes fortunes? — Oui, mais il n'en jouiſſoient pas, parce qu'un bien mal acquis eſt toujours poſſédé avec inquiétude; on craint juſtement de le perdre, & cette crainte corrompt tout; il eſt poſſible que les talents ſans la vertu conduiſent à la fortune; mais cette fortune n'eſt pas ſolide, & ne produit jamais de gloire. Les enfants trouverent ces réflexions très-juſtes, & tout en cau-

sant ainsi, on arriva au château de M. de la Paliniere.

Après le dîner, on vit une belle suite de médailles, quelques tableaux précieux de l'école d'Italie, une jolie collection d'estampes, & la journée passa comme un songe. M. de la Paliniere avoit beaucoup d'esprit & d'instruction : au premier abord, il ne frappoit que par la singularité de sa figure & par sa distraction; mais il gagnoit infiniment à être connu; il avoit en même-temps de l'originalité & du naturel, & une conversation solide & intéressante. Il conjura avec tant d'instances la Baronne & Madame de Clémire de passer quelques jours chez lui, qu'elles y consentirent. Durant cet espace, il leur conta plusieurs particularités de sa vie; & comme elles y trouverent beaucoup d'intérêt, elles parurent regretter que leurs enfants n'eussent pas été présents à ces conversations. Alors M. de la Paliniere, qui, d'ailleurs, avoit entendu parler *des veillées*, leur offrit de conter aux enfants son histoire entiere, si elles consentoient à rester deux jours de plus avec lui. Cette proposition fut acceptée; M. de la Paliniere promit de fournir aux moins deux ou trois veillées. En attendant la premiere, Pulchérie questionna sa mere; elle demanda si l'histoire de M. de la Paliniere étoit gaie ou triste. Mais, dit Madame de Clémire, M. de la Paliniere a eu des passions très-vives. Il n'a donc pas été heureux, reprit Pulchérie. — Vous en jugerez. — Et

quelles passions a-t-il eues? — Il a été amoureux & jaloux. — Bon, cela me paroît drôle, pourtant je ne sais pas trop ce que c'est que l'amour? — On est convenu d'appeller *amour*, tout sentiment très-vif; par exemple, la tendresse d'une mere; on dit *amour maternel.* — On doit donc aussi dire, *amour filial?* Cette question valut à Pulchérie deux tendres baisers; ensuite Madame de Clémire, reprenant le fil de la conversation: Ainsi, dit-elle, on entend par *amour*, une véritable & vive affection plus tendre que l'amitié ordinaire, telle que *l'amour maternel*, *l'amour filial.* — J'entends, maman; & quand on dit seulement *l'amour*, sans rien ajouter après? — On veut parler de l'affection d'un homme pour une femme; mais en même temps, on n'employe guere cette expression que pour désigner une affection déraisonnable & folle. — Comment, un homme ne peut pas aimer raisonnablement une femme? — Pardonnez-moi; mais quand on dit qu'il a de *l'amour*, qu'il est *amoureux*, on veut dire qu'il aime trop, qu'il aime avec passion. — Ah, ah! l'amour tout seul exprime cela? — Oui, au-lieu qu'on n'entend pas *amour maternel*, *amour conjugal*, &c., que des sentimens très vifs, très-tendres, mais qui laissent toujours le libre usage de la raison. — Il ne faut donc pas avoir d'amour? — Nous sommes déja convenues qu'il falloit se défendre avec soin des passions. — Oui, parce qu'elles

ôtent la raison. — Et par conséquent ; elles peuvent nous faire trahir nos devoirs. — Ainsi une femme doit avoir de *l'amour conjugal* & point *d'amour*, c'est-à-dire, point de passion. — Cependant vous comprenez bien qu'on peut être vertueux, même en livrant son cœur à la passion la plus extravagante, dès que cette passion a pour objet un mari, un enfant ; on est seulement moins heureux, moins raisonnable ; mais quand les sentiments sont légitimes, l'excès n'en est condamnable que lorsqu'il nous fait négliger quelques-uns de nos devoirs. Il est vrai qu'il est bien difficile qu'une passion n'ait aucune influence sur notre conduite, sur nos actions ; voilà pourquoi les passions sont si dangereuses. — Maman, est-ce qu'il y a un *amour* qui puisse ne pas être légitime ? — Oui, une personne mal née, mal élevée, sans principes, sans modestie, est aisément susceptible de cette espece d'égarement qui consiste à prendre un sentiment passionné pour un homme, par exemple, qui n'est pas son mari. — Oh, si donc ! Cela est horrible, puisqu'en se mariant, on promet à Dieu d'aimer son mari de tout son cœur. — On promet à Dieu de lui rester fidelle, c'est-à-dire, de ne jamais lui préférer personne ; on promet de lui consacrer sa vie ; ainsi quand ce mari deviendroit injuste, tyrannique, on n'en seroit pas moins liée ; & même s'il étoit si méchant, si haïssable, qu'il fût impossible de

l'aimer, on ſeroit toujours engagée par ſon ſerment, & on ne pourroit ſans crime, accorder à un autre les ſentiments dont il ſe ſeroit rendu indigne... — Cela eſt juſte; car en ſe mariant, on s'engage pour la vie à ne jamais aimer un autre homme. Mais, maman, comment ſe peut-il qu'il y ait des femmes qui ne ſentent pas cela? — Je vous l'ai dit, c'eſt qu'il y a des femmes qui manquent de principes, de religion & de modeſtie; elles en ſont aſſez punies par le mépris public & les remords de leur conſcience; le repentir ſuit de près l'égarement, d'autant mieux que l'amour eſt la plus fragile de toutes les paſſions; & quand il n'eſt pas autoriſé par le devoir, & par conſéquent fondé ſur l'eſtime, il ne mérite même pas le nom de ſentiment; il n'eſt alors qu'une folie aviliſſante, cauſée par le déréglement de l'imagination & par la corruption du cœur. — Ah, la vilaine choſe!.... Maman, qu'eſt-ce qu'un mari jaloux? — C'eſt un mari qui doute de l'honnêteté, de la vertu de ſa femme; c'eſt-à-dire, qui craint qu'elle ne puiſſe aimer un autre homme autant que lui. — Maman, il n'eſt pas poſſible qu'une femme vertueuſe ait un mari jaloux? — Pardonnez-moi, parce que tout homme peut être injuſte. — Oh, par exemple, ſi j'avois un mari jaloux, je me fâcherois... — Vous auriez tort; ſans doute, il eſt affreux de ſe voir mépriſer par l'objet qu'on doit aimer; mais il y a dans le

malheur dont nous parlons, une grande consolation ; c'est qu'une femme honnête, avec de la douceur, de l'intelligence, & une prudence parfaite, est toujours sûre d'obtenir tôt ou tard toute l'estime & toute la confiance de son mari.

Après cette explication, Pulchérie fit encore plusieurs questions à sa mere, & le soir même de cet entretien, après le souper, M. de la Paliniere, en présence de toute la famille de Madame de Clémire, prit la parole, & conta l'histoire suivante :

Histoire de M. de la Paliniere.

Je n'ai pas toujours eu la perruque ronde & noire que vous me voyez, & la distraction qu'on me reproche aujourd'hui. Dans mon enfance, j'étois fort joli, du moins suivant ma mere, qui prétendoit même que j'étois *trop beau pour un garçon* : il est vrai que jamais personne d'ailleurs ne m'a reproché ce défaut. Quoi qu'il en soit, j'étois fils unique, ma mere avoit peu réfléchi sur l'éducation ; elle me gâta, & j'en profitai de maniere à devenir, avant l'âge de neuf ans, le plus méchant petit garçon qu'on eût jamais vu ; j'étois également volontaire, inappliqué, turbulent & importun ; je faisois cent questions de suite sans jamais écouter une réponse ; je ne voulois rien apprendre, & je ne me plaisois qu'à battre du tambour & à jouer de la flûte à l'oignon ; cependant comme aucun Précep-

teur ne pouvoit me garder plus de cinq ou six mois, & que j'avois fait déserter trois Abbés, ma mere prit enfin le parti de me mettre au college. J'avois alors onze ans; je pleurai beaucoup en quittant la maison paternelle; malgré ma sottise & mes travers, j'avois un bon cœur; mais ensuite je ne fus pas fâché de me trouver dans une grande & belle maison remplie d'enfants & de jeunes gens qui me parurent tous de la meilleure humeur; car j'arrivai précisément au moment d'une récréation. Je me mis à courir & à sauter, & j'assurai que je m'accommoderois fort bien de la vie qu'on menoit au college. Je me pris sur le champ d'amitié pour un jeune écolier, nommé Sinclair, plus âgé que moi de deux ans, qui me gagna le cœur par son air de franchise & de gaieté, mais qui d'ailleurs étoit aussi instruit & aussi raisonnable que j'étois ignorant & étourdi. Le lendemain, je trouvai un étrange changement dans la maison; il fallut aller à la classe, il fallut subir un examen de mes talents, qui découvrit publiquement que je savois à peine lire; il s'éleva une huée générale, & un petit garçon de dix ans qui étoit placé auprès de moi, fit un éclat de rire qui me parut si impertinent, que je n'hésitai point à lui donner un coup de poing qui le renversa de l'autre côté sur son camarade. Aussi-tôt on me saisit, on m'arrache ignominieusement de ma place, on me traîne hors de la salle, je me débattois, je tempêtois, mais en vain; en

ſortant je paſſai devant Sinclair, qui jetta ſur moi un regard de compaſſion ſi doux & ſi expreſſif, que, malgré ma fureur, je me ſentis attendri... On me conduiſit dans une chambre bien noire, on m'y enferma en me déclarant que j'y reſterois huit jours, & que durant ce temps, je n'aurois pour toute nourriture que de la ſoupe, du pain & de l'eau. Après ce terrible diſcours, on me laiſſa ſeul réfléchir à mon aiſe ſur les ſuites funeſtes que peut avoir un coup de poing.

En me promenant à tâtons dans ma priſon, je découvris qu'elle étoit entiérement matelaſſée & aſſez ſpacieuſe : alors je me promenai hardiment, & je repaſſai dans mon eſprit toutes les circonſtances de mon malheur. Je me ſentois profondément humilié, & je me repentois de n'avoir pas mieux profité des leçons des trois Abbés que j'avois forcé de m'abandonner ; je m'écriois : O ma mere ! ſi vous étiez ici, vous ne ſouffririez pas qu'on me traitât avec tant de rigueur... Mais ſi vous aviez permis à mon premier Abbé, ou même à mon ſecond & mon troiſieme, de m'impoſer quelquefois de petites pénitences comme ils le deſiroient, je ſaurois peut-être lire couramment, je n'aurois pas l'habitude de donner des coups de poing ſi légérement, & je ne ſerois pas ici. Au milieu de ces triſtes réflexions, je me rappellois le regard de Sinclair ; je croyois le voir encore, ce ſouvenir me touchoit ; ce-

pendant, ce qui me fâchoit le plus, c'étoit que Sinclair eût été témoin de mon humiliation, de mon emportement & de ma punition; je craignois qu'il ne me méprisât, & cette idée m'étoit insupportable.

Je finissois ce monologue, quand tout-à-coup j'entendis ouvrir la porte de ma prison, & je vis paroître mon ami Sinclair une lanterne à la main; je me jettai à son col en pleurant de joie de le revoir. Venez, me dit-il, on vous accorde votre grace. Ma grace! interrompis-je, sans doute je vous la dois, je suis sûr que vous l'avez demandée, elle m'en fait plus de plaisir.... On exige seulement, reprit Sinclair, que vous fassiez des excuses à celui que vous avez offensé... Des excuses, m'écriai-je, à cet insolent petit ricaneur... — Il a eu tort de se moquer de vous, j'en conviens, il a manqué de politesse; mais vous avez manqué de raison & d'humanité. — Bon, je ne lui ai pas fait grand mal... — Parce que vous n'en avez pas la force; cependant, son bras est noir.... — Son bras est noir; il l'a donc montré?...— On a voulu le voir... — Il ne devoit pas y consentir, il ne devoit pas se plaindre; fi, c'est un lâche, jamais je ne lui ferai d'excuses. — Il n'est pas question de son caractere, il s'agit de votre faute; cette faute a été grave, il faut la réparer. — J'aime mieux rester en prison que de me soumettre à une humi-

liation. — Qu'est-ce qu'une humiliation?... Cette question de Sinclair me déconcerta, je ne sus que répondre, je gardai le silence, & lui, reprenant la parole : Une humiliation, me dit-il, c'est de s'attirer un blâme fondé, une punition méritée; c'est encore de faire une action contre sa conscience, c'est-à-dire, contre la justice & la vérité; en faisant des excuses à celui que vous avez outragé, vous ferez une action très-équitable; cette démarche n'a donc rien d'humiliant. — Mais si l'on va croire que je ne fais des excuses que par la seule crainte de rester en prison? — Que vous importe, puisqu'il faut qu'un blâme soit fondé pour causer de l'humiliation à celui qui en est l'objet? Je vous propose une action parfaitement conforme à la justice, à la bienséance; tant pis pour ceux qui chercheroient à la blâmer; le ridicule qu'ils voudroient vous donner retomberoit sur eux aux yeux de tous les gens qui pensent bien, & c'est sur-tout à l'opinion de ces derniers qu'on doit attacher du prix. Eh bien, répondis-je, conduisez-moi, je ferai tout ce que vous voudrez. A ces mots, Sinclair m'embrassa, & nous sortîmes de la chambre noire; je fis des excuses, & je rentrai en grace, mais je ne fus pas long-temps sans mériter de nouvelles pénitences; inappliqué, étourdi, bruyant, raisonneur, je m'attirai l'aversion de tous mes maîtres & de la plupart de mes camarades; & sans la

protection & la constante amitié de Sinclair, l'écolier le plus distingué & le plus chéri de la maison, j'aurois certainement été renvoyé chez mes parents avant la fin de l'année.

Deux ans se passerent à-peu-près de la sorte ; au bout de ce temps, Sinclair sortit du college, & entra au service. Peu de temps après, j'eus le malheur de perdre ma mere ; cette perte m'accabla de douleur ; je me rappellois en gémissant que je n'avois jamais donné à ma mere que des sujets de chagrin. Hélas ! me disois-je, a-t-elle béni son fils en expirant, ce fils ingrat qui pouvoit la rendre heureuse & qui ne lui a causé que des inquiétudes ? O quels remords affreux pour moi ! Elle m'avoit donné la vie, elle me chérissoit, & je n'ai rien fait pour elle ! O ma mere ! vous n'êtes plus ! Je ne pourrai donc jamais réparer mes torts ! Je n'ai plus de mere, & je ne puis me dire : *Du moins pendant sa vie, j'ai fait son bonheur !* Une consolation si nécessaire m'est donc refusée !... Ces réflexions me faisoient répandre des torrents de larmes, & elles me causerent un chagrin si profond, que je tombai dans une espece de consomption qui fit tout craindre pour ma vie. Dorival, mon oncle & mon tuteur, me retira du college, & m'emmena dans une de ses terres en Franche-Comté. Pour me dissiper, il me fit voyager dans cette belle Province, dont nous vîmes toutes les curio-

ſités naturelles (11). Après avoir paſſé trois ans en Franche-Comté, comme j'atteignois ma dix-ſeptieme année, mon oncle me fit entrer au ſervice.

J'avois continué mes études chez mon oncle; mais n'ayant jamais eu l'habitude de m'appliquer, je n'avois pu faire de grands progrès, & l'étude me paroiſſoit toujours la choſe du monde la plus ennuyeuſe. Mon caractere n'étoit pas plus perfectionné que mon eſprit; ce qu'on nommoit eſpiéglerie dans mon enfance étoit devenu un vice qui fit depuis le tourment de ma vie. J'étois emporté, violent, & quelquefois juſqu'à la fureur. Dans ces ridicules accès de colere, je perdois abſolument la tête & la raiſon; je bégayois, je diſois mille extravagances, & j'étois capable de me porter aux plus terribles extrêmités. Mon oncle étoit la ſeule perſonne qui pût me contenir & m'en impoſer; je le reſpectois, je l'aimois véritablement, & je ne manquai jamais aux égards que je lui devois. Sa trop grande indulgence me laiſſa contracter une funeſte habitude, qu'il eût pu déraciner s'il eût voulu uſer de ſon autorité ſur moi; mais quand on ſe plaignoit à lui de mes emportements, il ſe contentoit de répondre : *Ce feu de jeuneſſe paſſera, & je vous aſſure qu'au fond c'eſt le meilleur enfant du monde.*

Enfin, je partis pour ma garniſon avec mon eſpece de Gouverneur auquel mon oncle me confia, & qui devoit reſter avec moi un an. Au bout de ſix ſemaines, je me

brouillai sans retour avec mon Mentor. Je chassai un laquais que mon oncle m'avoit donné; je pris un coureur, & je me crus pendant quinze jours le plus heureux de tous les hommes. Rossignol, mon coureur, étoit jeune, leste & de bon air; je lui donnai ma confiance, je le chargeai de ma dépense, & je me trouvai en moins de deux mois, pour quatre mille francs de mémoires; c'est-à-dire, la somme entiere qu'on m'avoit donnée pour six mois. Je vis bien que Rossignol étoit un frippon; mais il fallut le payer. J'empruntai, je fis des dettes, & je renvoyai Rossignol, qui me vola, en s'en allant, tous les bijoux que je possédois.

Quelques jours après cette aventure, j'eus une dispute avec un de mes camarades. Je me battis, & je reçus deux coups d'épée qui me forcerent à garder mon lit plus de deux mois. Durant ce temps, je fis beaucoup de réflexions sur mon étourderie & mon impétuosité, & je commençai à connoître, que, pour être heureux, il faut écouter la raison, avoir de l'empire sur soi-même, savoir réprimer ses premiers mouvements, & surmonter ses défauts. Je passai un an à ma garnison. Vers ce temps, la guerre se déclara. Je partis pour l'Allemagne; je fis un grand nombre de campagnes, où je montrai beaucoup de zele, & très-peu de capacité. Je voulois bien me battre, mais je ne voulois pas me donner la peine d'apprendre mon métier. Aussi ma

carriere militaire a-t-elle été peu brillante, comme vous le verrez par la suite.

Cependant, mon oncle s'occupa sérieusement de mon établissement. J'avois vingt-un ans, il songea à me marier, & me choisit une femme qui auroit fait le bonheur de ma vie, si je n'eusse pas été le plus emporté & le plus injuste de tous les hommes. Julie, c'étoit son nom, n'avoit alors que dix-sept ans. A toute la fraîcheur de son âge, elle joignoit des traits réguliers, & une physionomie pleine de douceur & d'ingénuité; elle avoit dans le regard une sérénité, un calme inaltérable, & jamais on ne vit sur son visage la plus légere expression de dédain, d'humeur, de dépit ou d'impatience. Après avoir vu Julie une seule fois, on la connoissoit comme si l'on eût passé sa vie avec elle; son ame se peignoit dans ses yeux, & cette ame, ainsi que sa beauté, étoit celle d'un ange. Son esprit étoit juste, solide & pénétrant; sa raison supérieure à son âge; ses goûts modérés; son caractere prudent & ferme. Elle avoit des talents; elle aimoit la lecture & l'occupation. Ses manieres étoient simples, naturelles & nobles. Le son de sa voix alloit au cœur. Elle parloit lentement; mais cette maniere de s'exprimer, qui n'avoit rien d'affecté, étoit en elle un charme de plus, & rendoit plus touchant encore cet air de douceur & de modestie répandu sur toute sa personne. Telle étoit Julie, telle étoit la femme que me donna mon oncle.

Avec tant de perfections elle eût pu se passer de fortune; mais elle étoit riche. En me mariant, mon oncle me rendit tout mon bien; ainsi à vingt-un ans je me trouvai possesseur d'une fortune considérable, & l'époux de la plus charmante personne du monde : il ne tenoit qu'à moi d'être heureux. J'aimois éperduement ma femme; elle étoit vertueuse & sensible; je croyois goûter un bonheur inaltérable; mais cette illusion dura peu.

Je passai à Paris l'hyver qui suivit mon mariage; je trouvai Sinclair, mon ancien ami de college, & je formai avec lui la liaison la plus intime. Sinclair possédoit toutes les qualités qu'il annonçoit dans sa premiere jeunesse. Il s'étoit distingué à la guerre de la maniere la plus brillante; dans un âge où l'on ne montre communément que de l'ardeur & de la bonne volonté, il avoit déja développé des talents supérieurs, de la prudence, de la fermeté. Il avoit des envieux, mais point de détracteurs. Sa simplicité, sa modestie désarmoient la haine, & il étoit si généralement aimé, que quiconque n'eût pas loué sa conduite & ses talents, eût passé pour être son ennemi.

Julie, de son côté, avoit une vive amitié pour une jeune veuve sa parente, nommée Belsamie, aussi distinguée par sa réputation que par ses vertus & les agréments de son esprit. Me voilà donc uni pour toujours à la femme que je préférois à toutes

les autres. Chéri d'un oncle que je regardois comme mon pere, rassemblant chez moi une société charmante, trouvant dans un ami de mon âge toute la sagesse de l'âge mûr, & les conseils d'un Mentor; jouissant de tous les biens réels, & de ceux auxquels la vanité attache tant de prix; goûtant enfin toute la félicité que peuvent procurer l'amour le plus vertueux, l'amitié fondée sur l'estime, la jeunesse, la santé, une grande fortune... Que me manquoit-il? Un seul avantage sans lequel ordinairement tous les autres sont inutiles; une bonne éducation.

Les deux premiers mois de mon mariage furent pour moi un temps aussi paisible que fortuné. Mais bientôt je commençai à me trouver moins heureux. Mon attachement pour ma femme s'accroissant chaque jour, me livra à toutes les injustices & les bizarreries d'un sentiment qui détruit également la sagesse & le repos. Je voulois être aimé comme j'aimois, c'est-à-dire, à l'excès. Julie avoit pour moi l'affection la plus tendre & la plus vraie; mais elle étoit trop sensée, elle avoit trop d'empire sur elle-même pour se livrer à une passion qui eût pu altérer sa raison & troubler sa tranquillité.

D'abord, je hasardai quelques plaintes mesurées; ensuite je pris de l'humeur & je devins triste, mécontent & soupçonneux. Au fond de l'ame, je me sentois une aversion secrete pour toutes les personnes

sonnes que ma femme paroissoit aimer, & sur-tout pour Belsamie, son amie particuliere. Cependant, je conservois assez de raison pour condamner moi-même des mouvements si bisarres, & je les dissimulois avec soin. Un jour que j'avois plus d'humeur encore qu'à l'ordinaire, j'allai à l'appartement de ma femme; on me dit qu'elle étoit enfermée avec Belsamie. J'ouvris la porte, & j'entrai brusquement. Les deux amies parloient avec beaucoup de vivacité : mais quand je parus, elles se turent aussi-tôt. Je remarquai que ma femme rougissoit, & que Belsamie avoit l'air absolument déconcerté. Il n'en falloit pas tant pour me causer un des plus violents accès de colere que j'eusse jamais éprouvé. Je voulus d'abord me contraindre, & me moquer ingénieusement de l'embarras que je causois. J'ignore ce que je dis dans ce premier moment. Je me souviens seulement que je bégayois prodigieusement, & que mes jambes trembloient; ce qui, joint au ton plaisant que je m'efforçois de prendre, me rendoit complétement ridicule. Aussi ma femme, qui me considéroit avec surprise, ne put s'empêcher de sourire. Ce sourire me poussa à bout : je le regardai comme une insulte impardonnable; &, perdant tout respect humain, malgré la présence de Belsamie, je débitai, sans ménagement, & avec volubilité, toutes les extravagances que la colere peut inspirer. Sur la fin de mon dis-

cours, Belſamie ſe leva, & ſortit. Quand je me vis ſeul avec Julie, je me ſentis intimidé, je ceſſai de parler, & je me promenai à grands pas dans la chambre. Après un moment de ſilence, Julie prit la parole : On m'en avoit avertie avant mon mariage, dit-elle; je ne pouvois le croire!... A ces mots, me regardant avec des yeux remplis de pleurs : Pauvre malheureux, ajouta-t-elle, que je vous plains!... Ah, conſolez-vous, la tendreſſe, les égards, l'indulgence de votre femme parviendront avec le temps, n'en doutez pas, à vous corriger de ce cruel défaut!... Elle prononça ces dernieres paroles avec une ſenſibilité & une naïveté qui me pénétrerent juſqu'au fond de l'ame. Je ſentis profondément à quel point j'étois inſenſé & coupable; & baigné de larmes, je me précipitai aux genoux de l'ange conſolateur qui me tendoit les bras, & qui m'avoit pardonné avant même que j'euſſe imploré ma grace.

Quand ma femme me vit en état d'écouter une explication, elle me conta qu'au moment où j'étois entré dans ſa chambre, Belſamie lui confioit un ſecret. Vous ne me demanderez pas, continua-t-elle, quel eſt ce ſecret, parce qu'il n'eſt pas le mien, & que, par conſéquent, je ne pourrois vous le dire : qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que vous l'apprendrez certainement un jour. Cette explication, loin de me ſatiſfaire, me cauſa un dépit ſecret que j'eus

beaucoup de peine à cacher. Cependant comme j'étois véritablement humilié de l'emportement que je venois de montrer, je dissimulai mon chagrin, & j'affectai de paroître content. Dans cette situation, ayant besoin de me plaindre, je cherchai Sinclair, & je lui ouvris mon cœur. Il me blâma; il approuva ma femme, il donna les plus grands éloges à sa fermeté, à sa prudence. Mais, disois-je, puis-je supporter cette réserve, quand je n'ai rien de caché pour elle? Je le sais, reprit Sinclair, en souriant, vous lui diriez le secret de votre ami intime... — Oui, Sinclair, je vous trahirois pour elle; & sûrement elle n'aime pas mieux sa Belsamie que je vous aime. — Non. Mais elle connoît tous ses devoirs, & vous n'avez jamais réfléchi sur les vôtres. Vous n'avez que des vertus naturelles; elle a des principes solides & invariables. Vous avez pour elle une passion extravagante, & elle a pour vous un attachement profond, vertueux, qui ne peut qu'ennoblir, qu'élever encore son ame, s'il est possible, & qui jamais ne lui fera faire de folies... — J'entends; elle ne m'aimera jamais comme je l'aime. Je ne suis à ses yeux qu'un insensé, elle vous l'a dit?... Je prononçai ces dernieres paroles avec beaucoup d'émotion. Pour toute réponse, Sinclair haussa les épaules, me tourna le dos, & me quitta. Je restai pétrifié, maudissant l'amour, l'amitié, mécontent de tout ce que j'aimois, & de moi-même, &

me trouvant le plus malheureux de tous les hommes.

N'osant plus me mettre en colere, je boudai : mais l'égalité, la douceur de Julie triompherent enfin de ma mauvaise humeur. Nous eûmes une nouvelle explication ; je reparlai de Belfamie. Ma femme m'offrit de ne plus la revoir, puisque je paroissois avoir pris de l'aversion pour elle. Je l'aimerai toujours, me dit-elle, nul intérêt au monde ne me feroit trahir le secret qu'elle m'a confié ; mais il n'est point de penchant que je ne sois toujours prête à vous sacrifier. Ce discours me toucha ; toute ma rancune contre Belfamie s'évanouit. Je volai chez elle pour la conjurer d'oublier mon emportement, & je la ramenai en triomphe chez ma femme, qui ne l'avoit plus revue depuis la scene ridicule qui interrompit leur conversation. Le reste de l'hyver se passa assez tranquillement. Au printemps, je partis pour l'armée. La campagne finie, je revins à Paris avec Sinclair, qui m'avoit rejoint en route. A une lieue de Paris, il trouva sa voiture, & un de ses gens lui donna un petit billet qu'il lut avec beaucoup d'empressement. Ensuite il me quitta, & monta dans sa voiture. Malgré moi, je réfléchis sur cet incident fort simple en apparence, mais qui me causa une sorte de trouble involontaire dont je ne pouvois me rendre raison, ou, pour mieux dire, dont je craignois d'approfondir la cause. Jusques-là, je n'avois cru Sinclair occupé que de

son avancement militaire & de sa fortune. J'étois sûr que le billet étoit d'une femme. Sinclair avoit paru attendri en le lisant ; en même-temps, j'avois remarqué que ma présence le gênoit & l'embarrassoit.... Il aimoit, j'en étois certain ; pourquoi m'en faire un mystere ? Si cet attachement n'avoit rien de criminel, pourquoi le cacher à son ami intime ? Ensuite, je me rappellois mille détails que je voulois en vain écarter de mon souvenir... L'enthousiasme avec lequel il m'avoit souvent parlé de ma femme... Je frémissois, ma tête s'échauffoit, je n'avois plus la force de repousser un doute affreux qui me déchiroit l'ame. Je trouvois un funeste plaisir à me livrer à la jalousie dont j'avois voulu triompher un moment... & ce fut dans cette disposition que j'arrivai à Paris. Ma femme n'avoit pu venir au-devant de moi ; un violent mal de gorge la forçant à garder sa chambre. Sa vue dissipa bientôt ces fatales impressions. En la regardant, en l'écoutant, je sentois peu-à-peu le calme se rétablir dans mon cœur. Je me reprochai des soupçons odieux, & je pouvois à peine concevoir que j'eusse été capable de les former.

Cependant je ne voyois plus Sinclair avec le même plaisir, lorsqu'il étoit en tiers entre ma femme & moi ; je souffrois moins cependant par jalousie, que par la crainte mortelle qu'il ne pénétrât l'espece de gêne qu'il me causoit ; car, par une bisarrerie

inconcevable, quoiqu'il m'inspirât la plus injurieuse défiance, je l'estimois assez pour redouter qu'il ne m'en soupçonnât capable. Quelquefois je le regardois comme un rival, mais plus souvent je le considérois comme un censeur dont l'estime & l'approbation étoient nécessaires au bonheur de ma vie. De semblables agitations n'influoient que trop sur mon caractere. Quand on est livré aux passions, on y rapporte toute ses idées, toutes ses pensées, & l'on est dans une espece de délire qui ravit entiérement l'usage de la raison. Plus incapable que jamais de réfléchir, non-seulement je ne songeois point à surmonter mes défauts, mais je ne m'occupois plus du soin de les cacher; je me livrois à toute mon impétuosité naturelle. Susceptible & pointilleux, comme toutes les personnes qui manquent d'éducation, & d'ailleurs, aigri par une jalousie secrete, le seul de mes vices que je n'osasse montrer, j'étois toujours choqué, piqué, ou en colere, sans qu'on pût souvent en deviner la raison. Alors la douceur angélique de Julie n'étoit à mes yeux que de l'hypocrisie. Sa maniere lente de parler me paroissoit affectée, & me poussoit à bout. Ensuite, je sentois mes torts. Je trouvois moi même qu'il étoit impossible de m'aimer. Je tombois dans le découragement & dans le désespoir; ou bien, je me reprochois avec amertume de faire le malheur d'une personne que j'adorois. Je me représentois ma Julie avec tous ses char-

mes. Elle s'offroit à mon imagination sous une forme si touchante, que je ne pouvois concevoir que j'eusse eu la cruauté de l'affliger. Je me rappellois ma dureté, mes emportements; ce souvenir m'arrachoit l'âme. Je me trouvois aussi barbare qu'insensé; je me détestois, je versois les larmes ameres du repentir. Je me promettois de me vaincre; je me croyois entiérement corrigé; & trois jours après de semblables résolutions, je retombois dans les mêmes égarements. Malheureux dans mon intérieur, & d'autant plus à plaindre que je ne l'étois que par ma faute, je cherchai dans la dissipation des distractions qui me devenoient nécessaires. Je formai de nouvelles liaisons. Je me répandis dans le plus grand monde. Je ne donnai plus de petits soupers; mais je rassemblai chez moi, une ou deux fois par semaine, trente personnes. Je louai des loges à tous les spectacles. Pendant tout l'hyver, je ne manquai pas un bal de l'opéra, ni une premiere représentation de piece nouvelle; & dans ce vain emploi du temps, je ne trouvai point le bonheur qui me fuyoit. Je ne parvins qu'à déranger ma fortune & ma santé.

Sinclair me fit des représentations sur ce nouveau genre de vie. Vous allez devenir joueur, me dit-il; vous allez vous livrer à la plus funeste & à la moins excusable de toutes les passions. Avez-vous bien réfléchi à ce que doit être nécessairement ce qu'on appelle *un gros joueur*, c'est-à-dire,

l'homme qui ne songe qu'à s'enrichir, & de quelle maniere ! Aux dépens de tous les gens avec lesquels il vit ! — Je n'ai pas fait là-dessus des réflexions bien profondes. Il me suffit de savoir qu'on peut-être *gros joueur*, & jouir de la réputation d'un honnête homme. — Oui, en perdant toujours, je ne dis pas seulement en se ruinant, car c'est la destinée commune du joueur heureux & du joueur malheureux. L'un vend ses terres un peu plus tôt, l'autre un peu plus tard. Voilà entr'eux l'unique différence. Aussi, dans cette étrange carriere, il ne suffit pas, pour conserver son honneur, de se retirer dépouillé, il faut encore n'avoir jamais remporté d'avantage éclatant. — Comment, vous pensez qu'un joueur heureux ne peut passer pour honnête homme ? — Ce titre lui sera sûrement disputé. Que d'ennemis s'élevent & se réunissent contre lui !... La mere au désespoir, dont il a ruiné le fils unique, l'accusera d'être un frippon ; le pere de famille ne parlera de lui à ses enfants qu'avec mépris. La haine le poursuit, la calomnie l'accable, la raison même & l'humanité le condamment. Au milieu de ce déchaînement général, qui le défendra, qui prendra son parti ? Ses amis ? Un joueur en a-t-il ? Lui, qui risque chaque jour de ruiner ceux auxquels il ose donner ce nom sacré !... — Quoi ! Sinclair, n'avez-vous jemais rencontré de joueurs dignes de votre estime ? — J'en ai connu, sans doute ;

& si l'expérience ne m'eût appris qu'il en existe, j'avoue que ma raison ne pourroit le concevoir. Les hommes, uniquement occupés des moyens d'accroître leur fortune, regardent comme des préjugés tout ce qui tient à la délicatesse. Quand on ne songe qu'à *gagner de l'argent*, il est bien difficile de conserver des sentiments nobles. La probité de ces gens-là se réduit strictement à ne point voler; & cette espece de probité n'a jamais produit une réputation desirable. Voilà ce qu'on pense en général (mais en admettant beaucoup d'exceptions) d'une certaine classe de citoyens, qu'on appelle communément *gens à argent*, qui, par des moyens très-légitimes & des combinaisons, qui souvent supposent beaucoup de génie, trouvent le secret de s'enrichir rapidement. Si tel est le préjugé établi contre la classe dont nous parlons, que doit on penser des joueurs? Que doit-on penser d'un homme qui constamment trouve son bonheur dans l'infortune des autres, & ne peut être heureux que par le malheur d'autrui? Cet homme qui se consacre au métier le plus ennuyeux, le plus pénible, uniquement par cupidité, prouve assez qu'il n'est point de sacrifice dont ne le rende capable le desir ou l'espoir de gagner de l'argent; & qui fait tout pour un si bas intérêt, ne feroit rien pour la gloire... — Réellement, Sinclair, interrompis-je, je vous conseille à mon tour de ne pas afficher cette intolérance contre les

joueurs ; dans le siecle où nous sommes, vous vous ferez bien des ennemis. Cette crainte, reprit-il, ne m'empêchera jamais de dire des vérités utiles.

Les raisonnements de Sinclair firent quelque impression sur mon esprit. Cependant, bientôt entraîné par la mode & l'exemple, j'oubliai ses conseils ; & par foiblesse & par désœuvrement, je devins joueur. Mais, continua M. de la Palinière, il est dix heures passées, il est temps que j'interrompe le récit des folies de ma jeunesse. A la prochaine veillée vous saurez le reste de mes aventures. En effet, le lendemain M. de la Palinière commença la onzieme veillée de la sorte.

Le goût que j'avois pris pour le jeu, me fit former beaucoup de nouvelles liaisons. J'allois dans toutes les maisons ouvertes, sûr d'y trouver toujours une assemblée nombreuse de joueurs. Un soir que je soupois chez l'Ambassadeur de ***, je gagnai trois mille louis à un jeune homme nommé le Marquis de Clainville ; je ne le connoissois pas ; mais sa figure m'intéressa ; je vis qu'il étoit au désespoir de perdre une somme aussi forte ; & comme je n'étois pas encore un joueur assez consommé pour n'être sensible qu'à l'argent, j'éprouvai le plus vif desir de le racquitter ; il s'en apperçut, &, par délicatesse, ne voulant pas profiter de cette disposition, il quitta le jeu, s'approcha de moi, & me dit tout bas, d'un air ému, que je serois payé le

lendemain : il sortit de la chambre, & me laissa une impression de tristesse qui fut encore augmentée par le malheur avec lequel je jouai le reste de la nuit. Je perdis deux mille louis, & je me retirai à six heures du matin, excédé de fatigue, & fort mécontent de moi-même & de ma soirée. Le lendemain, je reçus les trois mille louis que j'avois gagné au Marquis de Clainville; & quatre jours après, mon oncle entrant un matin dans ma chambre, me dit qu'il avoit à me parler d'une affaire importante. Nous passâmes dans un cabinet; alors, demandant à mon oncle ce qu'il me vouloit : Vous me voyez au désespoir, répondit-il, & vous en êtes la cause... — Comment? — Vous savez que d'Elbene est mon intime ami depuis trente ans, il n'a qu'une fille unique qu'il adore; cette jeune personne étoit au moment de se marier; autorisée qar l'aveu de son pere, elle aimoit le Marquis de Clainville qu'on lui destinoit pour époux, les paroles étoient données de part & d'autre... — Eh bien? — Eh bien, le Marquis de Clainville a perdu trois mille louis contre vous, d'Elbene ne veut pas donner sa fille à un joueur, il a retiré sa parole : mais ce n'est pas tout; la pere du malheureux jeune homme, outré de cette aventure, vient d'obtenir une lettre de cachet, le pauvre Clainville est parti aujourd'hui pour Saumur, & l'on assure qu'il y sera enfermé deux ans.... — O Ciel! infortuné jeune homme! Perdre à

la fois l'affection de son pere, sa maîtresse & sa liberté ! il est affreux pour moi d'être la cause innocente de son malheur; mais pouvois-je deviner sa situation?... Pouvois-je l'empêcher de faire une folie! — Non. Comme on ignore l'état des affaires des gens qu'on ne conoît que superficiellement, on ne sait pas en jouant gros jeu contr'eux, s'ils pourront ou non s'acquitter sans se perdre ou se ruiner; & c'est ainsi que tous les joueurs réunissent l'extravagance à l'inhumanité; car, jouer gros jeu contre un homme qui ne peut payer, c'est une folie : jouer gros jeu contre un homme qui n'a la possibilité de payer qu'en dérangeant sa fortune & celle de ses enfants, c'est une barbarie. Un joueur communément ne pense & ne réfléchit que dans le malheur; alors, il a quelques lueurs de raison; il se reproche sa passion, il envisage sa ruine, celle de sa famille, ce tableau le pénetre & lui inspire de justes remords; mais si la cupidité ne fermoit pas son cœur aux sentiments les plus naturels, quelle foule de réflexions affligeantes se présenteroient à lui quand il gagne; il se diroit alors : „ Dans quelle situation sont „ maintenant ceux qui m'ont envoyé cet „ argent? Pour me le donner, on a peut- „ être sacrifié la nature à l'honneur, ven- „ du des terres, ruiné des enfants afin de „ payer une dette qu'il est déshonorant „ de ne pas acquitter. Si cette somme que „ je destine à mes plaisirs, étoit tout ce

„ que possédoit l'homme qui me la donne!
„ Si cet infortuné, égaré par le désespoir,
„ se portoit à quelque extrêmité funes-
„ te!..." Arrêtez, mon oncle, interrompis-je, vous me glacez d'horreur!... Les trois mille louis du malheureux Clainville, les voilà sur cette table, je n'en puis supporter la vue!... Cependant dois-je me reprocher un malheur dont je suis à peine la cause indirecte? Je n'ai point pressé Clainville de jouer, pouvois-je refuser de tenir son argent? Non, reprit mon oncle, mais vous ne saviez pas qu'en devenant joueur, vous seriez nécessairement la cause de mille aventures semblables, & voilà sur-tout ce qui rend la profession de joueur si odieuse à tous les gens qui pensent bien. Sommes-nous *la cause innocente* d'un malheur, quand ce malheur est la suite indispensable de notre conduite? Saint-Albin, toujours désœuvré, toujours affairé, citoyen inutile, courtisan sans faveur, changeant de lieu par ennui, crevant ses chevaux par air; Saint-Albin, l'autre jour sur la route de Versailles, renverse & blesse un homme qui mourut le lendemain. Vous savez le bruit qu'a fait cet événement, vous savez le déchaînement qu'il a excité contre Saint-Albin: pourquoi? c'est qu'il s'est attiré ce malheur par son étourderie; c'est que ses chevaux vont toujours ventre à terre; c'est qu'une folie semblable suppose aussi peu d'humanité que de prudence. C'en est assez, mon oncle, repris-je, vous m'ou-

vrez les yeux ; j'ai été joueur un moment, parce que je n'avois fait aucune de ces réflexions ; je ſerois maintenant inexcuſable à mes propres yeux, ſi je conſervois une paſſion ſi funeſte. En effet, l'aventure de Clainvile, & les réflexions de mon oncle, avoient produit ſur mon eſprit & ſur mon cœur une impreſſion ineffaçable.

Le jour même, j'allai trouver le pere de Clainville, pour lui offrir de lui remettre les trois mille louis que j'avois eu le malheur de gagner à ſon fils, en l'aſſurant que je prendrois tous les arrangements qu'il voudroit pour le payement de cette ſomme, dont je proteſtai n'avoir aucun beſoin pour le moment. Cette propoſition fut refuſée avec dédain ; on me fit même entendre qu'on étoit perſuadé que j'affectois une fauſſe générosité ; & que je n'aurois pas fait une offre ſemblable ſi je n'euſſe été certain qu'on ne l'accepteroit pas. Outré d'une telle injuſtice, je me levai bruſquement en diſant : Eh bien, puiſque vous êtes inflexible, puiſque rien ne peut vous engager à révoquer l'arrêt cruel qui prive votre fils de la liberté, ne croyez pas que je profite de cet argent que je déteſte ; je vais le porter à la Conciergerie ; il a fait un malheureux, que du moins il change le ſort de quelques infortunés. En achevant ces paroles, je ſortis impétueuſement. Je me rendis à la Conciergerie, je me fis remettre la liſte des priſonniers, & à l'inſtant, je don-

nai les trois milles louis pour la délivrance de quarante prisonniers.

En renonçant au jeu, il fallut renoncer à beaucoup de liaisons nouvelles que j'avois formées depuis trois mois. J'avois négligé ma femme : je revins à elle avec transport ; elle me réçut avec une tendresse & une indulgence qui me la rendirent mille fois plus chere que jamais. Dans les premiers épanchements de cette espece de réconciliation, je lui avouai tous mes torts, toutes mes bizarreries ; je ne lui cachai pas que j'avois eu la coupable injustice d'être jaloux de Sinclair. Julie parut aussi étonnée qu'affligée de cet étrange aveu ; & dans la crainte que je ne retombasse encore dans la même foiblesse, elle me conseilla de ne point engager Sinclair à revenir chez elle aussi souvent qu'autrefois ; car, depuis trois ou quatre mois, je ne l'avois vu que rarement ; & de lui-même, il avoit fort éloigné ses visites.

Ce conseil étoit sage, mais je ne le suivis point ; je me croyois guéri, je voulois le prouver. Je fus chercher Sinclair, je fis toutes les avances : il m'aimoit, il se persuada facilement que j'étois enfin devenu raisonnable ; d'ailleurs, s'il avoit trop d'esprit pour n'avoir pas pénétré ma jalousie, il n'en avoit du moins aucune preuve certaine, & il étoit bien sûr qu'elle n'avoit jamais été que passagere & momentanée. Cependant, en renouant l'intimité qui existoit autrefois entre nous, il crut qu'il feroit

prudent de me faire une confidence qui, malheureusement, produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Il m'avoua qu'il avoit, depuis long temps, une inclination secrete. Celle que j'aime, ajouta-t-il, m'a fait donner ma parole d'honneur de ne confier ce secret à personne; des raisons de familles très importantes l'obligent à ce mystere. Il n'y a que trois jours, quoique je l'aye tenté mille fois depuis un an, que j'ai pu obtenir d'elle la simple permission de vous faire connoître la situation de mon cœur; mais en même temps elle s'obstine toujours à vouloir que je vous cache son nom. Ce discours de Sinclair, s'il eût été prononcé avec un air ouvert & naturel, auroit peut être rétabli pour jamais la tranquillité dans mon ame; mais Sinclair, outre le desir de me donner une preuve de confiance, avoit encore celui de m'inspirer à son egard une parfaite sécurité; en même-temps il vouloit me cacher qu'il eût pénétré ma jalousie, & cette espece de dissimulation lui donnoit un air de contrainte & d'embarras qui ne m'échappa point, & qui me rendit toute ma défiance.

En me disant la vérité sans aucun déguisement; en m'avouant qu'il s'étoit apperçu de mes inquiétudes outrageantes; en ajoutant que pour en prévenir le retour, il m'apprenoit qu'il étoit lié par un engagement secret, Sinclair m'auroit parlé sans embarras, il m'auroit persuadé. Par une délicatesse estimable, il voulut m'épargner

la honte de rougir à ses yeux; il feignit d'ignorer que j'eusse été capable de le soupçonner un moment; il ne s'expliqua point franchement, il n'eut ni le ton, ni l'air de la vérité. Ses regards évitoient les miens; il sembloit craindre que je ne pénétrasse sa pensée dans ses yeux; il paroissoit troublé; je crus qu'il me trompoit; & par une précaution mal-adroitement prise, il ranima lui-même la jalousie qu'il vouloit détruire. C'est ainsi que la dissimulation la plus inocente n'est jamais sans inconvénient. Criminel ou non, l'artifice est toujours dangereux, & presqu'inévitablement nuisible. La meilleure & la plus sûre politique est de n'employer jamais la ruse, les détours & les petites finesses, & d'être, dans toutes les circonstances de la vie, également droit & sincere. Ce systême est naturellement celui des belles ames; & la seule supériorité d'esprit & de lumieres suffiroit pour le faire adopter.

Cependant je crus devoir cacher ce qui se passoit dans mon cœur, mais ce cœur étoit mortellement blessé, & je me promis bien d'observer plus attentivement que jamais la conduite & les démarches de Sinclair. En même-temps le chagrin & le besoin d'ouvrir mon ame, me firent commettre mille indiscrétions. Je confiai ma jalousie à plus d'une personne. On croit toujours qu'un mari qui se plaint en a le droit, & qu'il dit moins qu'il ne sait. Ainsi je faisois tort à la réputation de ma femme; je don-

nois à la méchanceté un prétexte plausible pour la noircir. J'étois injuste, inconséquent, insensé, & je me couvrois de plus grands ridicules. Comme j'observois Sinclair avec des yeux prévenus, je ne fis que m'affermir dans mes soupçons. Ne pouvant plus résister au chagrin que j'éprouvois, & sachant que quelques affaires retenoient Sinclair à Paris, je partis avec Julie pour une maison de campagne que j'avois auprès de Marly. Belsamie, son amie, l'y suivit, & mon oncle fut du voyage. La jalousie qui me consumoit avoit tellement changé mon caractere, que j'étois devenu presqu'insensible aux choses les plus faites pour m'intéresser. J'avois desiré des enfants avec passion : ma femme étoit grosse de cinq mois, & cet événement me touchoit à peine, quoiqu'il fît le bonheur de Julie, qui ne parloit plus que des projets qu'elle formoit pour son enfant, qu'elle se promettoit bien de nourrir & d'élever elle-même. Il y avoit quinze jours que nous étions à la campagne, lorsqu'un matin je passai dans l'appartement de Julie, dans l'intention d'avoir une explication avec elle. Malheureusement elle venoit de sortir avec Belsamie, & l'on me dit qu'elle étoit dans le jardin. Résolu de l'attendre, j'entrai dans son cabinet. Je m'assis sur un canapé, & je me livrai à la plus sombre rêverie. Au bout d'un quart d'heure, ennuyé d'attendre, je me levai. Ce mouvement fit tomber un oreiller, & j'apperçus dans un coin

du canapé un petit porte-feuille... Je n'avois jamais vu ce porte-feuille dans les mains de Julie, quoiqu'il ne parût pas neuf. C'en fut assez pour exciter ma curiosité, & me faire naître mille soupçons confus. Je me saisis du porte-feuille, je le mets dans ma poche, & au moment même je me retire, ou pour mieux dire, je me sauve dans mon appartement. Arrivé chez moi, je m'enferme, je me barricade, ensuite je me jette dans un fauteuil, & je reprends haleine. J'étouffois, une oppression affreuse m'ôtoit presqu'entiérement la faculté de respirer. Mes mains tremblantes ne pouvoient tenir le fatal porte-feuille. Je le posai sur une table, alors je le considérai, & je sentis que mes yeux se remplissoient de larmes!... Qu'ai-je fait, m'écriai-je? ce que je ne pourrois excuser dans un autre!... Eh quoi, un simple cachet posé sur une lettre, est pour tout honnête homme un sceau respectable & sacré, & je me résoudrois à briser cette serrure!... O Ciel! la violence & la fraude ne me font plus d'horreur! Voilà donc où peuvent conduire les passions!... Cette réflexion me fit tressaillir. Je fus tenté de reporter le porte feuille sans l'ouvrir; mais la passion l'emporta. Au désespoir d'y céder, & trop foible pour y résister, je pris le porte-feuille avec une espece de fureur, j'en fais sauter la serrure, il s'ouvre!... Dieu, que vois-je! un portrait!... Je frissonne, mon cœur palpite avec violence, un tremblement universel me saisit...

Eperdu, hors de moi même, je fixe en frémissant cette funeste peinture... Ah, je ne puis la méconnoître!... Malheureux, c'est Sinclair, c'est lui-même!... Perfide, m'écriai-je, tu mourras... Elle est innocente, interrompit vivement Pulchérie, j'en suis sûre. Mais, Monsieur, si vous l'avez tuée, n'achevez pas votre histoire... A ces mots, Monsieur de la Paliniere sourit; & reprenant la parole: Rassurez-vous, dit-il, si elle n'est pas coupable, le Ciel la protégera, & je serai le seul à plaindre. Mais écoutez le dénouement de ce triste récit. Dans le premier transport de ma rage, je perdis absolument la raison & le souvenir de ce que je me devois à moi-même. Julie ne fut à mes yeux qu'un monstre qui ne me paroissoit plus avoir rien de commun avec moi. Je brûlois du desir insensé de la perdre, de la déshonorer, & de publier sa honte & mon malheur. D'abord je commence par écrire un billet, il s'adressoit à Sinclair, & contenoit ces mots : „ Enfin, j'en ai la certitude, vous êtes le plus perfide & le „ plus vil de tous les hommes! Ne vous „ flattez pas de m'avoir jamais trompé; il „ y a plus d'un an que je suis éclairé. Trou- „ vez-vous ce soir à huit heures derriere „ les Chartreux, & munissez-vous de deux „ pistolets. Je dois avoir le choix des ar- „ mes, je vous laisse celui des témoins ".

Après avoir écrit ce billet, je m'élance vers la porte de mon cabinet, je sors impétueusement. Je rencontre un valet-de-

chambre. Etonné de ma démarche & de mon air égaré, il s'arrête. Je lui donnai le billet que je venois d'écrire, en lui ordonnant de l'envoyer sur le champ par un homme à cheval; ensuite, ajoutai-je d'une voix terrible, vous irez dire à votre maîtresse que je pars dans l'instant, que je ne la reverrai jamais, & que, dans quelques jours, un couvent sera son éternelle demeure. Au même moment, je demande des chevaux, & je vole à l'appartement de mon oncle. Je le trouve seul; il recule d'effroi en me voyant. Je lui conte en deux mots mon aventure, en l'assurant qu'avant cette affreuse découverte, j'étois sûr depuis long-temps de la perfidie de Julie. Mon oncle veut douter encore; il m'exhorte à ne point faire d'éclat, & à ne prendre un parti qu'après une mûre réflexion. Il ajoute que toutes les résolutions formées dans les premiers mouvements de la colere sont toujours imprudentes, & entraînent nécessairement les regrets & le repentir; que d'ailleurs les plus fortes apparences sont souvent trompeuses; & que plus on a vécu, plus on a d'expérience, & moins on est précipité dans ses jugements. Mais mon oncle me parloit en vain; livré au désespoir, uniquement occupé des plus affreux projets de vengeance, je ne l'écoutois pas. J'étois enseveli dans une morne & profonde rêverie, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit. Je levai la tête; mais que devins-je, grand Dieu, en appercevant Julie!... Au-

dacieuse créature, m'écriai-je, sortez ou craignez ma fureur!... A ces mots, mon oncle, rempli d'effroi, se précipite devant moi; & me saisissant dans ses bras, il me retint sans peine. Je ne pouvois plus me soutenir. Au même instant Julie s'avance, & s'adressant à mon oncle : Laissez-le, dit-elle, je n'ai rien à craindre... Je ne puis exprimer l'espece d'impression que produisit sur mon cœur ce peu de mots. Le son de cette voix angélique fit entrer à la fois dans mon ame & le doute & le remords... Toute ma fureur s'évanouit. Je regardai Julie en tremblant... Une certaine majesté répandue sur toute sa personne, donnoit à sa figure je ne sais quoi d'imposant & de fier qui rendoit sa beauté plus frappante qu'elle ne l'avoit jamais été; & son air assuré, sévere & tranquille, mit le comble à ma surprise, & acheva de m'intimider. Le saisissement, l'étonnement me rendant immobile, je la regardois fixement sans pouvoir proférer une seule parole. Après un moment de silence, Julie, mettant les yeux autour d'elle, apperçut sur une table le porte-feuille ouvert & brisé, que j'y avois jetté en entrant chez mon oncle; elle s'approcha froidement de la table; & prenant le porte-feuille : Voilà donc, dit-elle, la seule cause de l'état où je vous vois, & de l'outrage que j'ai reçu? Ah, Julie, m'écriai-je, est-il possible, seriez-vous innocente? Mias, que dis-je, votre seule présence vous a pres-

que justifiée. — Eh, pourquoi donc, cruel, m'avez-vous condamnée sans m'entendre? — Mais ce portrait est celui de Sinclair... — Mais il ne m'appartient pas... — Puis-je croire?... — Sinclair est marié depuis six mois. Ce porte-feuille est à sa femme, & cette femme est Belsamie. Cette justification si précise & si claire ne laissoit rien à desirer; elle anéantissoit sans retour ma jalousie; mais elle me rendoit si coupable, qu'elle me fit éprouver une confusion & des regrets qui corrompirent toute ma joie. Je ne pouvois goûter le bonheur de retrouver une compagne aussi vertueuse qu'aimable, je n'étois plus digne d'elle!...

Tandis que mon oncle en pleurant serroit ma femme dans ses bras, humilié, consterné, j'étois resté debout immobile à ma place; mon repentir n'avoit rien de tendre, je n'espérois plus de pardon. Julie, en embrassant mon oncle, versa quelques larmes; ensuite s'approchant de moi d'un air froid & sérieux, elle entra dans le détail de l'histoire de Belsamie; elle m'apprit que Belsamie aimoit Sinclair depuis deux ans; qu'en même-temps, ayant peu de fortune, & en attendant une considérable d'un grand-oncle, qui avoit eu le projet de lui faire épouser un homme de son nom, elle s'étoit décidée à lui cacher son inclination pour Sinclair: que d'ailleurs, étant sa maîtresse, & vivement pressée par Sinclair, elle avoit enfin consenti à l'épouser, à condition que ce mariage resteroit secret

tout le temps néceſſaire pour y préparer ſon oncle; qu'elle étoit ſûre, avec un peu de patience, d'obtenir à la fin ſon agrément. En effet, continua Julie, en m'adreſſant toujours la parole, depuis deux mois, ſur-tout, l'oncle de Belſamie paroît prendre inſenſiblement les diſpoſitions que lui deſire ſa niece; & cette derniere étoit décidée à lui déclarer ſon mariage dans ſix ſemaines, temps où l'homme qui le gouverne, & qu'il vouloit faire épouſer à Belſamie, ſera forcé de s'abſenter, & de s'éloigner de lui, mais l'éclat que vous venez de faire, rompt toutes ces meſures. Belſamie avoit laiſſé ſon porte-feuille dans mon cabinet; ne le retrouvant plus, & ſachant par mon valet-de-chambre ce que vous m'avez fait dire, elle a facilement deviné la vérité. Je connois mon oncle, m'a-t-elle dit; je ſuis certaine que dans cet inſtant la découverte de mon mariage va me brouiller avec lui; mais je n'héſite pas à ſacrifier à l'honneur & au repos de mon amie, toute la fortune que j'étois en droit d'attendre. Allez vous juſtifier auprès de votre mari; je vais chercher le mien, & l'inſtruire de cet événement...

Comme ma femme achevoit ces mots, je me rappelloit tout-à-coup le billet que j'avois écrit à Sinclair. Depuis une heure, uniquement occupé de Julie, j'avois oublié l'univers, & d'ailleurs, l'excès de mon trouble avoit confondu & brouillé toutes mes idées; mais me reſſouvenant enfin que

j'avois mortellement offensé Sinclair : ô Ciel ! m'écriai-je, Sinclair maintenant a reçu mon billet ! Cette réflexion m'accabla, toutes les expressions injurieuses de ce billet se retracerent à ma mémoire, & ce souvenir mettoit le comble à ma confusion & à mes remords. Cependant j'écrivis sur le champ à Sinclair; j'implorois son indulgence, sa pitié, & je le conjurois d'oublier des égarements expiés par mon repentir & par mon désespoir. Je me couchai sans avoir reçu de réponse; mais le lendemain à mon réveil, on me donna une lettre de Sinclair; je l'ouvris en tremblant, elle étoit conçue en ces termes : ,, Il est vrai, je suis votre ,, ami, mais vous n'avez jamais été le mien, ,, vous qui, de votre propre aveu, m'a- ,, vez soupçonné pendant si long-temps de ,, la plus lâche des perfidies; vous qui ,, avez pu me croire un moment *le plus* ,, *vil de tous les hommes !*... Je l'avoue, ,, j'avois pénétré votre jalousie, mais j'i- ,, maginois que votre cœur la désavouoit, ,, & me conservoit son estime; je croyois ,, que vous me supposiez une passion in- ,, volontaire, que vous pensiez que je m'a- ,, busois moi-même sur le sentiment que ,, j'éprouvois; enfin, je ne voyois en vous ,, qu'un homme bizarre, susceptible d'une ,, prévention extravagante; je vous croyois ,, incapable de douter un instant de la pro- ,, bité de votre ami. Telle étoit l'opinion ,, que j'avois de vous : en me l'ôtant, vous ,, avez détruit sans retour l'amitié dont

„ elle étoit la base. Les apparences, di-
„ tes-vous, étoient si fortes dans cette
„ derniere occasion!... Eh quoi donc,
„ au fond du cœur, ne m'aviez-vous pas
„ déja calomnié mille fois avant cet évé-
„ nement? D'ailleurs, quand il s'agit de
„ l'honneur d'une femme, de l'honneur
„ d'un ami, doit-on juger sur des appa-
„ rences "?

„ Décidé à ne jamais vous revoir, je
„ dois éclaircir dans cette lettre tous les
„ doutes qui pourroient vous rester sur la
„ prudence de la conduite de votre femme.
„ Ce n'est pas d'un homme de mon âge
„ qu'elle eût consenti à recevoir un secret;
„ Belsamie la connoissoit assez pour en être
„ certaine: aussi, en lui confiant le sien,
„ l'assura-t-elle avec vérité que j'ignorois
„ cette confidence, & que je n'en serois
„ instruit que lorsque ce secret cesseroit
„ d'en être un pour vous. D'un autre cô-
„ té, Belsamie redoutant votre indiscré-
„ tion, & craignant mortellement que je
„ ne vous ouvrisse mon cœur, avoit exigé
„ ma parole de ne vous jamais parler d'el-
„ le: & pour me lier davantage, s'il étoit
„ possible, elle me protesta qu'elle étoit
„ irrévocablement décidée à ne confier ce
„ secret à personne, pas même à Julie; &
„ ce n'est qu'hier qu'elle m'a fait l'aveu
„ de cet artifice. Après cette explication,
„ qui vous fait connoître tout l'excès de
„ votre injustice, puissiez-vous sentir en
„ même-temps combien il est affreux de

„ n'être désabusé que par ses fautes. La „ raison & les conseils de l'amitié n'ont „ rien pu sur votre ame; ah, que du moins „ l'expérience vous éclaire!... Et songez „ sur-tout que se défier sans cesse des ob- „ jets les plus chers, nourrir en secret „ contr'eux d'affreux & d'outrageants soup- „ çons, est un supplice insupportable, le „ tourment des ames foibles, & la juste „ punition des méchants.

„ Adieu, vous perdez un ami fidele, & „ je ne perds qu'une illusion; mais cette „ illusion me fut trop chere pour ne pas „ la regretter toujours!... Quelle socié- „ té, quels nœuds vous avez rompus!... „ Malheureux! quel bonheur vous avez „ rejetté!... Que je vous plains!.... „ Cependant, une nouvelle source de fé- „ licité vous est offerte encore; bientôt „ vous allez devenir pere, vous pouvez „ encore être heureux ".

Comme j'achevois la lecture de cette lettre, mon oncle entra brusquement dans ma chambre. Levez-vous, me dit-il, votre femme vous demande; elle a passé une nuit affreuse; la scene d'hier lui a fait une révolution qui, dans son état, peut-être bien funeste... — O Ciel! Il faut envoyer à Paris chercher des secours... — J'ai donné à ce sujet les ordres nécessaires; votre femme à son réveil, continue mon oncle, a malheureusement appris une nouvelle qui lui a causé la plus vive peine. Elle a reçu un billet de Belsamie qui ne contenoit rien

d'intéressant ; mais Julie sachant que ce billet avoit été apporté par le valet-de-chambre de Belsamie, elle a voulu lui parler, & elle en a appris que son amie avoit vu son oncle pour lui déclarer son mariage, & que l'oncle furieux s'étoit brouillé sans retour avec sa niece. Ce détail a mortellement affligé Julie, & cet événement l'affecte d'autant plus, que vous en êtes la seule cause. Pendant ce discours, le cœur pénétré de douleur. Je m'habillai à la hâte. Je fus chez ma femme ; elle avoit la fievre & souffroit beaucoup. Son Médecin arriva, qui déclara qu'elle étoit blessée. En effet, le soir même, elle fit une fausse couche. Julie, inconsolable, ne put dissimuler l'excès de son chagrin. Voilà, me dit-elle, en fondant en larmes, voilà ce que vous me coûtez !.... Ce cruel reproche, le premier qu'elle m'eût jamais fait, mit le comble à mon malheur. J'eus horreur de moi-même, je me vis haï pour toujours ; & loin de songer à réparer mes torts, je les aggravai, & je tombai dans le découragement & le désespoir.

Quand ma femme fut rétablie, nous retournâmes à Paris ; Julie vouloit en vain me cacher sa profonde tristesse ; elle regrettoit son enfant ; elle regrettoit son amie ; car Sinclair inflexible, ne voulant plus me revoir, avoit emmené sa femme dans une terre au fond du Poitou ; & bientôt Julie eut encore un autre sujet de chagrin qui ne l'affecta pas moins que tous les au-

tres. Personne n'avoit ignoré ma jalousie; on avoit su & conté de mille manieres l'histoire du porte-feuille, & mes derniers emportements. Le mariage de Sinclair n'avoit pu justifier Julie aux yeux de la multitude abusée par des récits infideles, & l'on concluoit de l'éclat que j'avois fait, & de ma rupture avec Sinclair, qu'il étoit impossible que Julie fut innocente. Elle s'apperçut aisément, à la maniere dont elle fut reçue dans le monde, qu'elle avoit presqu'entiérement perdu la considération dont elle avoit joui jusqu'alors. Trop sensible pour s'en consoler, mais trop fiere pour s'en plaindre, elle renferma au fond de son ame un si cruel chagrin. Je vis l'injustice qu'elle éprouvoit, je compris tout ce qu'elle devoit souffrir. Je sentis mieux que jamais à quel point elle devoit me haïr, moi, l'unique cause de toutes ses peines. Me croyant l'objet de son ressentiment & de son aversion, je ne faisois rien pour la consoler, je n'attribuois qu'à sa vertu la douceur qu'elle me montroit. Ces réflexions, en me désespérant, aigrissoient chaque jour davantage mon caractere si impétueux; je devins sombre, farouche & véritablement insupportable. Plusieurs mois se passerent dans cette situation. Enfin, voyant que la santé de Julie s'altéroit sensiblement, & qu'elle étoit prête à succomber sous le poids de ses maux, je pris tout-à-coup le parti de lui rendre sa liberté, & de me séparer d'elle. Je le lui annonçai, en

l'assurant que cette résolution étoit inébranlable. Cependant, je l'avouerai, malgré la certitude que je croyois avoir de sa haine, je m'étois flatté en secret que cette déclaration l'étonneroit, & lui causeroit une vive émotion ; & il est bien vrai qu'au plus léger signe de trouble de sa part, elle m'eût vu à ses pieds abjurer une résolution qui me perçoit l'ame. Je m'étois trompé en me persuadant que j'étois haï. Je m'étois abusé en croyant un instant que je pouvois être aimé. Les belles ames sont incapables de haïr, mais les mauvais procédés les ramenent à l'indifférence : c'est ce qu'éprouvoit Julie. J'avois perdu son cœur, & c'étoit sans retour. Elle m'écouta tranquillement sans surprise & sans émotion. Ensuite, prenant la parole : Ma réputation est déja flétrie, dit-elle ; le nouvel éclat que vous voulez faire va confirmer les injustes soupçons du public : mais si ma présence dans votre maison est un obstacle à votre bonheur, je suis prête à la quitter ; l'innocence me reste, j'aurai la force de me soumettre à ma destinée.... Ah, cruelle, m'écriai-je, en versant un torrent de pleurs, avec quelle froideur vous parlez de me quitter !... — Mais c'est vous qui me le proposez !.... — Et c'est moi qui vous adore, & vous qui me haïssez !... — Que m'a valu votre tendresse, & que vous coûte ce que vous appellez haine ?... — J'ai fait votre malheur, je fus injuste, bizarre, insensé ; & cepen-

dant, Julie, si vous me haïssez, ah, c'est trop vous venger ! Il n'est point de supplice pour moi comparable à celui d'être haï de vous... — Non, je ne vous hais pas. Ces mots qui disoient si positivement : *Je ne vous aime plus*, me transporterent de fureur, je me livrai au plus terrible emportement. Je crus voir quelque effroi dans les yeux de Julie, je tombai à ses genoux. Dans cet instant, une larme, un soupir eussent changé mon sort. Julie conserva sa froideur & sa tranquillité. Je me levai impétueusement, je fis quelques pas; & m'arrêtant : *Adieu pour toujours*, dis-je d'une voix étouffée. Julie pâlit, elle fit un mouvement pour venir à moi; je m'avançai vers elle; elle retomba dans son fauteuil; elle étoit prête à s'évanouir. Je pris cette violente émotion pour de l'épouvante. Je vous fais horreur, m'écriai-je, il faut vous délivrer d'un objet odieux. En disant ces paroles, je m'élançai vers la porte, & je sortis désespéré & la mort dans le cœur. Mon oncle étoit absent, je n'avois plus d'ami, rien ne pouvoit plus m'empêcher de suivre mon premier mouvement. Egaré, hors de moi-même, je fus trouver sur le champ les parents de Julie. Je leur déclarai ma résolution; j'ajoutai que Julie elle-même desiroit cette séparation, & que j'étois décidé à lui rendre tout son bien. On voulut me faire des représentations; je n'écoutai rien. J'annonçai que j'allois partir pour la campagne, que j'y resterois deux jours,

& que je desirois à mon retour me trouver seul dans ma maison. Après cette déclaration, j'écrivis à Julie pour l'instruire de tout ce que j'avois fait, & je partis le soir même pour la campagne. J'étois dans une trop violente agitation pour sentir toute l'étendue du malheur auquel je me condamnois moi-même ; & ce qui paroît inconcevable, c'est qu'aimant Julie plus que jamais, & persuadé au fond de l'ame qu'il ne me seroit pas impossible de regagner sa tendresse, je trouvois une sorte de satisfaction dans l'éclat extravagant que je donnois à notre rupture. Je n'aurois pu me résoudre à me séparer d'elle avec les égards & les ménagements qu'exigeoient la prudence & l'honnêteté. Je voulois absolument étonner Julie, l'émouvoir, l'affliger, la sortir de cet état d'indifférence plus affreux pour moi que sa haine; je me flattois qu'en m'écoutant, elle avoit douté de ma sincérité, qu'elle me croyoit incapable de persister dans le dessein de la quitter pour toujours. Je me flattois encore que cet événement ranimeroit peut-être dans son cœur l'affection qu'elle avoit eue pour moi ; & la seule espérance d'exciter dans son ame un mouvement de regret, eût suffi pour m'affermir dans le parti que j'avois pris. J'aimois à me la représenter dans le trouble, l'incertitude, l'étonnement. Je la voyois lire mon billet; je la voyois emmenée par ses parents; je la voyois, pâle & tremblante, descendre l'escalier; j'osois

espérer qu'elle ne passeroit pas sans émotion devant ma chambre, & qu'elle ne pourroit retenir ses pleurs en montant en voiture. J'avois laissé à Paris un homme de confiance, avec ordre d'observer Julie autant qu'il lui seroit possible, de l'épier, de la suivre, de questionner ses femmes, afin de me rendre compte de tout ce qu'elle auroit fait ou dit dans ces premiers moments; mais ce détail ne fut pas long. Julie resta toujours enfermée dans son cabinet, y reçut ses parents sans aucun témoin, & sortit avec eux par un petit escalier dérobé, sans être vue de personne.

M. de la Paliniere en étoit là de son récit, lorsqu'on entendit sonner dix heures. On se sépara; & le jour suivant on apprit le reste de l'histoire. J'en étois resté, dit M. de la Paliniere, au moment de ma séparation avec Julie. Le jour même où ses parents l'emmenerent, je reçus d'elle un billet qui contenoit ces mots:

„ J'ai suivi vos ordres, j'ai quitté votre „ maison, toujours prête à y rentrer si votre „ cœur m'y rappelle. Quant à l'offre „ de me rendre un bien beaucoup trop „ considérable pour ma situation présente, „ j'ose attendre de votre estime que „ vous ne la réitérerez pas; & le seul „ moyen qui vous reste maintenant de me „ causer un chagrin nouveau, est de persister „ dans cette résolution. Daignez donc „ garder la moitié d'une fortune qui n'au-

„ roit aucun prix à mes yeux si je ne la
„ partageois pas avec vous ”.

Ce billet que j'arrosai de larmes, me fit faire une foule de réflexions. Le contraste de la conduite de Julie & de la mienne, me frappa vivement. Je compris enfin combien, par les résultats & les effets, un sentiment fondé sur le seul devoir est préférable à la passion. J'adore Julie, me disois-je, & j'ai fait le tourment de sa vie, & j'ai pu me résoudre à la quitter pour toujours ! Elle m'aimoit sans emportement; mais elle n'étoit occupée que du desir & du soin de me rendre heureux. Toujours prête à me sacrifier ses goûts, ses penchants, sa volonté, je lui cherchois des torts imaginaires. Elle me pardonnoit sans cesse des torts réels; & lorsqu'enfin l'excès de mon injustice & de ma folie m'a fait perdre son cœur, son indulgence & sa générosité survivent à sa tendresse. Elle croit devoir encore à l'objet qu'elle aimoit, les procédés les plus nobles & les plus touchants. Ah! je le vois, la véritable affection est celle que la raison approuve & que la vertu fortifie. Ces réflexions m'accabloient; le repentir le plus amer r'ouvroit toutes les blessures de mon cœur. Je ne pensois plus qu'en frémissant, au dernier éclat que je venois de faire; &, sans doute, dans cette affreuse situation, je n'eusse point hésité à m'aller jetter aux pieds de Julie, à lui déclarer que je ne pouvois vivre sans elle, si je n'eusse été retenu par

une délicatesse très-fondée. J'avois été prodigue & joueur, &, ce qu'il y a de pis encore, j'avois un Intendant qui possédoit au suprême degré l'art d'embrouiller ses comptes; ce qui, dans sa profession, prouve incontestablement ou le manque de capacité, ou celui de probité. Au-lieu de le renvoyer, je le gardai, & je le priai seulement de ne plus me parler d'affaires : ordre qu'il ne se fit pas répéter; car ce n'étoit pas sans raison & sans dessein qu'il avoit été aussi obscur & aussi diffus avec moi. Cependant, depuis six mois, il m'avoit demandé plusieurs audiences pour me déclarer que mes affaires se dérangeoient. Ces discours me firent alors peu d'impression; mais après avoir lu le billet de Julie, ils me revinrent à l'esprit; & avant de songer à obtenir mon pardon, je voulus connoître la situation de mes affaires : malheureusement je m'étois conduit de maniere à ne pouvoir compter sur l'estime de ma femme; & si j'étois ruiné, comment lui demander d'oublier le passé & de revenir avec moi? Ne pourroit elle pas attribuer au plus vil intérêt, une démarche inspirée par la seule tendresse? Cette idée m'étoit insupportable; & j'aurois mieux aimé mille fois ne jamais revoir Julie, que de m'exposer à faire naître en elle un semblable soupçon. Je retournai précipitamment à Paris. Que n'éprouvai-je pas en rentrant dans ma maison, dans cette maison que Julie n'habitoit plus, & dont j'a-

vois eu moi-même l'inconséquente folie de la bannir. Affiégé par une foule de réflexions affligeantes, accablé de douleur & de regrets, je n'avois plus qu'une espérance, celle que je pourrois, avec de l'économie & des soins, rétablir mes affaires, & ensuite obtenir mon pardon de Julie. J'envoyai chercher mon Intendant, & je commençai par lui déclarer qu'avant tout je voulois rendre à ma femme tout son bien. Il parut fort étonné de cette résolution, & crut m'en détourner en m'annonçant qu'il ne croyoit pas que je puisse faire une semblable restitution sans me ruiner presqu'entiérement. Je vis clairement alors que mes affaires étoient dans un désordre beaucoup plus grand que je ne l'avois imaginé. Cette découverte me désespéra; car perdre ma fortune, c'étoit, d'après mes principes, perdre Julie à jamais. Avant d'approfondir davantage ma situation, je rendis à Julie tout le bien que j'avois reçu d'elle; ensuite je payai mes dettes; &, tous ces arrangements terminés, je me trouvai si complétement ruiné, que je fus obligé, pour pouvoir vivre avec décence, de placer à fonds perdu les minces débris de ma fortune. Mon oncle étoit peu riche, & ne possédoit guere que des bienfaits du Roi; cependant, il m'offrit des secours. Je les refusai. Je vendis mes chevaux, ma maison, mes terres, & je louai un petit appartement auprès du Luxembourg, environ trois mois après ma sépa-

ration d'avec ma femme. Durant cet espace de temps, Julie s'étoit retirée dans un Couvent le jour même où je quittai ma maison. On m'apporta d'elle une lettre conçue en ces termes :

„ Puisque vous m'avez forcée à recevoir „ ce que vous appellez mon bien ; puis„ que vous me traitez comme une étran„ gere, je crois qu'il m'est permis d'user „ de représailles en cette occasion. Quand „ je quittai votre maison, la crainte de „ vous offenser en paroissant dédaigner vos „ dons, me fit emporter les diamants, les „ bijoux que vous m'avez donnés. Vous „ m'écrivîtes que vous l'exigiez ; il me sem„ bla que je devois vous obéir. Mais de„ puis vous m'avez prouvé que vous ne „ saviez pas apprécier une semblable déli„ catesse ; ainsi je me suis décidée à me „ défaire de ces parures qui me sont inu„ tiles, & que je n'avois gardées que par „ égard pour vous. J'ai saisi une occasion „ favorable de les vendre avantageusement. „ On m'en a donné quatre-vingts mille „ francs, que je viens d'envoyer chez vo„ tre Notaire, comme une somme que je „ vous devois, & que vous ne pouvez „ m'obliger à reprendre puisqu'elle vous „ appartient.

„ Je suis depuis deux mois dans le Cou„ vent de ***. Je compte d'y rester plu„ sieurs années, à moins que vous ne ve„ niez m'en retirer... Nous avons une belle „ terre en Flandres, l'habitation en est,

„ dit-on, charmante : dites un mot, & je
„ ſuis prête à vous y ſuivre & à m'y fixer
„ avec vous ".

Comment dépeindre tout ce qui ſe paſſa dans mon ame, après avoir lu cette lettre! O Julie! m'écriai-je, ô femme adorable! Eſt-il poſſible, grand Dieu, que j'aie pu jamais vous accuſer de perfidie, vous outrager, vous abandonner! Quoi, ce cœur ſi délicat, ſi noble, je l'ai poſſédé, & je l'ai perdu! Je pouvois être le plus heureux de tous les hommes, & j'en ſuis le plus infortuné. Puis-je dans l'état où je ſuis, accepter ce généreux pardon qui m'eſt offert? Non, non; il vaut mieux ceſſer de vivre que de s'avilir à ſes propres yeux. Ah, Julie! vous avez pu m'accuſer d'extravagance & d'injuſtice; mais jamais vous n'aurez lieu de me ſoupçonner d'une baſſeſſe. En diſant ces paroles, des ruiſſeaux de larmes inondoient mon viſage. J'écrivis à Julie vingt lettres, que je déchirai toutes. Enfin, je m'arrêtai à celle ci.

„ J'admire la nobleſſe de vos procédés,
„ & l'élévation de votre ame; mais cependant cet excès de généroſité ne peut me
„ paroître incompréhenſible. Oui, je conçois à quel point il eſt doux de pouvoir
„ ſe dire : *Tout ce que la tendreſſe fait inſpirer de touchant aux cœurs les plus paſſionnés, la ſeule vertu me l'a fait faire!*
„ Non, je n'abuſerai point de l'empire
„ qu'elle a ſur vous... Vivez libre, ſoyez
„ heureuſe, oubliez moi!... Adieu, Ju-

„ lie... Sans doute vous avez ſur moi toute
„ la ſupériorité que donne la raiſon... Mais
„ mon cœur peut-être n'étoit pas indigne
„ du vôtre ”.

Avec cette lettre je renvoyai à Julie ſes quatre-vingts mille francs, en lui faiſant dire que ſes diamants lui ayant été donnés à ſon mariage, ne m'appartenoient pas davantage que le reſte de ſon bien; & qu'après les avoir acceptés, elle n'avoit pas le droit de me forcer à les reprendre.

Je venois de faire le ſacrifice le plus douloureux : Julie m'offroit encore de me conſacrer ſa vie; je venois de renoncer à un bonheur ſans lequel il n'en pouvoit plus exiſter pour moi. Cependant ma douleur étoit plus profonde qu'amere. Dans cette derniere occaſion, c'étoit à l'honneur que j'avois ſacrifié toute ma félicité; cette idée ſoutenoit mon courage. D'ailleurs, je ne doutois pas que ma lettre n'eût fait connoître à Julie, que, du moins, malgré tous mes égarements, je n'étois pas indigne de ſon eſtime. Enfin, l'eſpoir d'exciter ſa compaſſion, & ſur-tout ſes regrets, s'étoit ranimé dans mon cœur. Je la ſuppoſois attendrie, affligée, & je me trouvois moins à plaindre.

Il y avoit à-peu-près quinze jours que j'étois retiré au Luxembourg, & que j'y vivois en ſolitaire, lorſque je reçus de la Cour ordre de partir ſur le champ pour mon régiment. La paix étoit faite depuis un an. Ma garniſon étoit à deux cents lieues de

Paris. J'étois un des plus ignorants Colonels de l'Europe. D'ailleurs, malgré moi, je confervois encore au fond de l'ame la folle efpérance que Julie n'étoit pas perdue pour moi fans retour. Je fentois bien que je ne pouvois me démentir, & qu'elle n'avoit plus de démarches à faire; mais je me flattois en fecret qu'un événement imprévu me rendroit un bonheur auquel je n'avois jamais renoncé fincérement. Enfin, je ne pouvois me réfoudre à quitter Paris, & à mettre entre Julie & moi un efpace de deux cents lieues. J'écrivis au Miniftre pour folliciter un congé; on me le refufa, & au moment même j'envoyai ma démiffion. C'eft ainfi que je quittai le fervice à vingt-cinq ans, & c'eft ainfi que la violence & l'humeur déciderent de toutes mes réfolutions dans les circonftances les plus importantes de ma vie. Cette derniere extravagance me caufa un chagrin très-fenfible; elle acheva de me brouiller avec mon oncle, déja fort mécontent que je me fuffe féparé de ma femme fans le confulter; de maniere que je me trouvai enfin abfolument abandonné de toutes les perfonnes que j'avois le plus aimées.

Je ne fentis pas dans ce moment toute l'horreur de ma fituation; j'étois uniquement occupé d'une idée qui m'ôtoit abfolument la faculté de réfléchir. Je voulois revoir Julie; j'imaginois que fi je pouvois trouver le moyen de m'offrir fubitement à fa vue, je retrouverois une partie des

droits que j'avois jadis sur son cœur. Mais je ne pouvois la faire demander au parloir : quel prétexte prendre ; d'ailleurs, que lui dire ? Comment donc la revoir ? Elle ne sortoit jamais, & logeoit dans l'intérieur du couvent. J'avois un nouveau valet-de-chambre, qui connoissoit un cousin d'une des tourrieres du Couvent de Julie. Je parlai à ce cousin, & je l'engageai à me donner une lettre pour sa cousine, dans laquelle il m'annonçoit comme un de ses amis, intendant d'une Dame de Province, qui vouloit envoyer sa fille au couvent. Je m'enveloppai dans une redingotte, je mis un grand chapeau rabattu, & au déclin du jour, je me rendis au couvent. Je trouvai dans la tourriere tout ce que je pouvois desirer de mieux, c'est-à-dire, la personne la plus bavarde & la plus confiante que j'eusse encore vue. Je lui fis d'abord quelques questions vagues. Ensuite je lui dis que ma maîtresse n'étoit pas absolument décidée à mettre sa fille en classe ; & là-dessus je lui demandai s'il y avoit dans le couvent beaucoup de pensionnaires en chambre. Mais, oui, répondit la tourriere, nous avons même des femmes mariées. Ici le cœur me battit avec une extrême violence ; & la tourriere, se penchant vers mon oreille, quoique nous fussions seuls, me dit d'un air de confidence, & en souriant : *C'est ici qu'est renfermée cette belle Madame de la Paliniere, dont vous avez sûrement entendu parler.* —

Mais en effet... Je sais... qu'elle est charmante.... — Ah, charmante, cela est vrai; quel dommage!... Enfin, il faut espérer que Dieu lui fera la grace de se repentir!.... — Se repentir!.... Et de quoi?.., — On voit bien que Monsieur arrive de Province... Comment, vous ne savez pas?...—J'ai oui dire qu'elle avoit un mari bizarre, injuste... — Ah, oui, un vrai brutal, un imbécille, à ce qu'on dit; mais tout cela n'excuse pas la mauvaise conduite d'une femme. Celle-ci, à ce qu'on prétend, est au couvent malgré elle, & ne s'y est mise que parce qu'elle craignoit une lettre de cachet... — Une lettre de cachet, ô Ciel!... — Ecoutez donc, il y avoit de quoi l'obtenir... Et ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'ose ni sortir, ni recevoir qui que ce soit, excepté ses plus proches parents. Elle mene une vie bien désagréable. Vous sentez bien que nos meres & nos sœurs ne veulent pas la voir; les pensionnaires ne la regardent seulement pas; elle est ici comme une pestiférée; chacun l'évite & la fuit... A tout péché miséricorde; mais au moins faut-il faire pénitence. Au-lieu de cela, elle joue du clavecin toute la journée; elle est fraîche comme une rose, & elle engraisse à vue d'œil. Il y a là bien de l'endurcissement. — Et elle n'a pas l'air triste?... — Ah, point du tout; & sa femme de chambre dit qu'elle ne l'a jamais vue si tranquille & si contente; pour moi, malgré

tout cela, j'espere toujours qu'elle rentrera en elle-même, car le cœur n'est pas mauvais. Elle est charitable, généreuse. Pourtant elle s'est fait rendre tout son bien, & elle laisse son mari dans la misere. Vous me direz que c'est un fou, un mauvais sujet, qui s'est ruiné on ne sait comment, & qui vient d'essuyer l'affront d'être chassé du service. Il est sûr qu'on lui a ôté son régiment; mais enfin, un mari est toujours un mari. Le pauvre homme a écrit à sa femme il y a un mois, pour lui demander quelques secours; elle l'a refusé net, cela est bien dur... Ces détails-là je les sais de bonne part; je ne dis pas les choses en l'air. Il y a quinze ans que je suis ici, & je n'ai jamais passé pour *mauvaise langue*, Dieu merci.

La tourriere eut la liberté de se louer tout à son aise. Enseveli dans la plus sombre rêverie, je ne songeois pas à l'interrompre : elle parloit toujours, lorsqu'on vint l'appeller. Elle sortit, & rentra au bout d'un moment. C'étoit, disoit-elle, une parente de notre jeune novice qui fera profession demain. Oh, c'est-là une ame touchée!... Une vocation!... Elle donne cinquante mille francs au Couvent... Vous devriez venir voir demain cette cérémonie, cela sera superbe, toutes nos pensionnaires y seront, vous en auriez le coup d'œil de l'Eglise du dehors... — A quelle heure se fera cette cérémonie? — Sur les trois heures après-midi; la novice est belle

comme un Ange; elle n'a que vingt ans.... Si elle n'avoit pas perdu dans la même année & son pere & un jeune homme qu'elle aimoit, elle n'auroit peut-être jamais écouté les mouvements de la grace!.... La belle chose que la Providence!... Le pere mourut le premier, il y a dix-huit mois; cinq mois après, le jeune homme, qui étoit enfermé à Saumur, mourut aussi de chagrin, à ce qu'on croit... Et quel étoit le nom du jeune homme, interrompis-je avec un trouble impossible à dépeindre? Le Marquis de Clainville, reprit la tourriere, & la novice s'appelle Mademoiselle Delbene. A ces mots, j'éprouvai un déchirement de cœur inexprimable; je me levai tout-à-coup en faisant une exclamation qui remplit la tourriere d'étonnement & de frayeur, & je sortis précipitamment.

Arrivé chez moi, je me jettai dans un fauteuil, consterné, pénétré de tout ce que je venois d'entendre. Le voile étoit tombé; je ne me faisois plus illusion; je connoissois enfin tout l'excès de mes malheurs. Je voyois à quel point mon extravagante conduite avoit flétri la réputation de ma femme. Je sentois que cette innocente victime de ma folie, ne pouvoit, au fond du cœur, me pardonner de lui avoir enlevé le bien le plus précieux que puisse posséder une femme, & que l'injuste mépris qu'on lui témoignoit, devoit sans cesse ranimer son ressentiment contre moi; je ne pouvois plus attribuer qu'à la

ſeule ſublimité de ſa vertu ſes généreux procédés. Enfin, il étoit évident, d'après le récit de la tourriere, que Julie, conſolée par le témoignage de ſa conſcience, avoit pris ſon parti, qu'elle étoit paiſible, réſignée à ſon ſort; & elle ne pouvoit l'être qu'en m'oubliant entiérement. O Dieu! m'écriai-je, dans quel affreux abyme m'ont précipité les paſſions!... Si j'euſſe ſurmonté l'amour & la jalouſie, ſi j'euſſe eu le courage de vaincre mon impétuoſité naturelle, ma pareſſe & mon goût pour le jeu, je jouirois d'une fortune conſidérable, je n'aurois pas à me reprocher la mort d'un jeune homme intéreſſant, & je ne ſerois pas la premiere cauſe du ſacrifice que ſa malheureuſe maîtreſſe va conſommer demain. Je charmerois la vieilleſſe d'un oncle, d'un bienfaiteur, qui, trop juſtement, ne voit en moi qu'un ingrat & qu'un inſenſé. Je n'aurois pas lâchement renoncé, à vingt-cinq ans, à ſervir mon Roi & ma patrie. Loin d'être l'objet du mépris & de la cenſure publique, je ſerois univerſellement eſtimé, je poſſéderois la tendreſſe de la plus charmante & de la plus vertueuſe de toutes les femmes; j'aurois un ami auſſi fidele qu'aimable; enfin, je goûterois le bonheur d'être pere!... Ah, malheureux, de quels biens ineſtimables je me ſuis dépouillé moi-même!... Eh quoi, je ſuis donc pour jamais un être iſolé ſur la terre! En achevant ces paroles, je jettai les yeux autour de moi avec une

espece de terreur, effrayé de ma solitude profonde, & de l'abandon où je me trouvois...

Dans ce moment, j'entends marcher précipitamment; ma porte s'ouvre avec bruit... Un homme paroît & s'élance vers moi... Eperdu, je me leve, je m'avance, & je me trouve dans les bras de Sinclair; il me serroit contre sa poitrine, je ne pouvois retenir mes larmes, je voyois couler les siennes; mille sentiments contraires m'agitoient à la fois; mais la confusion la plus douloureuse dominoit tous les autres, & me forçoit à garder le silence. Mon ami, dit Sinclair; j'étois au fond du Poitou, je n'ai appris que bien tard à quel point les consolations de l'amitié vous étoient devenues nécessaires; d'ailleurs, je voulois m'assurer de six mois de liberté pour vous les consacrer. J'arrive de Fontainebleau, j'ai un congé, disposez de moi. O Sinclair! m'écriai-je, ces consolations si précieuses que vous m'offrez, je ne suis plus digne de les goûter; j'ai mérité de perdre sans retour le titre de votre ami... Vous ne pouvez plus rien pour moi. Va, reprit-il en m'embrassant, je connois ton ame, elle est noble autant que sensible. Si je n'avois que de la compassion à t'offrir, certain alors de ne pouvoir te consoler, je te plaindrois, je te servirois en secret, & tu ne me verrois point; mais l'amitié m'inspiroit, elle seule me rapproche de toi, & je suis sûr d'adoucir tes peines.

Ce discours me fit éprouver le mouvement le plus passionné de reconnoissance. Tant de générosité, loin de m'humilier, m'élevoit au-dessus de moi-même. Sinclair, en me rendant son amitié, me rendoit ma propre estime; mon cœur au même instant s'ouvrit tout entier à cet ami fidele; je goûtai une consolation dont j'étois privé depuis long-temps, celle de parler sans déguisement de mes fautes & de mes peines. Ce triste récit fut souvent interrompu par mes pleurs; & Sinclair, après m'avoir écouté avec autant d'attention que d'attendrissement, leva les yeux au Ciel en poussant un profond soupir. A quoi servent, dit-il, l'esprit, les vertus naturelles & la sensibilité, sans des principes invariables, l'éducation ou l'expérience peuvent seules les donner. Si l'on n'a pas profité des leçons de ses instituteurs, on ne peut plus s'instruire qu'à ses dépens. On n'est éclairé que par ses fautes & par le malheur. Sinclair ajouta qu'il me conjuroit de m'éloigner de Paris pour quelque temps, & de voyager. Je vous suivrai, continua-t-il, partons pour l'Italie; mais partons sans délai. Je m'abandonne à vous, répondis-je, disposez du sort d'un infortuné, qui, sans vous, succomberoit sous le poids de ses maux. Alors Sinclair, profitant de cette disposition, me fit donner ma parole que nous partirions sous deux jours.

La veille de mon départ, je voulus revoir le lieu où j'avois apperçu Julie pour

la premiere fois. C'étoit dans le jardin du Palais Royal; mais n'osant paroître en public, j'y allai la nuit, après souper. Il y avoit de la musique & beaucoup de monde. Je m'enfonçai dans l'endroit le plus obscur de la grande allée, & je m'assis au pied d'un gros arbre. Au bout d'un moment, deux hommes vinrent s'asseoir de l'autre côté de l'arbre. L'un d'eux, que je reconnus au son de sa voix, s'appelloit Dainval, jeune fat, sans esprit, sans mœurs & sans principes; joignant au mauvais ton d'une ironie perpétuelle, la prétention de *penser philosophiquement*: se moquant de tout, décidant avec suffisance; à la fois pédant & superficiel; regardant comme des préjugés ou des fables, les sentiments les plus sacrés ou les actions honnêtes, se croyant profond en calomniant la vertu. Tel étoit ce Dainval, cet homme méprisable que j'avois cru mon ami jusqu'à l'époque de ma ruine, & dont je n'avois que trop souvent suivi les conseils pernicieux & les mauvais exemples. J'allois me lever & m'éloigner, lorsque mon nom, que j'entendis prononcer à Dainval, me fit prêter l'oreille, & j'écoutai le dialogue suivant. Cela est sûr, disoit Dainval, il est parti ce soir avec Sinclair pour l'Italie. — Comment! Sinclair & lui sont raccommodés?... — Ils s'adorent... Générosité d'un côté, repentir de l'autre, attendrissement mutuel, pleurs, pardon... La scene a été du plus grand pathétique... — Mais il n'y a donc pas

un

un mot de vrai dans tout ce qu'on a dit? — Quoi? de leur rivalité?... — Comment, Sinclair prendroit-il tant d'intérêt à un homme qui l'auroit trahi?... — Je ne me pique pas *de raisonner*, mais je me pique *de voir les choses dans le vrai*... Sinclair, toujours amoureux de Julie, veut raccommoder le mari avec la femme, afin d'arracher la derniere de sa triste prison... — Et à quoi bon le voyage d'Italie?... — Il faut bien donner au public le temps d'oublier un peu l'histoire du porte-feuille... — Il y a encore des gens très-sensés qui soutiennent que ce porte-feuille étoit à Belsamie... — C'est une fable inventée après coup. Le fait est que le pauvre la Paliniere savoit parfaitement, avant cette découverte, à quoi s'en tenir; car, depuis un an, il le disoit à qui vouloit l'entendre... — Est-il aimable, la Paliniere? quel homme est-ce?... — Un homme excessivement borné, *sans ressort*, *sans caractere*. En entrant dans le monde, il se jetta à ma tête, & se mit sous ma direction. Je vis bientôt qu'il n'iroit jamais au grand... *Une tête mal faite*, *des préjugés gothiques*, *de petites vûes*, pas le sens commun... Prodigue, dissipateur, & consterné à la vue d'un créancier; joueur, & se piquant au jeu de générosité & de grandeur d'ame, perdant son argent en dupe; il s'est ruiné sans éclat, & comme un sot. — L'as-tu revu depuis sa déroute?... — Non, mais j'ai jetté au feu tous nos comptes, il n'en entendra jamais par-

ler.... — Te devoit-il beaucoup d'argent du jeu? — Oui, beaucoup. J'ai brûlé ses billets, je ne m'en vante point, je n'en conviendrois même pas avec un autre. Ce procédé me paroît tout simple, & je te prie de n'en point parler. Cette derniere fausseté de Dainval acheva de me pousser à bout. Imposteur, m'écriai-je, me voilà prêt à vous payer tout ce que je vous dois; sortez d'ici, je vais m'acquitter. Ma foi, reprit Dainval avec un rire forcé, je ne vous attendois pas là, il faut en convenir... quand à la proposition de nous couper la gorge, je la conçois de votre part; vous n'avez plus rien à perdre : pour moi, il me faut encore près d'un an pour achever de me ruiner; ainsi, pour que la partie soit égale, remettons-la à votre retour d'Italie. En achevant ces mots, il s'éloigna précipitamment sans attendre de réponse, & il me laissa trop indigné de sa lâcheté pour que je songeasse à le suivre. Voilà donc, me disois-je, l'homme qui m'a paru aimable, l'homme dont les conseils m'ont souvent entraîné!... Quel fond de perversité! Quelle ame vile & corrompue!... Ah, que le vice est affreux, lorsqu'on le voit sans illusion!... Il ne séduit qu'en se déguisant, & toujours plus imprudent qu'artificieux, tôt au tard il brise lui-même le masque fragile dont il se couvre.

Cette derniere aventure me fournit plus d'un sujet de réflexions; elle me fit connoître à quel point on doit éviter, pour l'in-

térêt de sa réputation, de donner des scenes au public. Quand on est devenu l'objet de l'entretien général, on est exposé à tous les traits de la calomnie. Les méchants ajoutent, inventent; les sots & les désœuvrés écoutent & répetent; la vérité s'obscurcit, & le public se prévient & condamne sans retour. Au milieu de ces réflexions, une pensée sur-tout m'accabloit : j'étois parvenu à ce comble d'infortune, que le plus grand de mes maux n'étoit pas de me voir pour toujours séparé de Julie. J'éprouvois une peine plus insupportable encore; la plus innocente, la plus vertueuse de toutes les femmes, l'ornement & la gloire de son sexe, Julie enfin, gémissoit sous le poids affreux du mépris public; & j'étois la seule cause de cette cruelle injustice!... Cette idée me déchiroit le cœur, elle me rendit presqu'insensible aux consolations de l'amitié. Oui, disois-je à Sinclair, si je souffrois seul de mes fautes, je supporterois mon sort avec courage. Je le sais, le temps détruit & les regrets & les passions; mais il ne peut affoiblir les remords d'un cœur sensible & né pour la vertu!... Un jour, peut-être, Julie ne s'offrira plus à mon imagination sous les traits séduisants qui me charment; mais je la verrai toujours comme la victime innocente de ma folie & de mes égarements, & toujours son souvenir sera le tourment de ma vie.

En effet, ni les tendres soins de Sinclair,

ni la diſſipation d'un long voyage ne purent affoiblir mes chagrins. De retour à Paris, Sinclair fut obligé de me quitter pour aller rejoindre ſon régiment, & je partis preſqu'auſſi-tôt pour la Hollande. Au bout de ſix mois, Sinclair vint m'y retrouver. Il me donna l'idée de m'aſſocier à quelques entrepriſes de commerce; il me prêta les premiers fonds qui m'étoient néceſſaires. La fortune ſeconda ce nouveau projet, & j'entrevis enfin la poſſibilité de retrouver le bonheur que j'avois perdu. Le deſir de porter aux pieds de Julie le fruit de mes travaux, me donnoit autant d'activité que de perſévérance. Je ſus vaincre ma pareſſe naturelle, & le dégoût & l'ennui que m'inſpira d'abord le genre de vie auquel je me conſacrois; je donnois à la lecture, à la méditation, les heures que je dérobois aux affaires. Bientôt l'étude ceſſa de me paroître pénible, & je pris le goût le plus paſſionné pour la lecture. Inſenſiblement mon eſprit s'éclairoit, mes idées s'étendoient, le calme renaiſſoit dans mon cœur; l'occupation, la lecture & la réflexion me retiroient par degré de l'aſſoupiſſante ivreſſe où j'avois vécu juſqu'alors. La Religion acheva de fortifier ma raiſon, d'élever mon ame, & de me ſouſtraire à l'empire tyrannique des paſſions Cette révolution dans mon caractere & dans mes ſentiments, ne changea rien à mes projets. Je n'avois plus pour Julie ce penchant impétueux dont l'excès inſenſé nous avoit rendu ſi malheu-

reux l'un & l'autre ; je l'aimois avec moins de violence, mais avec plus de solidité & de désintéressement. La passion est toujours aveugle, personnelle, & n'envisage que sa propre satisfaction ; l'amitié n'est fondée que sur l'estime, elle doit toute sa force à la seule vertu ; & plus elle est tendre, plus elle est équitable & généreuse.

Je passai cinq ans en Hollande ; durant cet espace de temps ; je fus constamment heureux dans toutes les affaires où je m'engageai, & je parvins, par mon extrême économie & mon travail assidu, à retablir entiérement ma fortune. Alors je ne songeai plus qu'à retourner dans ma patrie ; je me représentois avec un attendrissement délicieux, le bonheur que j'allois y retrouver, l'instant où, tombant aux genoux de Julie, je pourrois lui dire : je reviens digne de vous, & je reviens vous consacrer ma vie.

Occupé des plus douces idées rempli des plus cheres espérances, je partis de Hollande... Hélas ! j'étois loin de pressentir le coup mortel que j'allois recevoir !... J'avois écrit à Sinclair pour le charger de prévenir Julie sur mon retour. Je reçus à Bruxelles une lettre, qui m'apprenoit que Julie avoit eu la fievre quarte ; mais en même-temps on m'assuroit qu'elle n'avoit jamais été dangereusement malade, & qu'elle étoit presque guérie. Les détails qui accompagnoient cette lettre, prévenoient

toute inquiétude, & je continuai ma route, sans autre crainte que celle de voir Julie plus surprise que touchée de mon retour & de mes résolutions. J'approchois de Paris, je n'en étois plus qu'à vingt lieues, lorsque je rencontrai Sinclair, qui fit arrêter ma voiture : il descend de la sienne, j'ouvre ma portiere, je vole à sa rencontre; mais en jettant les yeux sur lui, je m'arrête en tressaillant : l'étonnement & l'effroi me rendent immobile. Sinclair me tend les bras, son visage est baigné de larmes, je n'ose le questionner... Il n'a pas la force de m'instruire... Mais je m'attends à tout; la joie fragile & trompeuse a pour jamais abandonné mon cœur. Sans proférer une seule parole, Sinclair m'entraîne vers ma voiture, il y monte avec moi, & dans le même instant les postillons quittent la route de Paris. Où me conduisez-vous, m'écriai-je d'un air égaré? Je veux la voir. — Ah, malheureux!... — Eh bien, poursuis, achève de me percer le cœur! A ces mots, Sinclair pour toute réponse, m'embrasse en gémissant... Enfin, repris-je, quel est mon sort! Est-ce sa haine où sa perte que tu m'annonces?... Comme j'achevois ces paroles, Sinclair ouvroit la bouche pour me répondre; je frémis, je n'eus pas le courage d'entendre prononcer mon arrêt. O mon ami! ajoutai-je, ma vie dans cet instant est dans tes mains!... Le ton suppliant dont j'accompagnai ces mots, expliquoit assez ma pensée; Sinclair me re-

garda avec des yeux remplis de la plus tendre compassion : Je puis me taire, dit-il, mais non te tromper... Sinclair s'arrêta ; je n'en demandai pas davantage, & le reste de la route, nous gardâmes l'un & l'autre un silence qui ne fut interrompu que par mes soupirs & mes sanglots. Sinclair me conduisit dans une maison de campagne, où je reçus enfin la confirmation de mon malheur. Hélas, j'avois tout perdu ! Julie n'existoit plus ; non-seulement sa mort me ravissoit toute la félicité de ma vie, mais elle m'enlevoit encore le moyen de réparer mes fautes ; je ne pouvois plus expier mes égarements passés que par mes regrets, mon repentir & ma douleur.

Le reste de mon histoire offre peu de détails intéressants. Consolé par le temps & la Religion, je consacrai le reste de ma carriere à l'amitié, à l'étude, à l'humanité. J'avois obtenu mon pardon de mon oncle ; le soin de le rendre heureux devint une de mes plus précieuses consolations ; & je remplis sans effort, & dans toute leur étendue, les devoirs sacrés que la nature & la reconnoissance m'imposoient à cet égard. Quoique mon oncle fût avancé en âge, le Ciel permit que je le conservasse encore dix ans. Lorsque j'eus le malheur de le perdre, j'achetai cette terre, & je m'y retirai ; Sinclair me promit de venir m'y voir tous les ans ; & depuis quinze ans que j'habite cette Province, nous n'avons jamais passé dix-huit mois sans nous voir.

Sinclair, âgé aujourd'hui de cinquante-huit ans, a parcouru la carriere la plus brillante & la plus fortunée. Heureux époux, heureux pere, heureux guerrier, couvert de gloire, comblé des faveurs de la fortune, il jouit de la félicité & du sort éclatant que peut procurer la vertu réunie aux grands talents & au génie. Pour moi, dans mon obscure médiocrité, je pourrois trouver aussi le bonheur, sans le souvenir amer & douloureux des maux affreux que j'ai soufferts par ma faute, & les égarements de ma jeunesse. En finissant ces paroles, M. de la Paliniere fit un profond soupir, & il cessa de parler. Il y eut un moment de silence. Ensuite, la Baronne & sa fille, après avoir remercié M. de la Paliniere de sa complaisance, se leverent, emmenerent leurs enfants, & chacun se retira.

Aussi-tôt que Madame de Clémire se trouva seule avec ses enfants, elle leur demanda quel fruit ils avoient retiré des dernieres veillées. L'histoire de M. de la Paliniere ne vous a-t elle pas prouvé, ajouta-t-elle, combien les passions sont dangereuses? Oh oui, Maman, dit César; &, comme vous nous l'avez dit souvent il ne faut avoir de passion que pour la gloire. Oui, reprit Madame de Clémire, c'est à-dire, pour tout ce qui est vertueux, grand, héroïque. — Maman, qu'est-ce qu'une action héroïque? — C'est une action utile & généreuse, & que cependant le devoir n'exige pas. Comme les devoirs d'un honnête-

homme sont très-étendus ; il est peu d'actions, pour une belle ame, qu'on puisse véritablement appeller *héroïques* ; mais dès qu'une action nous coûte un grand sacrifice, & que nous aurions pu ne la pas faire sans devenir méprisables, cette action est héroïque : par exemple, une personne dans l'aisance, qui donne l'aumône, ne fait qu'une bonne action, parce qu'elle seroit méprisable si elle dépensoit tout son argent en superfluités. Un homme qui montre à la guerre du sang froid & du courage, n'est point un héros ; s'il se conduisoit autrement, il seroit déshonoré ; ainsi, pour bien juger d'une action, voyez d'abord si elle ne blesse ni l'humanité, ni l'équité (car la vraie grandeur est inséparable de la justice) ; songez ensuite à ce qu'elle a dû coûter ; enfin, examinez s'il étoit possible de ne la pas faire sans nuire à sa réputation... — Ah, j'entends, maman ; si une action s'accorde avec la justice, si elle coûte un *grand sacrifice*, si l'on pouvoit ne la pas faire sans se rendre *méprisable*, alors elle est sûrement héroïque. — Voilà une définition très-juste, ne l'oubliez pas, & rappellez-vous-la, sur-tout, quand vous lisez l'histoire ; car vous trouverez une foule de faux jugements. Beaucoup d'Historiens, faute de réflexions, placent souvent leur admiration aussi mal que leur critique. Un lecteur judicieux ne doit jamais juger aveuglément d'après eux ; il faut examiner mûrement si c'est avec raison qu'ils approu-

vent ou qu'ils condamnent. — Maman, trouve-t-on beaucoup de véritables actions héroïques dans l'histoire ?... — Oui, mais souvent ce ne sont pas celles que les Historiens louent le plus. — Maman, voudriez-vous nous compter un trait héroïque ? — Volontiers, & je le prendrai dans l'histoire des Turcs.

L'Empereur Achmet I succéda à Mahomet III. Il monta sur le Trône l'an 1602 (a). Il n'avoit alors que quinze ans, & ce fut la premiere fois qu'on vit un Prince aussi jeune régner en Turquie. Il n'y avoit que peu de mois qu'il étoit parvenu à l'Empire, lorsque le Grand-Visir mourut. Achmet ne choisit aucun de ceux qui l'environnoient pour remplir cette importante dignité. Murad, Pacha du Caire, étoit un vieillard sage & plein d'expérience. Au milieu des troubles du dernier regne, il avoit maintenu tous les Etats d'Afrique dans la plus profonde paix, & fait passer exactement tous les impôts au trésor public, sans vexer les peuples & sans s'enrichir. N'ayant jamais vu son nouveau maître, il étoit loin de prévoir son élévation, & n'imaginoit pas qu'avec un Monarque aussi jeune, les soins d'un sujet fidele dussent l'emporter sur les intrigues de la Cour. Cependant, au fond de l'Egypte, il reçut les sceaux & l'ordre de se rendre à Constantinople. Ce

(a) De l'Hégire 1010.

choix d'Achmet annonçoit à l'Empire un Prince qui desiroit le bien, & qui sauroit aimer ses peuples.

Quelques années après, la guerre contre la Perse fut résolue, malgré l'avis de Murad, qui fut chargé du commandement des armées, & qui choisit pour Lieutenant Nasuf, jeune homme actif, entreprenant, qui avoit acquis de grandes richesses dans différents Gouvernements (*a*). Le Grand-Visir partit à la tête de ses troupes; & loin de presser sa marche, il prit la plus grande lenteur dans toutes ses opérations. Ce défaut d'activité fit naître au perfide Nasuf l'idée de supplanter son bienfaiteur & son ami. Il écrivit secretement à la Porte, & il offroit à l'Empereur soixante mille sequins pour les fraix des approvisionnements, si sa Hautesse vouloit le faire Grand-Visir à la place de Murad. Le Sultan, plein d'estime & de reconnoissance pour son Ministre, fut indigné de l'ingratitude de Nasuf; il envoya sa lettre à Murad, en lui mandant qu'il le laissoit le maître absolu du sort de son Lieutenant, & qu'il lui permettoit également de le conserver, de le dégrader (*b*), ou enfin, de le faire étran-

(*a*) On appelle en Turquie un Gouverneur de Province, *Sangiac*, & le Gouvernement, *Sangiacat*

(*b*) Lorsqu'un Pacha, ou Officier supérieur est dépouillé de tous ses emplois, réduit à l'état

ger. Murad, sur le champ, fit ordonner à Nasuf de se rendre dans sa tente, & lui montra la lettre de l'Empereur. Nasuf crut lire l'arrêt irrévocable de sa mort. Cependant il voulut entreprendre de se justifier, ou plutôt descendre à des prieres ; lorsque Murad l'interrompant : „ Vous avez fait „ une perfidie, lui dit-il, mais vous avez „ de grands talents ; je vous crois en effet „ capable de commander l'armée ; ainsi je „ vous en remets la charge, & les sceaux „ de l'Empire, devenus trop pesants pour „ mon âge. Soyez fidele à l'Empereur : „ puissent vos armes être victorieuses ! " Aussi-tôt Murad assembla les troupes, & le proclama lui-même son successeur. Murad finit tranquillement ses jours dans une retraite agréable. La Providence ne permit pas que Nasuf jouît long-temps du fruit de sa trahison. Devenu grand Visir, il épousa une fille de l'Empereur ; mais ayant indignement abusé de sa faveur, il fut étranglé par les ordres d'Achmet (a).

Ah, maman, dit César, que j'aime ce Murad ! C'est bien-là une action héroïque

[illegible]

de simple bourgeois, cela s'appelle en Turquie être fait *Mazul*. Il arrive souvent qu'on fait descendre un Officier à un emploi inférieur, & pour lors on n'est pas fait *Mazul*.

(a) On a pris ce trait dans l'Histoire de l'Empire Ottoman, par M. Mignot, tome 2, pag. 344 & suivantes.

— Examinez-la suivant les regles que je vous ai données. D'abord, *elle ne blesse ni l'humanité, ni la justice.* — Non, Nasuf méritoit d'être puni; mais il n'avoit offensé que Murad; ainsi ce dernier étoit le maître de lui pardonner.... — *Il en a dû coûter beaucoup* à Murad, de vaincre un ressentiment qui étoit si fondé; il auroit pu, *sans se rendre méprisable*, ne point céder sa place, & même priver Nasuf de son emploi. — Au lieu de cela, connoissant que Nasuf étoit, par ses talents & par son âge, plus en état que lui de commander les armées, il sacrifie sans balancer son ressentiment au bien public; il se dépouille en faveur d'un ingrat: ainsi ce trait, comme vous voyez, est véritablement héroïque. — Je suis charmé, maman, que vous m'ayiez donné des regles sûres pour juger des actions; il est joli de pouvoir dire tout seul, après un moment de réflexion: *Cela est héroïque; ou cela ne l'est pas.* Maman, dit Caroline, permettez-moi de vous faire une question au sujet de l'histoire de M. de la Palmiere. Il y a une chose qui m'a fait bien de la peine. J'ai trouvé tout simple que M. de la Palmiere, avec un caractere si violent & tant d'extravagance, s'attirât d'aussi grands malheurs; mais cette charmante Julie, qui étoit si douce, si prudente, elle auroit dû être heureuse. — Vous pensez, n'est-ce pas, que la vertu réunie à une prudence parfaite, devroit préserver de toutes les peines qu'elle a éprouvées?...

— Oh, oui, maman, cela feroit bien jufte. — Et cela eft en effet. — Cependant, maman, Julie eft la preuve du contraire. — Point du tout. Premiérement, vous croyez bien qu'elle n'a jamais été auffi à plaindre que fon mari? — Oh fûrement, elle n'avoit point de remords. — L'innocence infpire facilement la réfignation. Auffi Julie trouva-t-elle dans la pureté de fon ame toutes les confolations dont elle avoit befoin. Voilà ce qu'elle dut à la vertu, & c'eft beaucoup. Mais elle éprouva de grands chagrins, & fon manque d'expérience en fut la feule caufe. — Mais pourtant, maman, fa conduite a été irréprochable?... — Oui, mais elle a fait des fautes, des imprudences... — Julie a fait des imprudences?... — Vous favez qu'elle avoit été parfaitement élevée par une mere tendre; elle eut le malheur de perdre cette mere à feize ans; elle fe maria a dix-fept: les principes qu'elle avoit reçus étoient fortement gravés dans fon cœur; elle avoit le plus heureux naturel; elle fuivit toujours fes devoirs, elle fut toujours vertueufe; mais elle manquoit d'expérience; elle n'avoit plus de guide, elle fit des fautes; ce malheur étoit prefque inévitable. — Mon Dieu, maman, que vous m'étonnez; quelles fautes a donc fait Julie?... — D'abord étant auffi jeune, ayant un mari foupçonneux, violent & jaloux, elle n'auroit pas dû recevoir une confidence dont on vouloit faire un fecret à fon mari. Mais ce

n'eſt pas-là ſa plus grande faute ; elle en a fait deux autres bien plus conſidérables. Lorſqu'elle fut convaincue que M. de la Paliniere avoit pris Belſamie en averſion, Julie auroit dû ceſſer de la voir juſqu'au moment de la déclaration du mariage. Ce n'étoit pas ſacrifier ſon amie, c'étoit ſeulement ſe priver du plaiſir de la voir pendant quelques mois ; & ce procédé, en pénétrant M. de la Paliniere de la plus vive reconnoiſſance, auroit détruit toutes les craintes qu'il éprouvoit de n'être point aimé. — Il eſt vrai que ſi Julie eût pris ce parti, l'hiſtoire du porte-feuille ne ſeroit pas arrivée, & que Julie auroit conſervé ſa réputation & ſon bonheur. Cependant, maman, il me ſemble qu'elle offrit à M. de la Paliniere de ne plus revoir Belſamie ?... — Oui, *elle l'offrit* ; mais ce n'étoit pas aſſez ; une offre dans ce cas n'étoit qu'une politeſſe ; elle ſavoit bien qu'on ne l'accepteroit pas. Il falloit annoncer une réſolution ferme & poſitive, & la tenir exactement ; d'autant mieux, qu'au fond, le ſacrifice n'étoit pas pénible : il s'agiſſoit d'une courte abſence, & non d'une rupture. — Oui, voilà une faute ; & même à préſent je ne conçois plus comment Julie a pu la faire. Et la ſeconde faute, maman ? — Elle eſt dans le même genre, mais beaucoup plus inexcuſable encore ; ce fut de ne pas faire fermer ſa porte à Sinclair, après l'aveu formel que fit M. de la Paliniere de ſa jalouſie. Il eſt vrai qu'il

fe prétendoit guéri; mais Julie ne connoiffoit-elle pas fon caractere inconféquent, léger, bifarre & foupçonneux? D'ailleurs, quelle confiance pouvoit lui infpirer une guérifon fi fubite & fi nouvelle? Comment ignoroit-elle qu'une femme bleffe la décence & fon devoir, en admettant dans fa fociété intime l'homme dont fon mari a été jaloux, fur tout quand cette jaloufie n'eft diffipée que depuis fi peu de temps? Julie fans doute ne fe décida à revoir Sinclair que par la certitude qu'elle avoit que tous les foupçons de M. de la Paliniere feroient à jamais détruits lorfqu'il apprendroit le mariage de fon ami. Mais pourquoi ne pas attendre la déclaration de ce mariage? En différant de revoir Sinclair jufqu'à cette époque, elle redoubloit l'eftime & la tendreffe de fon mari; tandis qu'au contraire, elle rifquoit de troubler encore fon repos; elle s'expofoit à des fcenes ridicules & fâcheufes en recevant Sinclair avant que tout fût éclairci, — Oh, cela eft certain. Dans cette occafion, elle a fait une bien grande imprudence. — Et voyez, je vous prie, quelles conféquences, quelles fuites affreufes peuvent dériver d'une imprudence!.... — Cela fait frémir. — D'autant plus qu'il eft impoffible qu'une jeune perfonne de dix-huit ou dix-neuf ans, puiffe avoir plus de raifon que n'en avoit Julie, — Mais, maman, il eft donc impoffible qu'une jeune perfonne ne faffe pas d'imprudences? — Oui, fi elle n'a pas un guide éclairé, une

amie dont l'expérience puisse lui offrir des conseils salutaires, & la préserver des inconvénients qui résultent presque toujours des fausses démarches & du peu de connoissance du monde. Ah, si la pauvre Julie avoit eu sa mere, s'écria Pulchérie, elle n'auroit jamais fait d'imprudence. Son véritable malheur fut de la perdre; celui-là entraîna tous les autres. Vous avez raison, reprit Madame de Clémire; car Julie, avec une si belle ame, avec tant de raison, eût toujours consulté sa mere, & toujours elle eût suivi ses conseils; & quels conseils peuvent jamais être inspirés par plus d'intérêt, donnés avec plus de réflexion que ceux d'une bonne mere!... — Oh, maman, nous ne ferons jamais d'imprudences; nous serons toujours heureux! En disant ces paroles, les trois enfants se jetterent au cou de leur mere; & c'étoit presque toujours ainsi que se terminoient toutes leurs conversations.

Madame de Clémire passa encore deux jours chez M. de la Paliniere; ensuite elle retourna à Champcery. Comme l'Abbé n'avoit pas été content de César dans la matinée, il n'y eut point de *veillée* le soir. César, vivement affligé de cette punition, prit de l'humeur, & se coucha sans faire d'excuses à l'Abbé; il se contenta de lui souhaiter *une bonne nuit*. Il y avoit une demi-heure qu'il étoit dans son lit, lorsque Madame de Clémire entra dans sa chambre. Dormez-vous, mon fils, lui dit-

elle à voix basse? Non, maman, pas encore, répondit César d'un ton triste. Je n'en suis pas surprise, reprit Madame de Clémire; & s'il est vrai, comme je n'en doute pas que vous ayez un bon cœur, il est impossible que vous puissiez passer une nuit tranquille. Comment! mon fils, vous vous êtes couché avec de la rancune, avec de l'humeur, contre un homme que vous devez autant aimer! Vous l'avez laissé sortir de votre chambre sans essayer de vous raccommoder avec lui, & il vous quittoit pour douze heures! Ah, César! écoutez un trait que j'ai lu ce matin. M. le Duc de Bourgogne, pere du feu Roi, dans sa premiere enfance, s'emporta un jour contre un de ses Valets-de-chambre; mais lorsqu'il fut dans son lit, il dit à cet homme, qui couchoit auprès de lui: „ Pardonnez-moi ce que je vous ai dit ce „ soir, afin que je m'endorme (a) ". Jugez, mon fils, s'il eût été capable de se coucher sans se raccommoder avec son Gouverneur. Cependant ce jeune Prince n'avoit alors que sept ans, & vous êtes dans votre dixieme année!... — Ah, maman, je savois bien aussi que je ne dormirois pas... Maman, permettez-moi de me lever, & d'aller sur le-champ demander pardon à M. l'Abbé. — J'y consens. Ve-

---

(a) Vie du Dauphin, pere de Louis XV, par M. l'Abbé Proyart, tome I.

nez, mon fils. En disant ces mots, Madame de Clémire donne une robe-de-chambre à son fils, qui la passe à la hâte, saute de son lit, &, conduit par sa mere, se rend à l'appartement de l'Abbé. On frappe doucement à la porte; l'Abbé, déja en bonnet de nuit, vient ouvrir, & paroît très-surpris en voyant César. Ce dernier s'avance, & avec les yeux remplis de larmes, il fait à l'Abbé les excuses les plus humbles & les plus touchantes. Quand il eut cessé de parler, l'Abbé, au-lieu de lui répondre, se retourne froidement vers Madame de Clémire, en disant : „ Madame, „ vous êtes bien bonne; & dès que vous „ le desirez, je tâcherai d'oublier ce qui „ s'est passé ". A ces mots. César montra de l'étonnement de ce que l'Abbé ne s'adressoit pas à lui. Mais, Monsieur, reprit l'Abbé, je n'ai point de réponse à vous faire. C'est uniquement à Madame que je dois votre visite, & tout ce que vous m'avez dit.... — Ah, M. l'Abbé, je vous assure que maman ne m'a point conseillé de me lever & de venir ici... — Mais, Monsieur, seriez-vous à présent dans ma chambre, si Madame votre mere ne vous avoit pas fait sentir toute la dureté de votre procédé à mon égard? A cette question, César baissa les yeux, & se mit à pleurer. Soyez sûr, Monsieur, continua l'Abbé, que si de votre propre mouvement, & sans être ni conseillé ni excité, vous étiez venu me trouver, soyez sûr que

je vous aurois reçu avec amitié, quoique vous eussiez toujours eu un bien grand tort, celui de me laisser sortir de votre chambre sans me témoigner du regret de votre faute. Au reste, Monsieur, je vous le répete, en faveur de Madame votre mere, je vous pardonne très-volontiers, c'est-à-dire, je ne vous imposerai point de pénitence pour l'humeur que vous avez montrée. Eh bien, s'écria César, je m'en impose une moi-même. Je donne ma parole d'honneur de me priver pendant quinze jours du plaisir de rester aux *veillées*, c'est le plus grand sacrifice que je puisse faire; mais du moins, M. l'Abbé, ne me traitez plus avec une froideur si cruelle, & je supporterai de bon cœur ma pénitence. Comme il achevoit ces paroles, l'Abbé, d'un air attendri, lui tendit les bras, & César s'y jetta en pleurant de joie d'avoir obtenu son pardon, & sur-tout fait une action qui le raccommodoit avec lui-même. Vous voyez, mon fils, lui dit Madame de Clémire, ce qu'il en coûte lorsqu'on differe à réparer ses torts; on les aggrave, on ne trouve plus d'indulgence, & l'on est obligé de faire des démarches extraordinaires & des sacrifices pénibles. Si en vous couchant vous aviez fait les excuses convenables, M. l'Abbé vous auroit pardonné, & vous ne seriez pas privé des *veillées* pour quinze jours.

Comme les trois enfants de Madame de Clémire s'étoient fait la loi de renoncer

aux veillées lorſque l'un en feroit exclu, Caroline & Pulchérie trouverent que Céſar s'étoit impoſé une pénitence bien longue; elles lui firent beaucoup de leçons fur les inconvénients de l'humeur, & lui donnerent d'excellents conſeils à cet égard, dont Céſar promit bien de profiter à l'avenir.

Le Printemps approchoit, on étoit fur la fin du mois de Mars, les promenades devenoient plus intéreſſantes : la violette & le muguet commencerent bientôt à paroître. Auguſtin, qui connoiſſoit parfaitement tous les environs de Champcery, conduiſoit tous les jours dans de petits ſentiers, où l'on trouvoit avec abondance de quoi faire les bouquets les plus charmants. Les bois n'offroient point encore d'ombrages; on y jouiſſoit, comme dans les prairies, de la douce chaleur des premiers jours d'Avril; & tandis que les arbres, dépouillés de verdure, rappelloient les rigueurs de l'hyver, un ciel pur & ſans nuages, une terre couverte de fleurs annonçoient le retour du printemps & des plaiſirs.

Céſar & ſes ſœurs poſſédoient en commun un petit jardin qui faiſoit leurs délices. Il étoit partagé en deux parties; l'une contenoit des légumes, & l'autre des fleurs. Dans l'un des côtés du jardin il y avoit un puits, c'eſt-à-dire, un tonneau enfoncé dans la terre; mais ayant, comme un vrai puits, une baluſtrade pour préſerver des chûtes, & une poulie pour tirer de l'eau

qu'on y apportoit tous les jours. Les enfants, aidés d'Augustin, tiroient l'eau, & cultivoient eux-mêmes leur jardin. Ils avoient des séaux, des brouettes & des outils de jardinage proportionnés à leur force. Maître Etienne, le jardinier du château, dirigeoient leurs travaux, & leur fournissoit des plantes & des graines. Ah, disoit Caroline, en arrosant une jacinthe, que je voudrois la voir épanouie! Quel plaisir j'aurois à la cueillir pour la porter à maman!... — Ah, ma sœur, vous attendrez que je puisse lui donner en même-temps un petit bouquet de prime-veres... — moi une salade.

Le 12 Avril fut un beau jour. La pénitence de César étoit finie. On se leva, en disant : *Nos veillées recommenceront ce soir*; & l'on trouva dans le jardin de quoi remplir une corbeille de salade, de jacinthes & de prime-veres, de perce-neiges & de violettes. La corbeille, ornée de jolis rubans, fut portée en pompe, & partagée entre Madame de Clémire & la bonne maman. Les fleurs furent mises avec soin dans des caraffes, afin qu'on pût en jouir plus long temps. On mangea la salade à dîner, & jamais salade ne reçut tant d'éloges, & ne fut trouvée meilleure. Le soir, la Baronne annonça qu'elle avoit une histoire toute prête, & le souper fini, elle la conta de cette maniere.

Eugénie & Léonce, ou l'Habit de Bal.

Madame de Palmene, jeune encore, & veuve depuis plusieurs années, se consacroit entiérement à l'éducation d'une fille unique, objet de toute sa tendresse comme de tous ses soins. Son mari en mourant, avoit laissé beaucoup de dettes, & Madame de Palmene n'avoit pu les acquitter qu'en quittant Paris, & se retirant dans une Terre qu'elle possédoit en Touraine, à une petite lieue de Loches (*a*). Le château étoit antique & vaste. Son pont-levis, ses fossés & ses tours rappelloient les siecles mémorables des Duguesclin & des Bayard, ces beaux jours de la Chevalerie; qu'on devroit regretter sans doute, si la loyauté & la vaillance de quelques preux Chevaliers pouvoient tenir lieu de police & de loix. L'intérieur du château répondoit aux dehors. Tout y retraçoit la noble simplicité de nos ancêtres. On n'y trouvoit ni dorures, ni cette ridicule profusion de porcelaine, de

(*a*) La ville de Loches est située sur l'Indre, auprès d'une grande forêt. On y voit un château fort où fut enfermé le Cardinal de la Balue. On trouve dans l'Eglise Collégiale, bâtie dans l'enceinte du château, le tombeau d'Agnès Sorel. Loches est à cinq lieues d'Amboise, autre petite ville célebre par ses manufactures & la conjuration qui porte son nom. Cette derniere ville est située sur la Loire.

magots, de petits vases qui remplissent nos maisons modernes; mais on y voyoit de belles tapisseries représentant des traits intéressants d'histoire. On s'y promenoit dans de longues galeries ornées de portraits de famille, & l'on y découvroit, des fenêtres du sallon, d'un côté, une superbe forêt, & de l'autre, les bords agréables de l'Indre. C'est là qu'Eugénie (c'étoit le nom de la fille de Madame de Palmene) passa son enfance, & les premieres années de sa jeunesse. C'est là qu'elle prit le goût des amusements champêtres & de la vie paisible & retirée. Durant les beaux jours du printemps & de l'été, elle faisoit avec sa mere de longues promenades; dans le haut du jour, on alloit chercher dans la forêt l'ombre & la fraîcheur. Tantôt Eugénie s'y exerçoit à la course; tantôt elle y cueilloit des plantes dont sa mere lui apprenoit les noms & les propriétés. Souvent elle y prenoit ses leçons, elle y écoutoit des lectures intéressantes; & sur le déclin du jour on quittoit la forêt pour aller sur les bords riants de la riviere. Lorsqu'Eugénie fut dans sa huitieme année, elle devint plus sédentaire. Mille occupations différentes la retenoient au château; mais elle se levoit avec le jour, elle alloit déjeûner dans le parc ou dans les champs; & le soir elle faisoit encore une ou deux lieues avec sa mere. Elle avoit pour compagne de ses jeux la fille de sa Gouvernante. Cette jeune personne, appellée Valentine, étoit de quatre ans plus âgée

âgée qu'Eugénie. Elle avoit un heureux naturel, un bon cœur & de l'application. Elle se trouvoit à toutes les leçons que recevoit Eugénie, & elle en profita de maniere que sa jeune maîtresse la regarda toujours avec raison comme son amie. Cependant Eugénie atteignit sa seizieme année; son caractere étoit aussi formé que son ame étoit sensible. Elle joignoit à la gaieté, aux graces naïves de son âge, un esprit cultivé, de la discrétion, une douceur inaltérable, & la plus parfaite égalité d'humeur. Sa tendresse & sa reconnoissance pour Madame de Palmene étoient sans bornes. Dans tous les moments de sa vie, occupée de sa mere, & saisissant tous les moyens de lui plaire, il n'étoit point d'occupation qui n'eût un attrait sensible pour elle. Apprenoit-elle des vers par cœur, elle se disoit: *Maman me les entendra répéter avec plaisir. Ce soir, en nous promenant, je les lui dirai. Elle louera ma mémoire, mon application.* Etudioit-elle l'Anglois où l'Italien: *Quelle sera*, disoit-elle, *la surprise, la joie de maman, lorsqu'elle verra qu'au-lieu de la page prescrite, j'en ai traduit deux.* En écrivant, en dessinant, en jouant de la harpe, du clavecin ou de la guitarre, elle faisoit les mêmes réflexions: *Ce tableau ornera le cabinet de maman. Toutes les fois qu'elle le regardera, elle pensera à son Eugénie. Cette sonnate, que je barbouille à présent, quand je la saurai bien, enchantera maman, &c.* Cette idée, qu'elle ap-

pliquoit à tout, lui faisoit trouver un charme inexprimable dans l'étude; elle lui applanissoit les difficultés les plus fatiguantes, & changeoit en plaisirs délicieux tous ses devoirs.

Afin d'achever de perfectionner l'éducation d'Eugénie, Madame de Palmene prit la résolution d'aller passer deux ans à Paris. Elle s'arracha de son agréable solitude sur la fin de Septembre; &, arrivée à Paris, elle loua une petite maison dans laquelle Eugénie regretta plus d'une fois les bords enchantés de l'Indre & de la Loire. Madame de Palmene retrouva avec plaisir plusieurs personnes qu'elle avoit connues autrefois. Dans ce nombre, elle distingua sur-tout un ancien ami de son mari, nommé le Comte d'Amilly, digne en effet de cette préférence par son mérite & ses vertus. Veuf depuis plusieurs années, il n'avoit qu'un fils unique, âgé alors de dix-huit ans, & dont il venoit de se séparer pour deux ans. Ce jeune homme, appellé Léonce, étoit en Italie, & devoit ensuite aller voyager dans le Nord.

Le Comte d'Amilly venoit tous les soirs souper chez Madame de Palmene; à dix heures & demie, Eugénie alloit se coucher. Aussi-tôt qu'elle étoit sortie, le Comte parloit d'elle, & c'étoit toujours pour faire son éloge. Il admiroit également ses talents, sa modestie, sa réserve, & un certain air de douceur & de franchise qui répandoit un charme inexprimable sur ses moindres

actions. Enſuite il parloit de ſon fils, il vantoit ſon eſprit, ſon caractere, ſon cœur. Madame de Palmene écoutoit avec tranſport l'éloge d'Eugénie. Elle n'entendoit pas ſans quelque émotion prononcer ſi ſouvent le nom de *Léonce*, & dans ces doux entretiens, l'heure fut oubliée plus d'une fois. On s'écria plus d'une fois avec ſuprise : *comment donc, il eſt trois heures!* Le Comte d'Amilly continua toujours ſes aſſiduités, mais ſans s'expliquer davantage. Seulement il dit un jour : Mon fils aura une fortune conſidérable, puiſque je la poſſede; mais avant de la partager avec lui, je veux lui apprendre à en jouir. A ſon retour, il aura vingt ans. Je le marierai, je lui donnerai une femme aimable, dont les graces, l'exemple & la douceur puiſſent lui rendre tous ſes devoirs agréables, & lui faire chérir la vertu. Madame de Palmene reconnoiſſoit bien dans le portrait de cette femme celui d'Eugénie; mais en réfléchiſſant à l'extrême diſproportion qui ſe trouvoit entre ſa fortune & celle du Comte d'Amilly, elle avoit peine à ſe perſuader que ce dernier eût réellement des vues ſur ſa fille.

Il y avoit déja près de deux ans que Madame de Palmene étoit à Paris. Eugénie touchoit à ſa dix-huitieme année, lorſqu'un ſoir le Comte d'Amilly entrant chez Madame de Palmene, lui demanda la permiſſion de lui préſenter ſon fils qui venoit d'arriver. Au moment même, on vit pa-

roître un jeune homme de la figure la plus intéressante, & qui s'avança vers Madame de Palmene avec un air à la fois empressé & timide, qui ajoutoit encore à ses agrémens naturels. Le Comte & son fils resterent à souper. Léonce parla peu, mais il regarda beaucoup Eugénie; & il ne dit pas un mot qui ne montrât qu'il éprouvoit le plus vif desir de plaire à Madame de Palmene. Le lendemain, le Comte revint avec son fils, & Madame de Palmene déclara sans détour au Comte qu'elle s'étoit fait une loi irrévocable de ne point recevoir chez elle de jeunes gens de l'âge de Léonce. Mais, Madame, reprit le Comte, il faut pourtant bien que vous examiniez s'il peut vous convenir.... — Comment, que voulez-vous dire?... — Eh quoi, ne voyez-vous pas que son bonheur & le mien en dépendant? Donnez-vous donc le temps de le connoître; & s'il est assez heureux pour vous plaire, tous mes vœux & les siens seront exaucés. C'étoit enfin parler clairement. Madame de Palmene témoigna au Comte la reconnoissance que ce discours lui inspiroit. Cependant elle ne prit point d'engagement positif, voulant auparavant consulter Eugénie, & prendre quelques informations particulieres sur le caractere de Léonce. Tout ce qu'elle en apprit ne fit que redoubler le desir qu'elle éprouvoit de l'adopter pour fils; & le Comte la pressant de nouveau de lui donner une réponse décisive, elle ne balança plus. Tout étant

d'accord, on ſigna le contrat de mariage. Le lendemain, Léonce reçut avec tranſport la main de l'aimable Eugénie, & l'on conduiſit auſſi-tôt les nouveaux époux dans une terre charmante que poſſédoit le Comte à dix lieues de Paris. Il fut décidé qu'on ne retourneroit à *Paris* que ſur la fin de l'automne.

Madame de Palmene paſſa trois mois avec eux. Au bout de ce temps, elle fut obligée de les quitter. Voulant s'établir pour jamais à Paris, l'arrangement de ſes affaires exigeoit qu'elle fit un voyage en Touraine. Quoiqu'elle dût arriver avant l'hyver, Eugénie eut beſoin de toute ſa raiſon pour ſupporter une ſéparation ſi douloureuſe. Son chagrin & ſa mélancolie, après le départ de ſa mere, la rendirent plus intéreſſante encore aux yeux de Léonce. Il trouvoit une douceur ſecrete à la contempler dans cet état d'abattement & de triſteſſe. En voyant couler ſes larmes, il ſe diſoit : Quels ſeront un jour mes droits ſur un cœur ſi ſenſible & ſi reconnoiſſant ! Eugénie, cependant, dans la crainte d'affliger Léonce, ne lui montroit pas tout ſon chagrin ; mais elle ſe dédommageoit de cette contrainte avec Valentine, cette jeune fille dont j'ai déja parlé, & qui avoit été la compagne de ſon enfance. Les plus douces conſolations d'Eugénie étoient de parler de ſa mere, & de lui écrire tous les jours de longues lettres, qui contenoient le détail le plus circonſtancié de ſes ſenti-

ments, de ses occupations & de ses plaisirs.

Déja près de deux mois s'étoient écoulés depuis le départ de Madame de Palmerde; Eugénie, dans cet espace de temps, n'avoit pas fait une seule course à Paris, avec son beau-pere & son mari, elle n'avoit à desirer que le retour de sa mere. Elle tenoit lieu de tout à Léonce, & Léonce chaque jour lui devenoit plus cher. Souvent ils alloient se promener tête-à-tête dans les bois & dans les champs. Eugénie questionnoit Léonce sur ses voyages, & goûtoit le plaisir de s'instruire en l'écoutant. D'autres fois, assis l'un & l'autre sur le bord des ruisseaux, Eugénie chantoit de jolies Romances. Sa voix douce & mélodieuse attiroit les bergers & les moissonneurs. Les uns quittoient leur ouvrage, les autres abandonnoient leurs troupeaux, & tous accouroient pour l'entendre. Elle suspendoit les travaux, & faisoit oublier la fatigue. Un soir, Eugénie remarqua dans cet auditoire champêtre, un vieillard qu'elle n'avoit point encore vu. Il avoit une figure si vénérable, de si beaux cheveux blancs, qu'Eugénie voulut savoir son nom. Elle apprit qu'il se nommoit Jérôme, qu'il étoit âgé de soixante-quinze ans; qu'il avoit une sœur paralytique à sa charge, & qu'il étoit grand-pere de cinq petits enfants orphelins qui ne vivoient que de son travail. Eugénie n'avoit qu'une très-petite pension. Son beau-pere possédoit une fortune considéra-

ble ; il étoit noble & bienfaisant ; mais voulant donner à son fils & à sa belle fille de l'ordre & de l'économie, il avoit la sagesse & le courage de ne point partager encore sa fortune avec eux. Quand vous m'aurez prouvé, leur disoit-il, que vous savez faire un digne emploi de l'argent, nous ferons bourse commune dans cinq ans, par exemple ; si d'ici là je suis satisfait de votre conduite, je me dépouillerai avec transport en faveur d'un fils économe & raisonnable ; mais je n'abandonnerai point à un insensé & à un dissipateur une fortune que je ne dois qu'à moi seul, & dont je puis disposer à mon gré. Ah, mon pere, répondit Léonce, en me donnant Eugénie, ne m'avez-vous pas tout donné !

Eugénie, de son côté, ne desiroit pas une pension plus considérable que la sienne. Avec de la raison & de l'économie, la fortune la plus médiocre est toujours suffisante. Aussi Eugénie étoit elle assez riche pour pouvoir être généreuse & bienfaisante. Toute occupée du bon vieillard Jérome, le soir, en se couchant, elle dit à Valentine qu'elle l'enverroit lui porter quelques secours. Le lendemain matin, le Comte d'Amilly vint, comme à l'ordinaire, déjeûner avec sa belle-fille. Voici, dit-il, un billet de bal paré pour vous. On donne à Paris dans quinze jours, une superbe fête, vous en êtes priée. Je veux, ma fille, que vous y alliez. Il vous faut un habit de bal, & je vous l'apporte. En disant ces mots, le Comte posa sur une ta-

ble une bourse qui contenoit soixante louis. Quand Eugénie fut seule, elle appella Valentine, & lui montra le présent qu'elle venoit de recevoir. Avec cinquante louis, dit-elle, j'aurai un habit assez beau. Ainsi, je vais prendre dix louis sur cette somme pour les donner au pauvre Jérôme; & toi, Valentine, vas t'informer dans le village si tout ce qu'on m'a dit de ce vieillard est bien conforme à la vérité; & s'il n'y a pas d'exagération dans le récit qu'on m'a fait, je lui porterai moi-même l'argent que je lui destine.

L'après-midi, Valentine revint du village, & dit à sa jeune maîtresse, que non-seulement elle avoit pris des informations chez le Curé & chez plusieurs villageois, mais qu'elle avoit été dans la cabane du vieillard, qu'elle avoit vu la pauvre sœur paralytique, gardée par l'aînée des petits enfants de Jérôme, jeune fille âgée de douze ans; que la malade étoit dans une chambre bien propre, avec un assez bon lit, tandis que le vieillard couchoit dans une espece de petite grange, sur de la paille, & qu'enfin Jérôme étoit le paysan du village le plus honnête homme, le plus malheureux, ainsi que le meilleur frere, & le meilleur grand-pere. Allons, dit Eugénie, j'ai sur moi la bourse que m'a donnée mon beau-pere, portons-lui sur le champ dix louis. En achevant ces paroles, Eugénie prit le bras de Valentine, & sortit avec elle, en faisant dire à Léonce, qui ache-

voit une partie de Wisk, qu'elle alloit du côté de la petite allée de ſaules voir travailler les moiſſonneurs. Eugénie arrive dans le champ où Jérôme travailloit ordinairement juſqu'au déclin du jour. Elle le cherche des yeux ; & ne le voyant pas, elle demande où il eſt ; on lui répond, qu'accablé de chaud & de fatigue, il eſt allé ſe repoſer un moment à l'ombre, & qu'il s'eſt endormi ſur le bord du ruiſſeau, auprès de la grande haie d'églantiers. Eugénie & Valentine tournerent leurs pas de ce côté ; au bout d'un inſtant, elles apperçoivent de loin le vieillard endormi, & entouré de ſes petits-enfants. Elles approchent avec précaution, dans la crainte de le réveiller, & s'arrêtant à quelques pas pour contempler le tableau le plus intéreſſant & le plus touchant. Le bon vieillard dormoit profondément. Une jolie petite fille de huit ou neuf ans, attachoit doucement ſon tablier à la haie de roſiers ſauvages, au-deſſus de la tête de ſon grand-pere, afin de former un abri qui pût le garantir de l'ardeur du ſoleil ; un de ſes freres lui aidoit dans ce travail, tandis que les deux autres, armés de branches de ſaule, & à genoux aux côtés du vieillard, s'occupoient à chaſſer les mouches & les couſins qui s'approchoient de ſon viſage. La petite fille, en voyant Eugénie, lui fit ſigne de la main de ne pas faire de bruit. Eugénie ſourit ; & s'avançant ſur la pointe des pieds, elle embraſſa la petite fille, &

lui dit tout bas : Il faut que je parle à votre grand-pere, lorsqu'il se réveillera. Allez-vous-en là-bas jouer avec vos freres, vous reviendrez quand je vous appellerai. La jeune fille fit quelques difficultés de s'éloigner, ainsi que les petits garçons, qui ne consentirent de s'en aller qu'à condition qu'Eugénie & Valentine promettoient *de bien chasser les mouches* à leur place.

Cet accord fait, Eugénie prit les branches de saule, & s'assit avec Valentine auprès de la haie d'églantiers, & la petite famille s'éloigna & disparut. Alors Eugénie, tirant sa bourse de sa poche, la mit sur ses genoux pour y prendre les dix louis. Ensuite, craignant de faire trop de bruit en comptant l'argent, elle s'arrêta, & jettant les yeux sur le vieillard, elle le regarda avec attendrissement. Comme il dort paisiblement, dit-elle; pauvre & respectable vieillard!... Que sa figure est touchante & vénérable! Soixante-quinze ans, quel âge!... Durant une si longue carriere, combien de fatigues il a supportées! & maintenant, que ses forces l'abandonnent, il est encore obligé de travailler sans relâche! En achevant ces mots, Eugénie laissa couler quelques larmes. Songez, Madame, dit Valentine, songez à la joie que vous allez lui procurer en lui donnant dix louis... Ce présent, reprit Eugénie, cette légere somme ne peut faire le bonheur de sa vie!... O qu'il seroit doux d'assurer la tranquillité de ses vieux jours! Quel réveil il au-

roit! Dix louis ne feront qu'un soulagement à sa misere, mais cinquante le mettroient dans l'aisance. Cinquante louis!... Ce que mon habit coûtera! Et quel plaisir me fera cet habit? Il ne sera seulement pas remarqué; j'en verrai cent de plus magnifiques!... Quand j'aurai un habit garni de franges d'or & de paillons, crois-tu, Valentine, que Léonce m'en trouve plus jolie? Aujourd'hui, il a tant loué ma figure; je n'ai pourtant qu'une robe blanche, & des bleuets qu'il a cueillis ce matin dans les champs. Valentine, avec dix louis, je pourrois avoir un habit neuf, simple à la vérité, mais il me siéroit mieux qu'un habit riche: des fleurs, de la gaze, iront mieux à mon âge; qu'en penses-tu? — Moi, Madame, je vous avoue que je serois charmée de vous voir bien parée. — Ah, Valentine, regarde ce vieillard, & tu ne seras plus occupée d'une si vaine idée. Songe donc à la satisfaction que j'éprouverois à tirer de la misere ce bon pere de famille!... Valentine, avec quelle gaieté ce soir il souperoit, entouré de ses petits enfants! avec quelle joie pure il les embrasseroit & recevroit leurs caresses!... Et moi, demain matin, je pourrois écrire tout ce détail à ma mere!... O ma mere! combien elle seroit heureuse en lisant cette lettre!... — Mais, Madame, vous serez la seule à cette fête mise aussi simplement; cela peut déplaire à M. votre beau-pere... — Et peut-être à Léon.... Cependant, ils sont l'un &

l'autre si bons, si bienfaisants!... Allons, Valentine, je consulterai Léonce. Je ne dois rien faire sans son aveu. Mais éloignons-nous d'ici, car la vue de ce vieillard me cause une tentation à laquelle je ne pourrois résister. Viens, allons chercher Léonce; nous reviendrons après. Viens. En disant ces paroles, Eugénie alloit se lever, lorsqu'elle entendit derriere elle un bruit de feuilles qui lui fit tourner la tête, & au même instant elle apperçoit Léonce, qui, franchissant la haie, vint se jetter à ses pieds. Un instant après le départ d'Eugénie, il étoit sorti du château pour l'aller rejoindre: sachant qu'Eugénie cherchoit Jérôme, & ne doutant pas que ce ne fût pour lui porter des secours, Léonce étoit venu se cacher derriere la haie d'églantiers, afin d'écouter la conversation d'Eugénie & du vieillard; & là, quoiqu'Eugénie ne parlât qu'à demi-voix, comme il n'étoit séparé d'elle que par un léger feuillage, il n'avoit pas perdu un seul mot de tout ce qu'elle avoit dit. O ma charmante Eugénie! s'écria-t-il, en tombant à ses genoux, j'ai tout entendu. En vous occupant des moyens d'assurer le bonheur de ce vieillard, vous avez mis le comble au mien, puisque cet entretien m'a fait connoître à quel point vous méritez d'être aimée.

Léonce parloit encore, lorsque Jérôme se réveilla. Aussi-tôt Eugénie se dégage des bras de Léonce, & s'approche du vieil-

lard. Ce dernier la regarde avec étonnement ; & par respect pour elle, veut se lever. Eugénie l'invite à rester assis. Il s'en excuse, en ajoutant : Il faut que j'aille travailler. Non, dit Eugénie, reposez-vous aujourd'hui.... — Et ma journée... — Je vous la payerai. Tenez, acceptez cette bourse. Puisse-t-elle vous faire autant de plaisir que j'en éprouve à vous l'offrir ! A ces mots, Eugénie, d'un air attendri & respectueux, se penche, & remet dans les mains tremblantes du vieillard, la bourse qui contenoit cinquante louis. Léonce, debout vis-à-vis d'Eugénie, la contemple avec ravissement. Jamais elle ne parut si charmante à ses yeux ; jamais elle ne fit sur son cœur une impression si douce & si profonde.

Cependant le vieillard considere avec une espece de saisissement la bourse ouverte posée sur ses genoux. Il n'a vu de sa vie une somme aussi considérable. Il se frotte les yeux, il craint de dormir & de rêver encore. Eugénie en silence jouit délicieusement de l'excès de sa surprise. Enfin, Jérôme joignant fortement ses deux mains : Mais, mon Dieu, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'ai-je fait pour mériter un si grand don ! En achevant ces paroles, il leva la tête, & regardant Eugénie avec des yeux remplis de larmes : O Madame, poursuivit-il, que le Seigneur, pour vous récompenser, vous accorde des enfants qui vous ressemblent ! Il n'en put dire davan-

tage. Ses pleurs lui couperent la parole. Dans ce moment, toute la petite famille de Jérôme revint en courant. Eugénie pria le vieillard de ferrer fa bourfe, & de cacher à tout le monde cette aventure, jufqu'à ce qu'elle lui permît d'en parler. Enfuite Eugénie embraffa encore la jolie petite Simonette; & après avoir dit adieu au bon vieillard, elle reprit avec Léonce le chemin du château. Eugénie, par une délicateffe très-naturelle, ne vouloit pas qu'avant la fête où elle devoit aller, fon beau-pere pût apprendre cette aventure, dans la crainte que le Comte ne lui donnât un autre habit de bal. Le jour de cette fête arriva enfin. Le Comte refta à la campagne, & confia Eugénie à une de fes parentes, & Léonce la fuivit à Paris. Eugénie au bal attira & fixa tous les yeux, non-feulement par les charmes de fa figure, mais par l'élégante fimplicité de fon habit, qui la diftinguoit de toutes les autres femmes. L'or, les diamants & les perles ne furchargeoient point fa parure; rien ne nuifoit à fa légéreté naturelle, & elle remporta le prix de la danfe comme celui de la beauté. Le doux fouvenir du vieillard vint plus d'une fois s'offrir à fon imagination, & redoubler fa gaieté; & fouvent, en confidérant l'exceffive & folle magnificence des jeunes perfonnes de fon âge, elle fe dit à elle-même: que je les plains! elles ne connoiffent pas les vrais plaifirs. Au point du jour, Léonce ramena Eugénie à la campagne: il vou-

loit que son pere la vît avec son habit de bal; car il brûloit d'impatience de lui conter l'histoire du vieillard. Léonce connoissoit son pere, & jouissoit d'avance du plaisir qu'il alloit lui procurer. En effet, le Comte écouta ce récit avec autant d'attendrissement que de joie; il serra mille fois dans ses bras l'aimable Eugénie, & de cet instant il prit véritablement pour elle tous les sentiments du pere le plus tendre. Le lendemain, Eugénie & Léonce allerent voir le vieillard. Léonce lui annonça qu'il se chargeoit du sort de deux de ses enfants, la jolie petite Simonette & son second frere. La premiere fut envoyée à Paris chez une Lingere, l'autre placé en apprentissage chez un Menuisier; & le Comte d'Amilly mit le comble au bonheur du vieillard, en lui donnant une vache & un arpent de terre, voisin de sa chaumiere. L'heureuse mere d'Eugénie, Madame de Palmene, qui revenoit de la Touraine, reçut en route la lettre qui contenoit tous ces détails.

Mes enfants, ce n'est pas encore à votre âge qu'il est possible d'imaginer l'impression qu'une semblable lettre peut produire sur le cœur d'une mere!... Enfin, la sensible & charmante Eugénie se retrouva dans les bras de Madame de Palmene, qui passa le reste de ses jours avec une fille si digne de toute sa tendresse. Eugénie fit toujours les délices de sa mere, de son époux, de sa famille; elle trouva dans son cœur & dans l'estime publique, la juste récompense de

ſes vertus & de ſa conduite; &, pour mettre le comble à ſa félicité, le Ciel exauça les vœux du vieillard; elle eut des enfants dignes d'elle, & qui lui firent goûter tout le bonheur qu'elle procuroit à ſa mere.

Fin du Tome premier.

NOTES
DU TOME PREMIER.

(1) On appelle pierres herborisées les dendrites, qui représentent des végétaux ; & *zoomorphites*, celles qui portent l'image des animaux.

(2) Tous les papillons ont été originairement des chenilles qui ont subi les métamorphoses qui les ont amenés à l'état de chrysalide ou de nymphe, & enfin à celui de papillon.

On confond souvent le mot *Chrysalide* ou *Feve* avec celui de *Nymphe*, quoique différent à certains égards. On appelle *nymphe* proprement l'état des insectes qui s'enveloppent d'une membrane transparente très-fine, flexible, & qui laisse voir la figure du futur insecte toute formée. Toutes les mouches passent par cet état, où elles ne laissent pas d'aller & venir quelquefois, & de prendre de la nourriture. Les chrysalides ont des coques plus épaisses, elles n'ont point de mouvement progressif ; celles-là sont les véritables *aurélies*, ou *chrysalydes*, ou *feves*.

Les Naturalistes désignent par le nom de *larves* les insectes à métamorphoses, lorsqu'ils sont dans leur premier état au sortir de l'œuf.

Dans la Mythologie, les *larves* étoient, sui-

vant la croyance superstitieuse des Payens, les ames des méchants qui erroient par-tout sous des figures hideuses ; ils nommoient aussi ces prétendus fantômes nocturnes, *Lémures.*

(3) En général, on appelle insectes les animaux dont les corps sont composés d'anneaux ou de segments. Les insectes sont distingués par beaucoup d'autres caracteres. Un des principaux, c'est qu'ils n'ont ni ossements ni arrêtes.

(4) On divise les coquilles en trois classes, en univalves ou coquilles d'une seule piece, telles que les Lépas, les Nantilles, les Limaçons, les Buccins, &c. La seconde classe en bivalves, ou coquilles de deux pieces ; comme les Huîtres, les Cames, &c. &c. La troisieme classe, en multivalves ou coquilles de plusieurs pieces, telles que les Oursins, les Glands, &c.

(5) La Botanique est une partie de l'Histoire naturelle, qui a pour objet la connoissance du regne végétal en entier. Aussi cette science traite de tous les végétaux & de tout ce qui a un rapport immédiat avec les corps organisés. Le détail de la Botanique est divisé en trois parties principales, qui sont la nomenclature des plantes, leur culture & leur propriété. Quelques observateurs ont distingué environ dix-huit à vingt mille especes de plantes, en comptant toutes celles qui ont été observées tant dans le nouveau que dans

l'ancien continent. On suppose qu'il en existe à-peu-près vingt-cinq mille qu'on ne connoît pas (*a*).

A l'égard de l'*Histoire naturelle*, ces mots expriment la connoissance des êtres qui composent l'univers entier : l'histoire des cieux, de l'athmosphere, de la terre, de tous les phénomenes qui se passent dans le monde, & celle de l'homme même, appartient à l'*Histoire naturelle.*

Le mot *minéral* exprime & comprend ordinairement tout ce qui se tire de la terre. On divise l'étude de l'Histoire naturelle en trois parties, qu'on appelle *regnes*, qui sont : Le regne minéral, le regne végétal & le regne animal. On appelle *Zoologie* la science qui traite de tous les animaux de la nature. On divise cette science en autant de parties séparées qu'il y a de classes d'animaux. Savoir : l'*Anthropologie*, ou l'Histoire de l'Homme; la *Tétrapodologie*, ou l'Histoire des Quadrupedes; l'*Ornithologie*, celle des Oiseaux; *Amphibiologie*, celle des Amphibies; *Ichthyologie*, celle des Poissons; *Entomologie*, celle des Insectes; *Zoophylologie*, celle des Zoophytes. On donne le nom de *Zoophytes* à des corps marins dont la nature tient de l'animal, & la figure du végétal; ce qui les fait nommer *Plantes ani-*

(*a*) On appelle plantes *indigenes* les plantes naturelles au pays, & plantes *exotiques*, les plantes étrangeres. Si on veut prendre en peu de temps des notions claires sur la Botanique, il faut lire les *Démonstrations élémentaires de Botanique à l'usage de l'Ecole Royale Vétérinaire*, 2 vol.

males ou *Animaux-plantes.* M. DE BOMARE.

Si l'on veut lire des Ouvrages d'Histoire naturelle, il est nécessaire de savoir la signification de ces différents noms; mais il y auroit beaucoup de pédanterie à les employer dans la conversation. Par exemple, il seroit très-ridicule de dire qu'on s'occupe particuliérement de la *Tétrapodologie* ou de l'*Ichthyologie*, au-lieu de dire de l'*Histoire des Quadrupedes*, de l'*Histoire des Poissons*; car on ne doit parler que pour être entendu de tout le monde; sans quoi on prouve incontestablement qu'on manque de politesse & d'esprit.

(6) La *cataracte* est l'opacité du *cryſtallin.* Le cryſtallin, dans son état naturel, est transparent. C'est à travers sa substance que les rayons passent pour arriver à la rétine (*a*). Quand il s'épaissit jusqu'à un certain point, on ne voit plus clair. Il s'agit donc d'enlever ce cryſtallin qui forme alors dans l'œil un voile épais qui dérobe la clarté du jour. Autrefois on se contentoit d'abattre le cryſtallin avec une éguille. Le cryſtallin restoit dans l'œil, ce qui exposoit le malade à des rechûtes; maintenant on enleve le cryſtallin. C'est à M. *Daviel*, fameux Oculiste, que l'on doit cette découverte, il y a environ quarante ans. Le cryſtallin emporté est remplacé par l'humeur vi-

(*a*) La *rétine* est une partie de l'œil sur laquelle se fait l'impression des images des objets, par le moyen des rayons de lumiere qui partent de chaque point de l'objet.

trée dans laquelle il eſt enchatonné, & qui, dans la ſuite, en fait à-peu-près les fonctions. Cette opération n'eſt point douloureuſe; on peut la faire en moins d'une minute. Le malade communément voit dans le moment même de l'extraction du cryſtallin; enſuite on lui bande les yeux, on le met à un régime doux & rafraîchiſſant; s'il n'arrive point d'accidents, on lui rend la lumiere par degrés; & au bout de trois ſemaines, à-peu-près, il eſt en pleine convaleſcence.

On employe auſſi ce mot *cataractes* dans la Géographie. *Cataracte d'eau* eſt la chûte des eaux d'un fleuve ou d'une riviere, occaſionnée ſoit par une pente exceſſivement bruſque, ou par des rochers qui arrêtent le courant ordinaire des eaux. Les anciens donnoient à ces chûtes d'eau le nom de *catadupes*. Le Rhin a deux cataractes, l'une à Bilefeld, l'autre à Lauffen près Schaffouſe. Le Nil en a pluſieurs, & entre autres deux qui ſont très-violentes & qui tombent entre deux montagnes. La riviere Vologda, en Moſcovie, a auſſi deux cataractes auprès de Zadoga. Le Zaïre, fleuve du Congo, commence par une forte cataracte. Il y en a une à trois lieues d'Albanie, dans la Nouvelle-Yorck, qui a environ cinquante pieds de hauteur. La caſcade de Terni, en Italie, eſt une des plus hautes que l'on connoiſſe; car les habitants du pays prétendent qu'elle a quatre cents pieds de hauteur, & la fameuſe cataracte de la riviere de Niagara, en Canada, ne tombe que de cent cinquante-ſix pieds; mais elle a plus d'un quart de lieue de largeur.

(7) On sait le mot d'une grande Princesse (Son Altesse Royale, épouse de M. le Régent), distinguée par tant de vertus, & une piété si éminente. Elle mourut avec une tranquillité qui fut admirée de tout ce qui l'entouroit. Après avoir reçu tous les Sacrements, & après une assez longue agonie, elle s'écria tout-à-coup : *Ah! que la mort est délicieuse!* Ce furent ces dernieres paroles. Une ame forte peut donner le courage nécessaire pour supporter la mort sans montrer de foiblesse; mais le courage ne suffit pas pour faire trouver la mort délicieuse; on n'éprouve un semblable sentiment qu'avec une conscience irréprochable, & la foi la plus vive.

(8) L'espece de l'abeille commune ou mouche à miel, est du nombre de celles qui vivent en société & travaillent en commun. Autrefois elles étoient toutes sauvages, habitant les forêts de la Pologne, de la Moscovie & des autres contrées du Nord, où elles se logeoient dans des creux d'arbres ou de rochers. Lorsque les mouches s'établissent dans une ruche, leur premiere occupation est de boucher tous les petits trous ou fentes qui s'y trouvent, avec une matiere gluante, molle d'abord, mais qui durcit ensuite : cette matiere est absolument différente de la cire & du miel; on l'appelle *propalis*; c'est une espece de résine dont on fait usage en médecine. Outre l'abeille commune, il y en a une infinité d'autres especes, l'abeille villageoise, l'abeille maçonne, &c. Une des plus curieuse est l'abeille

tapiſſiere ; elle eſt d'une fort petite eſpece, plus velue que les mouches à miel ordinaires, d'une couleur à-peu-près ſemblable. Le premier travail d'une abeille tapiſſiere qui veut faire ſon nid, eſt de creuſer dans la terre un trou perpendiculaire, auquel elle donne trois pouces de profondeur, & un diametre égal depuis l'entrée du trou juſqu'à ſept ou huit lignes de profondeur, & elle l'évaſe enſuite comme nos cafetieres. Quand ce trou eſt creuſé, l'abeille ſe tranſporte ſur une fleur de coquelicot, où elle taille avec adreſſe dans une des pétales (*a*), une piece qui a la figure d'une moitié d'ovale. La tapiſſiere entre dans ſon trou avec la piece qu'elle a enlevée, elle la tient pliée en deux entre ſes pattes, mais la piece ne peut manquer de ſe chiffonner en entrant dans une cavité ſi étroite ; la mouche ne l'a pas plutôt conduite à la profondeur où elle la veut, qu'elle la déplie & l'étend le plus uniment poſſible ; elle applique ſur le fond & ſur ſes côtés plusieurs feuilles qu'elle unit avec art ; les dernieres pieces qui terminent l'entrée du trou débordent toujours de quelques lignes, & forment autour de l'ouverture un petit liſeré couleur de feu. En ſe promenant au milieu d'un champ de bled, on peut obſerver quelquefois à ſes pieds, dans les ſentiers, de petits trous décorés dans leur circuit d'un beau ruban couleur de feu. Ce ſont des nids d'abeilles tapiſſieres.

(*a*) Une des feuilles de la fleur.

Les abeilles de la Guadeloupe donnent une cire d'un violet foncé, à laquelle on ne peut faire perdre cette couleur ; elle est trop molle pour qu'on en puisse faire des bougies.

(9) Entr'autres celui de Madame Lagnans. Ce monument, dont je n'ai vu la description dans aucun Ouvrage, est cependant également intéressant par la beauté de la composition & la maniere dont il est exécuté. M. Lagnans, Ministre de Berne (qui vivoit encore en 1775), avoit une femme parfaitement belle qui mourut en couches à l'âge de vingt-huit ans : son enfant ne lui survécut que quelques minutes. M. Naal, célebre Sculpteur Allemand, fut chargé de faire le tombeau qui devoit renfermer la mere & l'enfant. Il imagina de représenter Madame Lagnans au moment de la résurrection. Après avoir creusé dans le Temple une espece de fosse assez profonde pour contenir une statue, il posa sur cet enfoncement une grande pierre fendue inégalement d'un bout à l'autre, & formant un vuide qui laisse voir la jeune femme couchée dans son cercueil ; elle paroît se réveiller ; elle tient son enfant d'une main, & de l'autre elle souleve une pierre détachée qui touche encore sur sa tête. La noblesse de sa figure, la candeur & l'innocence qui la caractérisent, la joie pure & céleste qui brille sur son visage, donnent à sa physionomie une expression aussi touchante que sublime : il ne manque à ce tombeau que d'être exécuté en marbre. L'épitaphe est digne du monument, elle est écrite sur la pierre ; & malgré les larges fen-

tes

tes qui coupent l'écriture, on peut la lire aisément. Elle est écrite en Allemand ; on y fait parler Madame Lagnans. En voici la traduction littérale.

» J'entends la trompette ; elle pénètre jusqu'au fond des tombeaux. Réveille-toi, » enfant de douleur! Le Sauveur du Monde » nous appelle : l'empire de la mort est dé» truit, une palme immortelle va couronner » l'innocence & la vertu.

» Seigneur, me voilà avec l'Enfant que tu » m'as donné ".

Le tombeau de la mère de Le Brun, à Saint-Nicolas-du-Chardonneret, à Paris, offre la même idée ; mais la composition en est moins frappante. Ici l'Artiste (Colignon) a posé sur un autel assez élevé une grande urne de couleur rougeâtre, dont le couvercle est renversé. On voit sortir de cette urne une vieille femme d'une figure vénérable ; elle joint les mains ; elle leve les yeux au Ciel ; elle est enveloppée de ses linceuls qui retombent en draperie sur les bords de l'urne ; on voit tout le buste de sa figure qui est en marbre blanc, ainsi que la draperie ; derriere elle, contre la niche de l'autel, est l'Ange du jugement, la trompette à la main.

(10) La Science des médailles, ou l'*Art numismatique*, consiste à ne pas se laisser tromper par l'imitation des vraies médailles ; à distinguer, comme le font les connoisseurs en peinture, les copies des originaux ; enfin, à savoir les noms des différents attributs qui con-

viennent aux Déités, aux Princes, aux Souverains, aux Villes, Provinces, &c. Aussi faut-il qu'un antiquaire sache parfaitement la Chronologie, l'Histoire & la Mythologie. L'étude de cette science est également amusante & curieuse; cette science est d'ailleurs très-utile, en ce que les médailles sont les plus solides monuments de l'histoire, & servent à constater avec certitude & les dates & les événements. On partage les médailles en deux especes; en antiques & en modernes. Les antiques sont toutes celles qui ont été frappées jusqu'au IIIe. ou IXe. siecle de J. C. Il faut s'exprimer ainsi, pour se conformer aux différents goûts des curieux, dont les uns font finir les médailles antiques avec le Haut-Empire, les autres seulement au temps de Constantin. Il y en a qui les conduisent jusqu'à Charlemagne.

Les médailles modernes sont toutes celles qui ont été faites depuis environ 300 ans. Parmi les antiques, les Grecques sont les plus belles & les plus anciennes. L'usage des médailles d'argent ne commença à Rome que l'an 484 de Rome, & les Romains ne commencerent à se servir de monnoies d'or que vers l'an 546 de Rome.

Termes d'usage dans l'Art numismatique.

TÊTE. Côté de la médaille opposé au revers.
REVERS. Côté de la médaille opposé à la tête.

AME DE LA MÉDAILLE. Les Antiquaires regardent la légende comme l'ame de la mé-

daille, & les figures comme le corps, ainsi que dans l'emblême.

Exergue. C'est un mot, une date, des lettres, des chiffres marqués dans les médailles au-dessus des figures qui y sont représentées.

Inscription. Ce sont les paroles qui tiennent lieu de revers, & qui chargent le champ de la médaille au-lieu des figures.

Légende. Elle consiste dans les lettres qui sont autour de la médaille, & qui servent à expliquer les figures gravées dans le champ.

Module. Grandeur déterminée des médailles, d'après laquelle on compose les différentes suites.

Monogramme. Lettres, caracteres ou chiffres composés de lettres entrelacées. Ils dénotent quelquefois le prix de la monnoie, d'autres fois une époque, quelquefois le nom de la Ville, du Prince, de la Déité représentée sur la médaille (*a*).

Nimbe. Cercle rayonnant qu'on remarque sur certaines médailles.

Panthées. Ce sont des têtes ornées de symboles de plusieurs Divinités.

Paragonium. Sorte de poignard, de bâton, de sceptre, tantôt attaché à la ceinture,

---

(*a*) Le *chronogramme*, dit Adisson, est une espece de devise qu'on a souvent employée dans les médailles, & qui consiste à représenter dans l'inscription l'année dans laquelle la médaille a été frappée, comme dans celle de Gustave-Adolphe... *ChrIstVs DuX, ergo trIVMphVs*, dans laquelle on trouve les chiffres MDCXVVVII - 1627. *Specta*, Vol. I.

tantôt appuyé par un bout sur le genou, ou placé d'une autre maniere.

QUINAIRE. C'est une médaille du plus petit volume (a) en tout métal.

SYMBOLE ou TYPE. Terme générique qui désigne l'empreinte de tout ce qui est marqué dans le champ des médailles.

MÉDAILLE DE BILLON. On nomme ainsi toute médaille d'or ou d'argent mêlée de beaucoup d'alliage.

MÉDAILLE DE BRONZE. C'est par le nom de bronze qu'on a cru ennoblir le nom de cuivre, en termes de médaillistes. Le bronze est un mêlange de cuivre rouge & de cuivre jaune. Il y a cependant aussi des médailles qu'on appelle médailles de cuivre.

MÉDAILLES DE POTIN. On nomme ainsi des médailles d'argent bas & allié.

MÉDAILLES NON FRAPPÉES. On nomme ainsi des pieces de métal d'un certain poids, qui servoient à faire des échanges contre des marchandises, avant qu'on eût trouvé l'art d'imprimer des figures ou des caracteres, par le moyen des coins & du marteau.

MÉDAILLES INANIMÉES. Ce sont celles qui n'ont point de légendes, parce que la légende est l'ame de la médaille.

MÉDAILLES CONTORNIATES. Ce sont des médailles de bronze, avec une certaine enfonçure tout autour, qui laisse un rond des

---

(a) On entend par ce mot *volume*, l'épaisseur, l'étendue, le relief d'une médaille, & la grosseur de la tête.

deux côtés, & avec des figures qui n'ont presque point de relief.

MÉDAILLE VOTIVE (a). Les Antiquaires François ont appellé ainsi toutes les médailles où les voeux publics qui se faisoient pour la santé des Empereurs de cinq ans en cinq ans, de dix en dix ans, & quelquefois de vingt en vingt ans, soit marqués en légendes, soit en inscriptions.

MÉDAILLES SUR LES ALLOCUTIONS. On nomme ainsi certaines médailles de plusieurs Empereurs Romains, sur lesquelles ils sont représentés haranguant des troupes. La légende de ces sortes de médailles, c'est *adlocutio*; d'où vient que quelques curieux appellent cette espece de médaille *une allocution.*

On nomme *Médailles saucées* de fausses médailles qui sont battues sur cuivre, & puis argentées. On appelle *Médailles fourrées* les fausses médailles qui n'ont qu'une petite feuille d'argent sur le cuivre, mais battues ensemble fort adroitement, & qui ne se connoissent qu'à la coupure. Les médailles frustes sont celles

---

(a) Il y avoit dans les Temples d'Esculape des especes de registres qu'on appelloit *tables votives*; c'étoient des offrandes que l'on faisoit à Esculape, & qui consistoient en une table d'airain ou de marbre, sur laquelle on exposoit la maladie qu'on avoit eue, & les remedes qu'on avoit employés pour en guérir. On appendoit dans les Temples ces sortes de *tables votives*, qui étoient très-instructives pour ceux qui étudioient la Médecine. On croit, avec fondement, qu'Hyppocrate s'en servit pour former les principales regles de la Médecine. *Moeurs & Usages des Grecs, par* MENARD.

que le temps a gâtées, & qui font presque entiérement effacées : enfin, on nomme *Médailles incuses*, celles qui, par un oubli du Monnoyeur, n'ont point de revers.

Maintenant on va donner une idée de ce qu'on appelle les *attributs*. Le diadême est plus ancien que la couronne ; c'est le propre ornement des Rois, qui n'est devenu que dans les Bas-Empire celui des Empereurs. Les couronnes des Empereurs, depuis Jules-César, sont ordinairement de laurier. Justinien est le premier qui ait pris une espece de couronne fermée. Les *couronnes radicales* (*a*) se donnoient ordinairement aux Princes, lorsqu'ils étoient mis aux rang des Dieux. Les *couronnes rostrales*, composées de proues de vaisseaux, se donnoient après les victoires navales. Les *couronnes murales*, formées de tours, étoient la récompense de ceux qui avoient pris des villes. Cybele & tous les Génies particuliers des Provinces & des villes, portoient aussi des *couronnes tourelées*, & divers symboles, dont plusieurs très-ingénieux, servent à faire connoître les différentes Déités. Le boisseau, qui se voit sur la tête de Sérapis & de tous les Génies, marquent la Providence, qui ne fait rien qu'avec mesure, & qui nourrit les hommes & les animaux. Une colonne marque l'assurance ou la fermeté de l'esprit. Trois figures qui tiennent un grand voile étendu en arc sur leur tête, marquent l'éternité, où les trois

---

(*a*) C'est-à-dire en forme de rayons.

différences du temps passé, présent & futur, se trouvent comprises & confondues.

Les Provinces personnifiées dans les médailles ont aussi des marques qui les font reconnoitre. L'Afrique est coëffée d'une tête d'éléphant, elle a divers animaux autour d'elle. L'Asie a pour attributs un serpent & un gouvernail. La Macédoine est représentée un fouet à la main. L'Egypte se connoit par le sistre (*a*), par le *crocodile* (*b*) & par l'ibis (*c*). L'Achaïe se reconnoît par un pot de fleurs, l'Espagne par un lapin, la Gaule par une espece de javelot, la Judée par son palmier. La Grande-Bretagne a pour attributs un gouvernail & une proue de navire. L'Italie, comme la Reine du Monde, est représentée sur un globe & tenant un sceptre.

On a tiré cet extrait du Livre qui a pour titre la Science des Médailles, &c. 2 vol., & de l'Encyclopédie.

La connoissance de tous ces attributs peut servir aussi dans l'étude des pierres gravées étude charmante pour quiconque a du goût, & sur-tout pour ceux qui dessinent.

(*a*) Instrument de musique.

(*b*) Le *Crocodile* est un énorme animal amphibie très-commun en Egypte, dans une partie de l'Inde & dans plusieurs contrées chaudes de l'Amérique. On croit que c'est du crocodile dont il est fait mention dans l'Ecriture-Sainte sous le nom de *Léviathan.*

(*c*) L'*Ibis* est un grand oiseau d'Egypte que jadis les Egyptiens mirent au rang des animaux qu'ils adoroient comme leurs Dieux.

» On sait, dit M. de Caylus, la différence » qui se trouve entre la maniere de travailler » des anciens, & l'idée que le mot de *gravure* » présente assez généralement aujourd'hui. On » la fait rapporter parmi nous principale- » ment, aux planches que l'on grave, dans » le dessein de les imprimer : cette exten- » sion de l'art n'est connue que depuis en- » viron trois siecles... Il ne faut point, à » l'égard de la définition de cette partie de » l'art, s'écarter du terme générique de gra- » ver, qui veut dire emporter d'un corps so- » lide les parties qui s'opposent au dessein » qu'on a conçu d'y former en creux, ou même » en relief, une figure, un caractere, un trait, » un ornement, &c. »

Voyez Mémoires de Littérature, tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, tome 32.

Les gravures antiques ont toutes un luisant très-éclatant, un poli que le temps leur donne, & qui les distingue; d'ailleurs, la perfection du dessin, la délicatesse & l'exactitude des détails, les font aussi reconnoître. On doit voir aux têtes les fourcils, les cils des paupieres; il faut que les têtes en relief des *camés* soient bien exactement couchées à plat sur le fond. Les modernes sont un peu détachées; toutes les gravures qui sont sur turquoises (*a*) ne valent rien, parce que cette pierre, qui n'est

(*a*) Les pierres appellées *Turquoises* ne sont autre chose que des dents d'animaux marins ou terrestres, devenues fossiles & comme pétrifiées.

qu'une offification, eft trop tendre pour qu'on y puiffe bien graver.

Parmi les Graveurs modernes, on diftingue *Coldoré*, qui vivoit du temps d'Henri-le-Grand. Coldoré gravoit en creux & en relief; en outre, il avoit une maniere qui lui étoit particuliere : c'eft une efpece de demi-relief mêlé de creux. On voit de lui, dans le cabinet de M. le Duc d'Orléans, une tête de cette forte. Le profil eft un peu en relief, les oreilles de la tête font en creux.

(11) Les curiofités naturelles les plus intéreffantes de la Franche-Comté, font : le *falut du Doux*, cafcade naturelle d'une grande beauté, la *Grotte de Quingey*. L'eau tombant & dégouttant des voûtes de cette caverne s'épaiffit fous diverfes figures, & forme des colonnes, des feftons, des trophées, des tombeaux. La *fameufe Grotte de Befançon*, ou *la Glaçiere*, autre grande caverne; elle eft creufée dans une montagne à cinq lieues de Befançon; elle a 135 pieds dans fa plus grande largeur, & 168 de longueur. On y voit plufieurs pyramides de glace; la variation du thermometre (*a*), pendant l'hyver & l'été, y eft

(*a*) Un thermometre eft un inftrument qui fert à faire connoître, ou plutôt à mefurer les degrés de chaleur & de froid. Un payfan Hollandois, nommé *Drebbel*, paffe pour avoir eu, au commencement du XVIIe. fiecle, la premiere idée de cet inftrument. --- Le *barometre* eft un autre inftrument qui fert à mefurer la pefanteur de l'athmofphere & fes variations, & qui marque les changements

très-peu considérable ; ainsi cette grotte présente, dit M. de Bomare, un phénomene unique dans la nature. La glace qui s'y forme dans les chaleurs de l'été, prouve que le froid qui y regne est toujours constant, & n'est point relatif comme dans les autres souterreins.

Les autres grottes célebres sont : la *Grotte d'Arcy* en Bourgogne, dans l'Auxerrois, remarquable par ses salles qui se succedent les unes aux autres, & dans lesquelles on observe différents jeux de la nature ; la *Grotte de la Balme*, à sept lieues de Lyon ; elle offre des congellations de diverses couleurs & de différentes formes ; la *Grotte du Eaumon*, dans le Duché de Brunswick ; la *Grotte du Chien*, en Italie.

Les *Grottes des Fées*, à deux lieues de Ripaille en Chablais. Ce sont trois grottes l'une sur l'autre ; on n'y peut monter que par une échelle : dans chaque grotte, on trouve un bassin, dont l'eau, suivant les idées populaires, a des vertus merveilleuses ; les *Grottes d'Antiparos*, dans l'Archipel, les plus belles & les plus extraordinaires de toutes les cavernes connues.

---

du temps. Le barometre & ses usages sont fondés sur l'expérience de *Toricelli* : expérience ainsi nommée de *Toricelli* son inventeur.

Fin des Notes du Tome premier.